

LE ROMAN CANADIEN

La FOLLE

de la POINTE du

MORT

ROMAN
CANADIEN
INÉDIT

par

J. DUBOIS M^CCABE

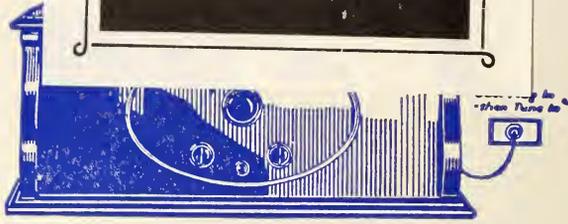


25[¢]

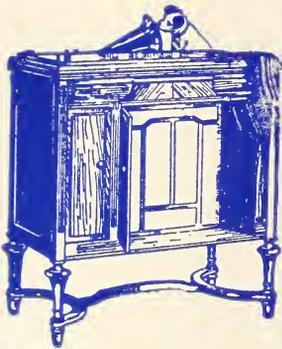
FOURNIER-28-

ÉDITIONS ÉDOUARD GARAND, MONTRÉAL

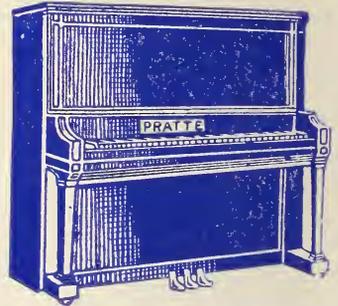
THE LIBRARY OF
York University
SPECIAL COLLECTIONS



Le Fameux Radio ROGERS
Le pionnier des "sans batteries"



L'Orthophonic Victor
Achetez le véritable, il ne
coûte pas plus cher que
les autres.



LE PIANO PRATTE
L'INSTRUMENT
PARFAIT

AUSSI: Pianos Langelier, Strathmon, Mansford
Radios électriques Atwater-Kent, Victor, Majestic

LES CONDITIONS LES PLUS FACILES EN VILLE

J. Donat Langelier
LIMITEE

510 EST, RUE STE-CATHERINE --- MONTREAL

Le plus grand magasin du genre au Canada

La FOLLE de la Pointe du MORT

Roman canadien inédit

PAR

L. DUBOIS McCABE

Illustrations d'Albert Fournier



Publié par

“LE ROMAN CANADIEN”

Editions Edouard Garand
1423, 1425, 1427, rue Ste-Elisabeth
Montréal

PE
9507
1921
F6
1924
Bpca - 800

Tous droits de publication, de traduction, reproduction,
adaptation au théâtre et au cinéma réservés par
Édouard Garand

1929

Copyright by Édouard Garand, 1929

De cet ouvrage il a été tiré 15 exemplaires sur papier spécial;
chacun de ces exemplaires est numéroté en rouge à la presse.

L. DUBOIS M'CABE

La FOLLE DE LA POINTE DU MORT

Illustrations
d'ALBERT FOURNIER



— ROMAN VRAI —

Première Partie

LA MISSION D'UN FILS

Quoique notre histoire soit authentiquement canadienne, il nous faut reculer

d'une année et aller en France au devant de l'un de nos principaux personnages de notre roman. Nous le trouverons à St-Malo, comme le dit la chanson, le beau port de mer, dans la saison où la plus grande agitation règne. Le printemps, c'est-à-dire le départ des flottes de pêcheurs de morue, laissant leur belle côte bretonne, les

fils de cette belle France ouvrent toute grandes leurs grandes voiles et se laissent chasser sur l'océan cruel et capricieux vers St-Pierre-Miquelon ou St-Jean de Terre-neuve, rêvant déjà aux joies du retour, si loin, et peut-être aussi se demandent-ils qui parmi eux y reviendra ? Pour le pauvre pêcheur, ces voyages de misères et de privations, remplis d'aventures poignantes et de dangers, ont le même attrait magnétique que le champ de bataille pour l'héroïque soldat. Les deux bravent la mort.

Done, nous voici à St-Malo en France. Le port est rempli de barques, petits vapeurs, grosses et petites goélettes, les unes, dont les grandes voiles neuves battent paresseusement sous la brise chaude et capricieuse; les autres prenant chargement de provisions, enfin les dernières déjà en dehors vers la pleine mer, faisant des signaux d'adieux en échange de ceux qui leur étaient adressés par les groupes dispersés ici et là. Sur les quais, des mouchoirs s'agitent puis se portent bien vite aux yeux pour essuyer des larmes bien chaudes versées par un vieux père, une vieille mère, une épouse et de petits enfants, une soeur chérie ou une modeste fiancée. Ces jours de tristesses se ressemblent tous car, ce sera le même tableau, exact dans tous ses détails, tous les jours, tant qu'il y aura une barque dans le port. Les larmes couleront librement, sans restrainte ni crainte. Ce sont tous des êtres chers qui laissent leur foyer et tous craignent de se demander. Qui d'eux reviendra ?

Laissons les quais, mais suivons la plage. Nous passerons aux pieds des murs des fortifications. Les chaumières couvertes de chaume se détachent ici et là, nous faisons la pointe, puis on voit la côte de Dinard; montons la falaise et là, sur un morne entre deux dunes, une petite villa est à demi cachée sous de gros ormes, coquette mais aussi d'apparence confortable et distinguée. Un bocage en avant, un parc à gauche, à droite la vaste falaise et l'immensité. Un petit yacht blanc coquet dont les cuivres luisent au soleil, semble vouloir rivaliser avec les barques d'or des contes féériques d'antan, se berce paresseusement au bout du petit quai en miniature. A la villa, entrons sans introduction dans un petit salon, dont l'ameublement sans être d'un luxe inouï dénotait un goût chic-économique, mais un chic distingué, le con-

fort et l'aisance invitante de l'entourage nous permettront d'en faire l'inspection si nous ne sommes pas dérangés. Mais nous ne pourrions pas aller bien loin, car quelque'un marche dans le corridor, un pas léger puis, la porte s'ouvre doucement, une femme entre, elle est jeune encore, dans la quarantaine cependant. Ses cheveux sont presque blancs; elle est belle. Son beau visage de madone où se reflète la tristesse, dénote aussi la douceur. Son costume d'intérieur, d'une simplicité artistique, par sa coupe parfaite et simple, lui prête un air de noblesse et lui fait un cadre où le peintre le plus exigeant n'aurait pu y trouver place pour la moindre critique. Elle s'avance vers son petit secrétaire et, se laissant tomber dans un gros fauteuil, elle se prépare à dépouiller sa correspondance. Elle en repasse plusieurs : invitations, circulaires, lettres d'affaires, puis en voici une... un billet plutôt... lisons avec elle ce qu'il contenait :

“Ma chère douce amie,

“Voici la troisième lettre que je vous adresse, vous demandant un seul mot d'espoir. Vous évitez de me consulter même directement pour affaires importantes. Je vous offre mon nom, ma protection; vous vivez en recluse, vous dont la beauté et la distinction seraient mon orgueil, dont la possession me rendrait plus heureux et plus riche qu'un roi. Pourquoi me refuser un mot Bérénice ? Ce n'est pas votre fortune que je recherche, c'est vous seule. Donnez tout à Jean, votre fils; laissez le continuer votre maison d'affaires à ma place. Nous voyagerons, votre santé reviendra et je serai votre esclave.

“Je sonnerai à votre porte ce soir, pour dîner. Ne me refusez pas cette faveur.

“Votre tout dévoué,

“*Pierre De Vauvrieux.*”

La jeune femme à qui nous donnerons son nom : Bérénice, laissa tomber la lettre sur ses genoux et resta longtemps pensive. Elle fut tirée de sa rêverie par l'entrée d'un jeune homme qui ne se fit même pas annoncer. Avant qu'elle put même éviter l'étreinte du jeune homme, elle était enlacée par deux bras d'acier et il lui sem-

bla rêver quand elle entendit ces paroles qui même entendues à chaque instant du jour, par plusieurs petites bouches un appel à demi articulé ou par détresse, ce mot "Mère" qui fait frémir les entrailles de la vraie femme et fait battre le cœur plus vite. Bérénice goûta ce court moment d'extase maternelle et répondit : "Mon fils", "mon Jean"; des larmes noient ses beaux yeux où brille une étincelle fraîchement ravivée et elle sourit, caressant tantôt le visage cuivré de ce bel Adonis... pour elle... ne l'est-il pas? Ses cheveux bruns ondulés où tant de fois elle a passé ses doigts caressants. Elle le regarde... c'est bien à elle et à son Louis... oui... son Louis bien-aimé, c'est son double, ce fils qui n'a pas connu son père et lui ressemble, comme il en serait fier ! Où est-il ?

Elle regarde Jean et lui demande : "Encore aucune nouvelle ?"

—Non mère. J'ai entretenu une correspondance avec toutes les compagnies de pêches Terreneuviennes, Américaines et Canadiennes et personne n'a pu me dire un mot sur Louis Le Meunier. Il aperçut le papier plié qui était tombé sur le tapis pendant leur étreinte ; il se pencha et voulut le lui remettre, mais elle refusa lui disant :

—Tu peux en prendre connaissance.

Jean ouvrit la lettre et lut, puis après avoir réfléchi, il la lui remit, lui demandant :

—Vous recevrez M. De Vauvrieux, n'est-ce pas ?

—Oui, Jean. Je le recevrai, premièrement par courtoisie, étant cousin de ton père. Il a géré nos affaires avec grande sagesse, comme tuteur. Il t'a rendu de grands services et nous lui avons de grandes obligations. Très riche lui-même il a agi avec désintéressement personnel.

Deuxièmement, je veux lui donner une réponse définitive sur le sujet délicat dont il a l'intention de m'entretenir. J'ai trop aimé ton père pour essayer d'en aimer un autre, et la plus importante des raisons, c'est que je ne puis prouver un certificat de décès de ton père et bien qu'il y ait exactement vingt-deux ans qu'il soit parti et supposé perdu en mer, je ne pourrais jouir d'un bonheur bâti sur une constante inquiétude ou incertitude qui ne pourrait me laisser en paix. Si je pouvais avoir la preuve que ton père est réellement mort,

je considérerais l'offre de Pierre, mais en espérant encore. Je l'aime toujours et je lui resterai loyale.

Jean se leva et prenant sa mère dans ses bras d'athlète il lui dit :

—Petite mère, mon service militaire est terminé, mes études aussi. Je vais partir pour Terreneuve et je vais questionner chaque personne et m'informer partout. Je vais chercher jusqu'à ce que je le trouve, ou du moins la certitude qu'il a réellement péri, ou les preuves de sa mort. Je partirai avec la prochaine flotte que notre maison envoie à St-Jean de Terreneuve et je vous promets de remplir ma mission. S'il est vivant, je le ramènerai. S'il est mort, nous continuerons à prier pour lui. J'embarquerai sur la barque "St-Marcouf" qui part de Dinan, dans trois jours. C'est entendu, n'est-ce pas? En attendant, allez vous faire jolie pour mon retour et puis, pour ce cher cousin Pierre qu'il me ferait bien plaisir de voir traité avec un peu plus d'intimité.

—Jean, Jean, tu es réellement un grand bavard, et je te demanderai, comme faveur, de me laisser traiter un sujet aussi délicat moi-même. J'estime Pierre à sa propre valeur et je saurai le remercier d'une manière où il me comprendra et m'oubliera. Puis se tournant vers son fils elle lui demanda :

—Quand es-tu arrivé et jusqu'où as-tu poussé tes recherches ?

Jean prit un fauteuil et le plaça près de celui de sa mère, et s'y étant installé, commença :

—Pour la première question, j'arrive ce matin, Monsieur Pierre de Vauvrieux était mon compagnon de voyage, jusqu'à Dinard et m'a beaucoup aidé par ses conseils pour les moyens à prendre pour ma prochaine expédition, c'est sur mon invitation qu'il vous a prévenu de sa visite, c'est un gentil et noble garçon et, petite mère, — strictement entre nous, — vous devriez lui donner un peu d'encouragement. Je vais beaucoup voyager si je prends la gérance de notre maison, vous allez donc être seule et vieillir avant votre temps. Vous avez porté le deuil depuis vingt-deux années.

Ici elle l'interrompit en lui mettant la main sur la bouche.

—Mais tais-toi donc, incorrigible bavard, donne-moi les détails de tes recherches.

Jean continua : j'ai fait toute la côte du

Nord jusqu'à St-Brieuc, pas pour retrouver père, car ce serait une résurrection, mais pour tâcher de trouver quelqu'un qui aurait pu être parmi l'équipage de la flotte de pêche ou sur la même barque, c'est-à-dire à bord de "la Mouette de Dinan". Il y a beaucoup de vieux marins qui disent se rappeler de père, d'avoir même travaillé pour lui : à Quimper, Yvon Leroueck me dit qu'il y a vingt ans, leur barque entra dans une baie à Terreneuve, un jour ayant été obligé d'atterrir sur la grève, sur une pointe qui se trouvait inhabitée, il se trouva face à face avec un homme qu'il reconnut être mon père, il lui donna la main et lui demanda si son nom était Louis Lemeunier, il secoua la tête et sembla hésiter en disant que son nom était Jacques Newman, il ne put en dire plus long, une femme sortit derrière un amas de roches, saisit l'homme par la main, elle l'entraîna et disparut derrière les grosses roches aussi hautes que les monuments druidiques des landes bretonnes.

Yvon voulut voir plus de cette aventure et les suivit jusqu'à l'extrémité d'une pointe, et là, caché parmi les rochers, il vit une sorte de cabane couverte de chaume et d'algues marines. Il arriva assez vite pour voir l'homme et la femme entrer et la porte se refermer avec soin, il avança doucement et frappa à la porte qui demeura fermée. Il frappa encore en disant : Je viens de France, et je voudrais rapporter de vos nouvelles, Louis Lemeunier, je vous ai reconnu, ouvrez la porte à un Français, comme vous. La porte resta close. Il essaya de l'ouvrir, elle résista. Il entendit des pas sur le plancher de bois nu et le cliquetis d'un fusil que l'on charge. Il entendit la femme qui lui cria en anglais : Partez, ou je fais feu. Et comme pour prouver qu'elle ne badinait pas, un coup de feu partit à travers la porte et rasa l'épaule du marin. Il ne se le fit pas dire deux fois, et rampant à travers les roches il longea la grève et retourna à son bord, perplexe et se promettant bien d'éclaircir ce mystère.

Malheureusement le vent changea au Sud, chassant la morue au large, il fallut faire voile le matin et l'été continua ainsi d'un hâvre à l'autre, il retourna en France. L'année suivante il s'engagea pour St-Pierre et Miquelon, il ne retourna plus à Terreneuve, mais un compagnon qui y fût

et qui avait été chargé par Yvon de prendre des informations, rapporta qu'il était allé à la pointe mais qu'il n'avait vu qu'une femme, qu'on dit folle et une fillette. Cependant si vous voulez, nous irons demain soir voir Yvon et tâcher de savoir sur quelle partie de la côte de Terreneuve il fit cette découverte.

Bérénice l'interrompt en disant :

—Pourquoi cet Yvon n'est-il pas venu nous faire part de ces détails avant aujourd'hui ? Il me semble que les journaux ont donné assez de détails pour faire parvenir tous renseignements ayant rapport à la disparition de ton père. Encore cette année même, surtout au temps où les journaux sont parcourus pour les engagements de pêche, le même avis demandait le moindre détail sur Louis Lemeunier, promesse de récompense, etc...

Comment, pourquoi n'a-t-il pas essayé de communiquer avec moi ou Monsieur de Vauvrieux ?

—C'est que, reprit Jean, premièrement Yvon n'a jamais lu un journal, deuxièmement, le voyage et les aventures lui chassèrent le fait de l'idée, ensuite un pêcheur disparaît, deux ou trois et plus, chose aussi naturelle que le soldat qui disparaît sur le champ de bataille. Le pêcheur pense : "ce sera peut-être mon tour demain" comme le soldat dit : "la prochaine charge j'aurai ma part".

Ensuite dans son dernier voyage, il eut à combattre une baleine et dans le combat, il eut une jambe arrachée et demeura longtemps entre la vie et la mort, perdant la raison qu'il vient de retrouver par miracle à un pèlerinage qu'il fit à Ste-Anne d'Auray. Il dit qu'en me voyant entrer il crut voir mon père et alors tout lui revint à la mémoire. Donc il me semble qu'à une autre visite, il pourrait peut-être indiquer l'endroit où je pourrais commencer mes recherches. Puis regardant la pendule, il dit : Il est déjà tard, permettez-moi de vous quitter. J'ai promis à Monsieur de Vauvrieux de le retrouver ici pour dîner, nous ébaucherons les plans de mon expédition. Faites-vous jolie petite mère. Ah ! si vous vouliez seulement chasser cet air de tristesse et devenir gaie et gentille pour ce cher Pierre !

Il fut poussé hors de l'appartement sous une avalanche de gronderies, finissant par : Tais-toi, va-t'en grand bavard. Il monta à

sa chambre, laissant sa mère, qui demeurée seule, retomba dans une rêverie où nous la suivrons. Elle se revoit, elle, Bérénice Sardoux, restée orpheline dans le bas âge, elle fut recueillie par un oncle peu scrupuleux, il se servit librement de la maigre dot laissée à sa tutelle, il s'engagea dans une expédition de contrebande et fut tué, la laissant encore seule au monde, car sa tante émigra au Canada. Elle chercha une position de demoiselle de compagnie qu'elle eut beaucoup de difficultés à trouver. Enfin, Madame de Vauvrieux, une invalide capricieuse, l'accepta et elle s'installa, bien décidée à ne rien négliger pour plaire et donner satisfaction. Les ennuis qu'elle endura seraient trop longs à énumérer, elle souffrit en silence. Que de nuits à soigner sa maîtresse avec dévotion, patience ! cependant le lendemain, pour le moindre oubli, la moindre erreur, elle était grondée, même en présence de visiteurs. Sa douce soumission et son infatigable endurance lui méritèrent la sympathie et l'admiration du personnel et des habitués de l'hôtel Vauvrieux. Parmi tout cet entourage, il se trouva deux cœurs, qui souffraient en silence avec elle : Pierre de Vauvrieux, fier mais bon, il essaya de prouver à Bérénice son appréciation pour le dévouement dont elle faisait preuve, elle garda le même silence et réserve, ignorant volontairement ses délicates attentions ; l'autre Louis Le Meunier, un cousin de Bretagne, adopté par son oncle Vauvrieux, partagea le même toit, la même chambre que son cousin, la même classe au lycée, enfin il fut un second fils, deux frères de sang n'auraient pu s'aimer plus loyalement, ni plus profondément. Malgré ses orages d'humeur, bonderies et caprices, Madame de Vauvrieux possédait aussi quelques bonnes qualités, elle avait élevé ces deux enfants avec grand soin et les aimait également d'un amour profond et en était aussi pareillement aimée.

Pierre de Vauvrieux, comme sa mère, virent bientôt que les attentions de Louis Le Meunier pour Bérénice étaient acceptées, et bientôt retournées. La mère devina le secret désappointement de Pierre et pour abrégier autant que possible la peine que la faveur de Louis causait à son fils, elle s'adressa de suite à Bérénice, en ces termes :

—Bérénice, malgré mon injuste manière d'apprécier vos bons soins et vos grandes

qualités, j'ai bonne mémoire et je sais que je vous ai causé bien des ennuis. Votre douceur et votre patience m'ont vaincue et je veux réparer mon injustice et essayer de vous aider.

Bérénice essaya de faire d'humbles remarques. Madame de Vauvrieux continua sans vouloir écouter :

—Depuis quelque temps mes deux fils ont essayé de vous plaire, vous demeurez poliment réservée envers Pierre. Pour Louis, vous demeurez réservée, mais pas indifférente, vous êtes seule au monde et je rougis à la pensée que ce n'est pas à titre d'enfant esclave, comme j'ai fait de vous, que vous devriez être ici, mais comme ma fille, puisque Dieu m'en refusa une. Elle voulut demander pardon, mais Bérénice ne lui en donna pas le temps.

—Vous vous fatiguez, chère Madame, je ne mérite pas que vous pensiez à moi de cette manière.

—Non, mon enfant, je veux réparer les heures d'ennuis que je vous ai causées en assurant votre bonheur. Dites-moi, candidement, comme si vous répondiez à votre mère, lequel de mes fils aimez-vous ? Je sais que les deux vous aiment également. Bérénice, honteuse, n'osait répondre, levant les yeux, elle regarda sa maîtresse.

—Je ne suis qu'une servante, Madame, quoique je ne puisse cacher mon admiration pour Messieurs vos fils, je ne crois pas les avoir encouragés à penser à moi autrement que comme une servante...

Elle allait continuer, quand, jetant les yeux sur la glace au-dessus de la cheminée, elle vit Louis et Pierre, les deux jeunes gens étaient entrés sans bruit. Tous se regardèrent sans mot dire. Madame de Vauvrieux dut la première prendre la parole :

Eh bien, Messieurs les curieux, vous avez tout entendu. Plaidez vous-mêmes votre cause.

Bérénice voulut laisser l'appartement, mais Pierre l'arrêta.

—Restez un instant, Bérénice, ma mère vous a parlé et préparée un peu sur le sujet dont il me tardait de vous entretenir. J'ai lu le secret de Louis dans ses yeux, et j'ai vu dans vos yeux quand vous lui parlez, ce que je ne vois pas dans vos yeux quand vous vous adressez à moi. Dites-moi, est-ce Pierre ou moi que vous faites l'honneur de favoriser ? Il vous faut décider de suite, car il y a une mission d'af-

faïres au Bengale ouverte à ma commission, si vous me refusez, je l'accepterai et partirai de suite, si vous m'acceptez, vous me rendrez l'homme le plus heureux de la terre.

Tous demeurèrent silencieux.

Bérénice se leva et s'avancant vers Louis, elle lui donna sa main en disant :

— Nous sommes deux orphelins, nous nous comprendrons mieux, si vous voulez m'accorder votre protection, je l'accepte, car ma position me devient pénible à remplir. Je vous aime tous, je ne voudrais pas être la cause d'ennuis. Je vous prierais, Monsieur Louis, si vous voulez me trouver une position ailleurs, je l'accepterai, quant à ce que Madame semble croire, je n'ai pas la présomption, moi, une simple servante, d'essayer d'entrer dans une famille noble et riche. Je reconnais ma position et je regrette d'avoir abusé en vous laissant croire que j'encouragerais quoi que ce soit.

La situation devenait pénible et réalisant ceci, Bérénice fit la plus sage réponse et répondit aux yeux inquisiteurs qui l'entouraient :

— Il me faut bien croire que ce n'est pas pour vous moquer de moi que vous me forcez à répondre à une question aussi inattendue que sérieuse. Je vous demanderai de me donner le temps de réfléchir. L'un de vous recevra ma réponse par l'entremise de Madame votre mère.

Les jeunes gens étaient un peu désappointés, mais durent s'y conformer et se retirèrent, laissant les deux femmes seules.

Le même soir, Madame de Vauvrieux monta à la chambre de son fils et voyant le regard d'angoisse et ses yeux rouges, elle décida d'arracher un aveu quelconque des lèvres de Bérénice. Elle le réconforta et entra chez Bérénice; elle en sortit une heure plus tard ayant réussi à obtenir la confession de son amour, mais hélas, pas pour Pierre. Louis était l'heureux favorisé. La mère pleura avec son fils et embrassa Louis avec effusion, lui faisant des vœux de bonheur.

La même semaine Pierre partait pour le Bengale. Un mois plus tard, Louis épousait Bérénice, ils partirent pour la côte Bretonne, où Louis mettant ses épargnes avec le montant laissé par son oncle, achetait une flotte qu'il devait diriger lui-même dans une expédition de pêche sur les

banes et la côte de Terre-Neuve. Ayant mis ordre à ses affaires, il voyagea en Italie, en Espagne et s'arrêta à Paris où il trouva Madame de Vauvrieux mourante. Les dépêches ne leur étant pas parvenues, ils arrivèrent juste à temps pour la voir partir à son tour, mais pour un voyage d'où elle ne reviendrait pas. Ils envoyèrent des dépêches à suivre, mais Pierre ne les reçut pas. Après les funérailles, Louis et Bérénice s'installèrent définitivement à Dinard où ils virent les jours d'hiver passer trop rapidement. Ces jours d'amour et de délicieuses heures, Bérénice les revit et tressaillit à chaque pensée de ce doux et ineffaçable bonheur. Et comme se parlant à elle-même elle murmura à demi-voix : Jamais, non jamais, mon Louis... Puis elle retomba absorbée dans sa rêverie.

Suivons la toujours, elle voit arriver Louis avec une corbeille de fleurs, elle le remercie avec une effusion de baisers, puis comme pour le récompenser, elle se place dans ses bras d'hercule, il la regarde dans les yeux et lui demande d'une voix frémissante quand elle lui eut confié son secret :

— Bien vrai Bérénice? Oh! juste Ciel, comme je vais t'aimer, et comme nous l'aimerons!

De grosses larmes coulaient sur son beau visage. Elle vit le printemps arriver et elle vit comme les autres l'agitation des préparatifs du départ. Enfin les adieux, au départ de la flotte. Peut-elle oublier la dernière étreinte et sa dernière requête : "Prie que je puisse te revenir sain et sauf, prie, douce-aimée, pour que je revienne chanter avec toi pour endormir notre fils, car je veux un fils et je veux qu'il porte le nom de Jean."

Elle voit les voiles se gonfler, s'éloigner, puis disparaître, puis... rien... Elle revit la naissance de son fils, le jour de la St-Jean, puis elle revit chaque année, sans nouvelles, car, elle s'arrête aussi aux jours d'attente... le retour de la flotte, mais Louis avait disparu un soir — aidant à sauver la cargaison d'un navire naufragé — il fut frappé par quelqu'un, soit pêcheur ou marin. Il se déclara une mutinerie sur la question de la division du butin enlevé. Louis voulant aider à rétablir l'ordre et la paix, regut des coups d'avirons sur la tête. Des hommes virent la chose et essayèrent de parvenir jusqu'à lui, mais la mêlée était trop forte et quand ils purent

y pénétrer, le pont était couvert de blessés, mais aucune trace de Louis. Il ne revint jamais et Bérénice, inconsolable, se renferma chez elle et, prenant le deuil, vécut avec son fils en recluse, ne recevant personne.

Quelques mois plus tard, Pierre ayant reçu la nouvelle de la disparition de Louis, résignait de son poste. Il revint en grande hâte auprès de Bérénice à qui il offrit ses services comme tuteur de Jean, et prit charge des affaires qui prospéraient rapidement.

Bérénice revit les années d'enfance de son Jean. La première séparation pour le lycée, puis le service militaire, puis elle pensa à Pierre aussi, à sa dévotion à toute épreuve, sa respectueuse réserve. Que va-t-elle lui répondre ?

La pendule sonne quatre fois ; elle semble s'éveiller de sa rêverie et, se parlant à elle-même, elle se leva.

—Juste Ciel, quatre heures ! elle sonna et une bonne entra !

—Janine, veuillez avertir Sarah que nous serons trois à dîner et que je désire un menu soigné.

La bonne se retira, s'empressant de donner l'ordre et ajoutant : "Ce doit être un ami que Monsieur Jean amène à dîner."

—Oui, reprit Sarah. J'aimerais bien mieux que ce soit Monsieur Pierre, moi qui l'ai bien bercé. Un bijou d'enfant et un trésor d'homme ; dites-moi quel entêtement not' dame a de persister à espérer que not' Monsieur que l'bon St-Yves garde, peut revenir.

Janine laissant là son plumeau s'apprêta à aider Sarah qui, ayant vieilli au service des Vauvrieux depuis deux générations, commençait à exiger de l'aide. Cependant on ne lui en faisait jamais de reproches.

Elle continua son monologue :

—Le bon sens qu' l'bon Dieu nous donne à tous devrait lui faire réaliser qu'un homme marié six mois, au plus beau de leurs jours d'amour, attendant un enfant, ne resterait pas vingt-deux ans sans donner de ses nouvelles. Not' bon maître Louis est bien mort et, comme une idée la frappant, elle reprit de plus bel :

—Dieu de Dieu — et de dire qu'une perle d'homme comme M. Pierre, qui l'aimait à en rendre le bon Dieu jaloux — qui l'aime encore à faire fondre les glaces du Pôle Nord, il rendrait une femme heureuse à ne

jamais désirer d'aller au Ciel. Et elle lui fait toujours une réception où le thermomètre enregistre vingt-cinq en bas de zéro.

—Qui vous dit que M. Pierre de Vauvrieux me fait l'honneur de me payer ses attentions ?

Stupéfiées, les deux servantes se voyant découvertes n'osaient se retourner. Cependant Bérénice s'approcha, et mettant la main sur l'épaule de Sarah elle dit :

—Pauvre Sarah, vous avez vieilli au service des Vauvrieux. A ce titre vous avez droit à une grande considération. Comme mon Jean, vous êtes une bavarde, mais, essayez de vous empêcher de critiquer votre maîtresse. Allons, dépêchez-vous et préparez-moi un petit dîner qui fera rappeler les anciens jours à M. Pierre, car, sachant que c'est lui, vous connaissez ses goûts et il appréciera votre bonne mémoire et goûtera mieux sa visite.

Sarah, toujours confuse, s'approcha, jouant nerveusement avec le coin de son tablier. Elle articula des excuses :

—Je vous aime tant, not' bonne dame, puis avec M. Pierre... mon petit Pierre... et bonne Ste-Anne d'Auray et avec le bon Dieu, voilà tout ce que j'aime au monde depuis que ce pauvre M. Louis est parti et, encore une fois je vous l'ai dit... mort il l'est... Il me fait peine de vous voir vivre une vie brisée et triste quand vous pourriez goûter encore du bonheur. Je suis vieille... ignorante... et servante toute ma vie, mais je sais bien que le cœur ne vieillit pas. Grondez-moi si vous voulez, mais je suis demeurée vieille fille pour ne pas me séparer de vous. J'ai reçu M. Pierre dans mes mains quand il est né et l'ai gardé dans mes bras tant que j'ai pu le faire. Quand M. Louis est arrivé, je l'ai aimé comme M. Pierre... quand votre Jean est né, je l'ai reçu comme son père. Je l'aime comme j'ai aimé son père. Quand je suis entrée à votre service je vous ai aimée et traitée aussi bien que mon âge me le permet. Voyez-vous chère maîtresse... tout cela me donne un peu de témérité et, me croyant un petit peu des vôtres, je me suis permis de me mêler de vos affaires. Je vous demande pardon ! Et la pauvre vieille voulut se mettre à genoux devant sa maîtresse qui l'a relevée, essayant de protester. Sarah était inconsolable.

Bérénice se fit douce et caressante et lui

dit, comme le timbre de la porte se faisait entendre.

—J'apprécie votre affectueux et sincère intérêt chère Sarah et ne vous gronde pas. Séchez bien vite vos yeux. Je vais envoyer M. Pierre vous voir après dîner. En attendant, dépêchez-vous car j'ai hâte de voir mon Jean que j'entends arriver. Allons... à tout à l'heure... et Bérénice remonta au salon où Jean et Pierre de Vauvrieux l'attendaient.

Jean s'approcha le premier et reçut le baiser de sa mère, puis mettant un bras autour de ses épaules il s'adressa à Pierre qui, s'avançant, prit la main que Bérénice lui offrait et la porta à ses lèvres.

—Ma mère et moi vous disons "Bienvenu".

—Rien au monde ne pourrait me causer plus de joie que de vous revoir, si bien, chère Bérénice, malgré la vie de recluse que vous menez et l'angoisse que le souvenir de votre épreuve doit vous causer, vous demeurez toujours jeune et j'ose ajouter encore plus belle et désirable que jamais, répondit Pierre.

Bérénice rougit et demeura indécise sur ce qu'elle devait répondre à ce discours sincère et flatteur, et, laissant toujours sa main dans celle de Pierre, elle réussit à dire.

—Moi aussi, Pierre, je suis heureuse de vous revoir. Soyez le bienvenu.

Jean approcha de sa mère et lui murmura à l'oreille : C'est çà petite mère, c'est bien, continuez... ah ! si vous vouliez être gentille !

Sa mère lui offrit un verre de vin que Janine avait apporté en disant :

—Tiens, prends, grand bavard, cela te fera garder le silence quelque temps.

Pierre qui avait refusé son verre n'entendit rien et bientôt le dîner fut annoncé et on passa à la salle à manger.

Le repas ne traîna pas et quand il fut terminé, les trois personnes passèrent au salon où l'on discuta le programme de l'expédition.

Jean voulant donner à Pierre l'opportunité de parler plus librement à sa mère, se leva et se dirigea vers la porte en disant :

—Comme je vois que vous n'êtes pas seule et que je vais partir dans trois jours, attendu que je ne pourrai jouir d'aucun amusement, je vais aller à un spectacle

quelconque. M. Pierre sera bien assez indulgent de me donner congé.

Le premier comprit et fit un petit signe discret qui voulait dire "Merci" !

Quoique nous préférions vous garder avec nous, il serait égoïste de notre part d'essayer de vous retenir. Donc, allez vous amuser.

Jean baisa sa mère et donna la main à Pierre en lui promettant de le rencontrer le lendemain.

La porte du salon se ferma.

Pierre et Bérénice demeurèrent seuls et silencieux. Ils levèrent la tête et leurs yeux se rencontrèrent. Pierre laissant son fauteuil, s'approcha de Bérénice et lui demanda :

—Est-ce que ma lettre vous a offensée ?

—Non, Pierre, non, loin de là.

—Et bien, ne me donnerez-vous pas un peu d'espoir ?

—Je le voudrais, mais s'il revenait !...

—Il ne reviendra pas, mais pour vous prouver que je veux avoir comme vous la preuve indiscutable que Louis a réellement été tué ou noyé, je vais attendre le retour de Jean pour vous répéter ma demande.

—Et si lui aussi ne revenait pas ! Que faire, mon Dieu ! Faut-il risquer la vie de mon enfant en lui faisant faire des recherches qui pourraient lui coûter la vie ? Si Louis est vivant, peut-être malade, il pourrait ramener son père. Si Louis est réellement mort, le sachant, mon incertitude disparaîtrait. Mais ces recherches sont égoïstes aussi, car elles calmeront mes angoisses et je pourrai encore vivre heureuse en dépit de mes regrets.

—Vous portez le deuil intérieurement et extérieurement depuis vingt-deux ans. Beaucoup d'êtres aimés ont disparu et n'ont pas été regrettés aussi longtemps. Vous n'avez aucun reproche à vous faire Bérénice.

—Mais je l'aimais tant, mon pauvre Louis.

—Oui, je le sais, chère amie. En vous recherchant et vous suppliant de devenir ma femme, je sais que Louis en sera heureux. Il ne pourra souffrir de vous voir l'épouse de son frère, car nous nous aimions comme tels.

—Cher Pierre, vous êtes comme mon Louis, l'honneur même. Je ne voudrais pas vous tromper en acceptant le grand honneur que vous voudriez me faire. Moi

aussi, l'honneur m'est un devoir et je ne pourrais vous donner ma main quand je n'ai pas de coeur à vous donner, j'aime encore Louis !

—Je ne vous en honore que plus, car votre loyauté est une preuve de la richesse de votre amour encore plus désirable. Je ne me décourage pas. Je vais attendre le retour de Jean. Si les preuves sont suffisantes, me permettez-vous de vous offrir la protection de mon nom ? votre amour, je ne l'espère pas, de l'affection peut-être ?

—Votre délicatesse me rend heureuse et me désarme. Si vous croyez être patient et satisfait de mes efforts pour vous rendre heureux, votre persévérance à me plaire et les grands services que vous m'avez rendus, m'indiquent mon devoir, et ma reconnaissance m'inspire en vous disant "peut-être".

—Ah ! Bérénice, je veux pas une victime de dévouement. Vous ne me devez rien. J'ai fait peu pour vous, l'affection que j'avais pour Louis m'a guidé, mais c'est vous que j'ai toujours aimée et aimerai toujours. Un mot d'espoir.

Il faisait peine à voir ce bel homme de quarante ans, à qui on n'en aurait donné que trente. Il était encore jeune de coeur, car il n'avait jamais aimé d'autre femme que celle qui, là devant lui, combattait en elle-même, car Pierre lui rappelait son Louis, il le ressentait. Seulement six mois heureuse ! ces années de réclusion, années perdues, cette vie brisée, comme il voudrait avoir le privilège de les lui faire oublier.

Elle réalisait en elle-même tout le bonheur qu'elle avait laissé passer sans en goûter les délices même une seconde.

Enfin, les deux mains tendues elle les présenta à Pierre en disant : Le retour de Jean guidera ma réponse, en attendant, espérez !

Il la saisit dans ses bras et sans essayer de résister, elle accepta son baiser comme pour signer une promesse.

Dix heures sonnaient. Pierre rayonnant se leva, prit congé de Bérénice, emportant l'espoir du bonheur si longtemps attendu.

Trois jours plus tard, nos trois personnages se retrouvèrent sur le quai du départ... tout comme vingt-deux ans auparavant, Bérénice le coeur broyé d'angoisse et de crainte. Elle pleura le départ du fils comme elle avait pleuré l'époux bien-aimé.

—Reviendra-t-il ? pauvre enfant.

Il partit au devant d'aventures, de périls et peut-être de la mort, et cela pour remplir une mission qui assurera la paix et le bonheur de sa mère, au risque de sa propre vie.

Un dernier adieu, les ancrs se lèvent, les chaloupes sont hissées, les voiles se gonflent, les barques s'éloignent, elles se font plus petites. Le vieux curé et les enfants de choeur sont là, le premier bénissant la mer, les barques, les voiles et les marins. Les mouchoirs s'agitent, les petits servants chantent l'Ave Maria Stella. Le bruit des sanglots fait un triste accompagnement, mêlé aux chants et murmures des litanies. Enfin, plus rien à l'horizon, le jour a baissé, le soleil s'est couché et la lune se lève, suivant seule ces braves fils de la mer. Les groupes se séparent, se supportant, broyés et se traînant sous le poids de la chaleur.

Pierre ramena Bérénice écrasée sous le joug de ses tristes souvenirs, que le départ de son fils éveillait en elle, et la douleur de le voir partir. Il l'installa dans sa voiture et le trajet se fit dans le plus grand silence interrompu seulement par des soupirs et des sanglots. Il la remit aux soins de Sarah qui la mit au lit après lui avoir fait prendre une potion calmante. Pierre retourna chez lui, heureux pour la première fois.

Deuxième Partie

LE NAUFRAGE

C'est le soir d'un jour de novembre, sombre, morne et presque lugubre, puisque l'automne est l'agonie de l'été, l'hiver le suivant de près pour déplier son froid linceuil de neige : cet automne que tous craignent voir approcher, car si c'est la morne saison dans les villes et les campagnes, il est encore plus à redouter sur la mer et sur les côtes de Terre-Neuve et du Labrador. Si l'automne est dur il y a moins de poisson. Les gros vents le chassent, la mer est pour le pêcheur ce qu'est le champ de blé pour le laboureur. Pour réussir, il lui faut du beau temps.

Donc ce soir, le vent souffle, et semble redoubler de rage à l'approche de la nuit, se préparant à ne pas manquer ses victimes.

Le ciel est gris, les nuages énormes, presque noirs se succèdent les uns aux autres.

Les mouettes lancent leurs cris d'appel, rasant et effleurant les vagues, elles vont bientôt chercher refuge dans le creux des rochers. La mer, que l'on croirait être de plomb tant elle est noire, les vagues se déferlent avec rage, se bordant d'écume blanche, elles montent, se creusent, remontent, s'entrechoquent furieusement et viennent s'abattre sur les récifs, faisant un bruit sourd comme le tonnerre grondant au loin.

Ici et là, de petites voiles apparaissent entre ces vagues monstrueuses, puis disparaissent comme si elles étaient englouties. Cependant elles bravent, combattent avec courage cette mer capricieuse et cruelle, elles entrent triomphalement dans les petits havres et baies, d'où de petites lumières apparaissent aux carreaux de pauvres chaumières où les attendent des cœurs qui ont dû battre bien fort, se disant : Saufs, au moins encore aujourd'hui.

Done, cette mer qui tout à l'heure sera au paroxysme de la colère, c'est l'Océan. Cette côte où elle va s'abattre dans sa rage, c'est Terre-Neuve. Ce soir la tempête se prépare, déjà de gros flocons de neige viennent frapper les vitres de la tour du phare de "l'Île fleurie" et le gardien qui prépare les feux pour la nuit, semble remplir sa tâche plus minutieusement que d'habitude, car le capitaine Aubé, en vieux loup de mer s'y connaît, lui, et il sait qu'il ne fera pas beau tout à l'heure sur la grande berceuse. Cette mer, si caressante dans son calme, si cruelle dans sa colère, si recherchée pour les amusements qu'elle procure dans ses moments de calme et de paisible tranquillité. Cette mer tant redoutée dans son courroux, lui ce vieux marin d'expérience, la connaît car il l'a vue dans tous ses capricieux changements d'humeur. Il branle la tête, essaie de sortir en dehors de la tour avec sa longue vue marine, mais le vent est trop fort, il lui faut rentrer bien vite, les flocons de neige lui cinglent la figure, il vérifie la rotation du mécanisme, une lumière tournante, visible une minute, invisible trente secondes, puis, comme se parlant à lui-même, il s'apprête à redescendre. Bon ! tout est à la boussole et à l'épreuve de l'ouragan, je remonterai tout à l'heure.

Il jette un regard satisfait autour du phare et redescend à l'étage inférieur, c'est-à-dire au premier, car ce petit phare

nouvellement bâti était relié à la résidence du gardien, commodité qui permettait à ce dernier de remplir ses fonctions sans être obligé de s'exposer aux intempéries des mauvaises saisons.

Quand il arrive en bas, le crépuscule avait déjà fait place à la nuit, un bon souper Canadien fumait sur la table. Le capitaine Aubé se frottait les mains qu'il vint poser au-dessus du poêle. Brrr ! Bon sang de bon sang ! Qu'il fait froid déjà ! On est mieux ici près d'un bon poêle qu'à la roue d'un côtier ! Eh, sa mère ? Cette dernière phrase était adressée à Madame Aubé, une bonne Canadienne, brune et de bonne figure, elle annonçait le type de la bonne mère, épouse prévenante, et en un mot, la ménagère modèle. Jeune encore quoique dans la quarantaine, elle était âgée de cinq années de moins que son mari, que les longues années de misère sur la mer avaient vieilli prématurément, et qui paraissait avoir dépassé la cinquantaine.

Madame Aubé, ainsi interpellée, déposa une grande terrine remplie d'une bonne gibelotte fumante, dont l'appétissante odeur ajoutée à l'atmosphère de confort qui régnait dans cet intérieur, dénotait que la préférence du capitaine pour son foyer était bien justifiée.

—Où est Gérard ? demanda la mère.

—Il est à l'étable, je crois, répondit le père, qui se dirigeait vers la porte pour aller au devant du jeune homme qui entrait au même moment.

Comme son père, il se dirigea vers le poêle rouge, et s'étant réchauffé, dit comme lui : On est mieux ici que sur la mer.

Ce jeune homme de dix-sept ans était le seul garçon de la famille de quatre enfants, dont trois filles : Nina, Jeannette et Margot, âgées de dix-huit, douze et trois ans.

L'aînée, Nina servait déjà le couvert.

—Allons, Charles, il me semble que si tu avais faim, tu laisserais ta pipe là, grondait Madame Aubé.

—Voyons, voyons, sa mère, c'est pour m'ouvrir l'appétit et faire honneur à ton alléchant souper.

Désarmé par cette tirade qui flattait son orgueil de bonne cuisinière, sa mère donna le signal que tout était servi en faisant un grand signe de croix. Le Benedicite dit, le repas commença.

Ces tempêtes avaient toujours pour effet de rafraîchir la mémoire du capitaine,

et il se rappelait toujours de quelques épisodes de sa vie de marin, il commençait toujours en ces termes :

Ca me fait penser, cette tempête déchaînée, à cette fois, où on avait été pris, il y a de cela une trentaine d'années, dans une bonne brosse comme ce soir, en bas de Gaspé...

Il fut interrompu par Jeannette qui commença à demander pourquoi il était là, chacun demandait sa question, et comme Madame Aubé commençait à connaître ces aventures par coeur, tant elle les avait entendues souvent, elle interrompit la conférence en disant :

—Tout ça, son père, c'est bien intéressant, mais on n'est pas à un souper de noces pour raconter des histoires et badiner Mangeons, avant que la vaisselle soit lavée, la prière et le chapelet dits, et les petites mises au lit, il va être trop tard pour lire notre beau livre. Dépêchons-nous !

Ces paroles eurent pour effet de fermer les bouches pour parler mais de les ouvrir plus grandes pour expédier le repas, qui continua en silence, sauf le cliquetis des couteaux, fourchettes et cuillères. Les plats se vidèrent avec diligence et bientôt tous se levèrent pour réciter les grâces.

Le capitaine mit sa casquette et un gilet chaud et prenant une lanterne s'adressa à Madame Aubé :

—Je vais aller donner un coup d'oeil aux feux, il vente si fort que le moindre défaut aux mèches des lampes, les feraient s'éteindre ou monter trop haut, ce qui causerait des dommages. Je vous rejoindrai à la chapelle.

Il monta à la tour, tandis que Gérard hachait la provision de bon tabac Canadien.

Jeanne et Margot préparaient leurs poupees pour la nuit. Nina, légère et active déservait la table et mettait le reste de l'appartement en ordre.

Enfin, on est prêt, on entend le père descendre les deux escaliers qui conduisent à la tour et tous montèrent au deuxième à leur petit oratoire, coquet, un joli autel surmonté d'une statue de la Vierge Immaculée, jolis bouquets, de petites lampes et lampions aux couleurs variées, de jolis rideaux. Le père et la mère s'agenouillèrent, puis les enfants de chaque côté, la mère commença et tous de répondre de ferventes prières, réponses, murmures plaintifs,

mêlés au grondements et hurlements de la tourmente, qui semblent animer leur ferveur. Ils prient pour ces êtres chers laissés au village natal. Ils prient pour leurs chers défunts. Ils prient pour demander la protection du grand Protecteur pendant cet ouragan, enfin ils prient pour ces milliers d'âmes qui sont en danger sur cette mer sans merci.

On chante l'Ave Maria Stella, on se lève, la mère relevant Margot qui s'était endormie sur les marches de l'autel, Jeannette aussi se frottant les yeux suivit sa mère et fut bientôt endormie près de Margot, et la mère redescendit pendant que Nina éteignait les cierges et autres luminaires, ne laissant que la petite veilleuse. Elle aussi descendit en bas et trouva son père dans la berçante, chargeant sa pipe.

Gérard ayant fait entrer "Curly" un colosse de Terre-Neuve dans un petit passage, à l'abri du froid, vint compléter le cercle de famille.

Nina prit son raccommodage, et Madame Aubé le livre sensationnel de "Sureouf le Malouin".

Avant de commencer, il fait bon de bien s'arrêter et considérer les faveurs que le bon Dieu nous accorde. Nous sommes à la chaleur, tous ensemble, à l'abri, avons de la bonne nourriture, de bons lits, enfin, que peut-on désirer de plus ? dit le père.

Si Madame Aubé et Nina échangèrent un regard, elles ne dirent rien et, pour ne pas s'arrêter à ce qui lui manquait pour compléter ce bonheur, une pensée du village natal, près de ce beau fleuve St-Laurent, si beau, majestueux même dans ses emportements bien différents de l'ouragan qui rage. Ce vent furieux s'engouffrant dans le détroit de Belle-Ile semble vouloir tout balayer ou engloutir.

Enfin, elle mit fin à ses pensées et commença le livre, suite d'aventures émouvantes et captivantes. La rafale gémissait, le vent s'engouffrant dans la haute cheminée se plaignait; les volets et contrevents, fermés avec des crochets, essayant de s'ouvrir, faisaient un vacarme. Le murmure de la liseuse continua et les chapitres se succédèrent. Tout-à-coup, à travers les lamentations des éléments déchaînés, un long cri perçant traverse l'espace. Ce cri, long, strident et à la fois plaintif, c'était un cri d'appel, un cri de détresse. Tous se regardèrent comme pétrifiés !

Le capitaine Aubé fût le premier à penser à agir. Il monta à la tour. Un autre cri plaintif. La pluie avait remplacé la neige et battait sur les vitraux de la tour. Il essaya de percer l'obscurité de la nuit... la pluie coulant sur les vitres l'empêchait de voir ou distinguer le moindre indice.

Il redescendit en bas, allumant toutes les lanternes, il suivit l'exemple de Gérard et de Nina et se revêtit d'un complet de toile huilée, comme portent les pêcheurs, et tous sortirent braver la tempête. Le vent les repoussait, la pluie et la grêle leur fouettaient la figure. Ils se dirigent du côté du large.

L'île Fleurie est une petite île de trois quarts de mille; un petit monticule, le phare et les bâtiments sur le sommet et autour, comme une terrasse, c'est-à-dire à peu près cinquante pieds de roches plates.

Cette île est séparée de la terre ferme par une passe étroite et dangereuse par ses nombreux récifs à fleur d'eau. A l'est, c'est-à-dire au bout de l'île, une passe aussi, une centaine de pieds et presque impossible à naviguer, car les récifs de l'île et ceux de la "Pointe du Mort" se rencontrent et la mer bat avec furie sur les rochers, toujours prête à engloutir les imprudents qui s'y aventurent.

Au Sud, la rive, où ici et là des quais et des cabanes de pêcheurs, se continue jusqu'à l'Ouest. S'avancant à mi-chemin, une longue pointe de récifs qui, par ses escarpements et ses écueils, sournoisement au guet sous les vagues agitées, avait causé plus d'un naufrage. Un jour la découverte d'un noyé, lui avait mérité le nom de "Pointe du Mort".

La passe entre ces deux longues pointes est déserte dès que le vent se lève, car la superstition des natifs veut qu'elle soit hantée par les âmes des pêcheurs et autres qui ont péri sur ces rives dangereuses attirent ceux qui s'y risquent. Plutôt que de s'y aventurer ils préfèrent faire un détour de plusieurs milles ou aller chercher refuge à d'autres baies voisines. Depuis quelque temps, dans les grandes tempêtes, une lumière apparaissait à la "Pointe du Mort", ce qui confirmait ces pauvres gens crédules dans leur crainte superstitieuse.

Un cri encore plus long, sourd et plaintif. Le capitaine Aubé, suivi tantôt de près tantôt de loin par Gérard et Nina, car les bourrasques de vent les repoussaient, la

pluie fouettant leur visage, ils arrivèrent à l'extrémité de l'île et se placèrent derrière de grosses roches pour se protéger du vent qui menaçait à chaque rafale de les balayer à la mer.

—Père, un feu sur la Pointe du Mort.

—Vas-tu croire aux histoires de Jos. Spence, toi ?

—Mais non, tenez, regardez, voyez vous-même.

En effet une lueur rouge perçait à travers le brouillard.

—Il y a bien du diable, c'est pourtant bien vrai, que faire ? Tiens, une lumière verte, c'est un vapeur et il ne sait lequel est le phare. Vite Gérard, cours à la maison apporte les fusils et la corne et nous allons essayer d'attirer son attention.

Nina faisait des signaux avec sa lanterne. Le capitaine Aubé soufflait de toute la force de ses poumons dans un sifflet dont il se servait à bord de son vaisseau quand il ne pouvait se faire entendre. Ce cri aigu lancé avec persistance perçait le grondement sourd des éléments. Ils étaient tous deux si occupés à leurs signaux qu'ils ne pensèrent même pas au temps que Gérard prenait à revenir. Cependant, il ne revenait pas seul. Il était suivi de Madame Aubé portant deux lanternes au bout de longues broches. Elle marchait avec difficulté guidant Gérard qui, ayant attelé Curly à une petite charrette chargée de toutes sortes de choses pour faire du bruit. Ils arrivèrent enfin.

—Tiens papa. Regardez et écoutez. Et au moyen d'un marteau, Gérard battait sur une cloche installée dans la charrette. Un son sonore en sortit et traversa l'espace.

—C'est une fameuse idée cela, sa mère.

En effet "sa mère" avait pensé à la petite cloche qu'ils avaient fait venir de Québec pour donner à la maison d'école qui se servait aussi de chapelle à la visite du prêtre missionnaire de la Baie des Français.

—Allons tout le monde. Toi, sa mère, tiens une lanterne d'une main et sonne le bourdon de l'autre. Toi, fille, erie de la corne et tiens l'autre lanterne. Gérard, prends un fusil et tire comme moi.

Bientôt, un vacarme d'enfer commença. L'ouragan comme furieux d'avoir été dérangé dans son propre vacarme, sembla

s'ambitionner et surpasser la plus haute note en redoublant de rage.

—Un autre feu à la pointe. Cette gueuse de folle va l'emporter sur nous. La ligne noire du petit vapeur semblait approcher, on voyait une ou deux petites lumières à son côté ! Il va se jeter sur la pointe du mort ! Il est fini ! Bonne Vierge, étoile des naufragés, disait la mère.

—Protégez-les et priez pour eux ! répondaient les enfants.

—J'ai pensé à la longue vue de nuit, Charles.

—Tu penses à tout, toi. Donne, ma vieille.

Puis suspendant le feu, le capitaine Aubé, aux reflets de la lanterne, ajusta sa longue vue à la distance nécessaire et la promena dans cet espace noir puis s'arrêta.

—Allez-y, allons-y, faites du bruit. Il retourne, oui, il pique ici... la lumière rouge... Il va se jeter sur les récifs ici. Que faire pour l'arrêter !

—Il sera encore mieux ici. Il ne peut tenir sur cette mer, même avec dix ancrés. S'il va se jeter sur le Pointe du Mort, il n'y a que la folle, qui ne pourrait recueillir, ni secourir personne. Ici, le steamer va se briser mais nous pourrions sauver quelqu'un.

—C'est cela, allons, allons-y, faisons du bruit, attirons-le ici. Il est perdu de tous côtés... il ne connaît pas la passe et je ne puis le lui dire. Envoyez fort les enfants. C'est ça sa mère, bats le tocsin, change de bras... ne casse pas la cloche cependant.

Au reflet des lanternes, ils continuaient leurs signaux, n'arrêtant que pour prendre leur respiration. L'eau coulait et ruisselait sur leurs vêtements cirés. Le capitaine Aubé, cependant, prenait son fusil, chargeait, tirait, reprenait sa longue vue et monologuait.

—Il approche mes enfants... il vient ici... ah ! grand Dieu... éloignons-nous. Ah ! Sainte-Anne, ma patronne, il est ici sur nous tout prêt, il est sur nous ! Crae contre les rochers. A la maison les enfants... Nina fais du feu, du café, de l'eau bouillante... Sa mère, des couvertes, du linge sec, des chaussettes, des matelas dans la réserve, du pain-killer. Et le pauvre homme arpentait les roches criant, faisant un porte-voix de ses mains : "Débarquez' apportez des lumières". A une trentaine de

pieds de lui, une masse géante noire... le bruit des engins cessèrent.

Madame Aubé et Nina arrivèrent à la maison et commencèrent à remplir avec une minutieuse attention, les recommandations du capitaine Aubé.

A BORD DU CÔTIER "LE NEPTUNE"

A bord du petit Côtier qui se défendait courageusement contre les vagues creuses et géantes. Sur le pont une agitation, un va et vient. Le vent et le bruit des engins qui fatiguent font un duo discordant.

Sur le pont supérieur, surtout dans la cabine du capitaine Blanford, une discussion animée.

—Si le Code est exact, nous sommes au nouveau phare de l'Île Fleurie. Ce feu est tournant et correspond aux intervalles désignés.

—Oui, capitaine, mais avez-vous remarqué ce contre-signal, cet autre feu à droite. Lequel est le phare ? Avec ce brouillard de neige et de grêle, il n'y a rien à distinguer. Ces feux sont embêtants... tiens, voyez sur cette nappe, à l'ouest du phare, une baie. Il s'agirait de trouver la passe et avec cette houle, ça roule, ça plonge... on ne peut même pas sonder. Que faire ?

—Et bien pilote, je crois que nous sommes fichus. La boussole est folle ou le vent l'est. Je ne me retrouve pas du tout. Si je pouvais me risquer à entrer dans la baie.

Une bourrasque de vent frappa en plein côté le petit côtier et le coucha presque sur le flanc. Il se releva et se berça, sans pouvoir rester droit. Sur la table, papiers, compas, etc. tout glisse sur le plancher. Les chaises sont renversées et les trois occupants, d'ordinaire solides sur leurs jambes ont culbuté et se regardent. Le capitaine est le premier à reconnaître le danger et va pour sortir quand un homme luisant d'eau se frappe sur lui.

—Pardon, capitaine, je vous cherche. L'engin fatigue et fonctionne à peine. Je ne puis aller d'arrière. Si nous pouvions reprendre la pleine mer, nous pourrions faire le tour de la pointe à un demi mille au large des... et entrer dans l'anse des Sauvages.

—C'est parfait Crossman, mais nous sommes à l'entrée de la "Baie des Français", pourquoi ne pas entrer tout droit ?

—Je le voudrais, capitaine, mais il n'y

a pas un vapeur qui puisse le faire par ce vent et cette mer en furie. Le courant entrant dans la passe est rencontré à moitié chemin par les vagues agitées sur chaque côté. Des pointes vous prennent dans le côté et aucun gouvernail ne peut résister.

—Et bien ! nous ne pouvons retourner en pleine mer. Remontons au guet, pilote et vous Crossman retournez à vos engins.

—J'y vais, capitaine, mais pendant les quinze années que j'ai passées sur le Côtier de la malle le "SS. Home" nous n'avons jamais pu aller plus loin que nous sommes. Un trawler américain l'ayant essayé a été se briser sur les récifs où le phare est bâti maintenant. Par ces vagues creuses, nous toucherons, j'en suis sûr. Je vous obéis, capitaine, mais que Dieu ait pitié de nos âmes. Le pauvre homme sortit de la cabine et disparut dans l'obscurité.

Des trois hommes entrevus dans la cabine du pilote, deux seulement étaient de l'équipage régulier : le capitaine J. Blandford était aussi un pêcheur, ayant fait la pêche à la morue et au hareng et la chasse au phoque. Sur le Labrador cependant, cette côte de Terre-Neuve qu'il connaissait, ce soir il ne la connaissait pas.

Le pilote était comme le capitaine, dans la soixantaine. John Rose venait d'Halifax et c'était un voyage quasi nouveau pour lui, ayant été obligé de remplacer le pilote permanent tombé malade en partant. Il avait accepté la proposition, se guidant en partie sur le "chart" et sur son bon jugement.

Le troisième était un homme. Il portait l'uniforme d'officier—de Second Capitaine— Il n'avait encore prononcé aucune parole. Il était livide. Tout-à-coup, il ouvre la porte et sort se dirigeant à l'avant. Ses pas incertains, ses efforts pour se tenir debout... il glissait, tombait, se relevait... tout dénotait le novice.

Le vapeur berçait, piquait du nez, puis se levait sur la crête des vagues, dansait à l'aventure. Le jeune homme dans l'obscurité de la nuit, prit une culbute, étant venu en collision avec quelqu'un. Il chercha à tâton et sentit une main qui l'aidait à se relever.

—Suivez-moi et venez voir. Nous sommes perdus. Nous piquons sur la "pointe du mort". Je me retrouve. Mon oncle Jim Goulden demeure ici et le feu de droite c'est le feu que la folle allume dans les

tempêtes pour guider son mari qui a péri en mer. Le feu de gauche c'est le phare. Voyez, on est tout près. Nous y allons et sur les roches aussi. Mais qu'est-ce que ce bruit ?

En effet, des coups de fusil... un sifflet aigü et stridant leur parvint... une corne... puis des signaux. Allons chercher le capitaine.

Le mousse tenant toujours la main du jeune officier, se guidant par la barre de cuivre appliquée le long des cabines et jusque là oubliée, ils purent éviter bien des chûtes, car le vapeur se ballotait comme une coquille de noix.

Ils arrivèrent enfin aux engins. Le capitaine y arrivait. L'ingénieur montait l'escalier, quatre à quatre.

L'engin ne fonctionne plus, la chaîne du gouvernail est cassée. Il ne put fixer la fusillade et le tocsin d'une cloche qui leur semblait un glas. Les sons devenaient plus distincts, des lueurs paraissaient à travers la pluie qui maintenant leur fouettait le visage.

—Nous y allons mes enfants. C'est sur l'île du phare. Je vois la forme noire surmontée d'une lumière tournante. Donnez le signal, faites crier la sirène, il doit y avoir encore assez de vapeur. Nous approchons. Il est impossible de mettre des chaloupes à la mer, les vagues les engloutiraient. Ceux qui savent prier... priez, nous y allons et si nous ne nous dépêchons pas à sauter sur les récifs les plus rapprochés, nous périrons comme des rats dans la cale. Attachez les câbles aux mâts et les échelles aux bords et tenez-vous prêts à me dire adieu.

Un craquement sinistre—le cri mourant de la sirène, des cris, des prières, des commandements. Le petit navire penche, se berce, roule à abord, puis à tribord, le vent semble célébrer sa victoire par des hurlements qui semblent un rire diabolique. La mer, fière de sa conquête berce sa proie avec une frénésie de diablesse. Le son des voix. On s'appelle. Le jeune officier suivi du mousse va de cabine en cabine aux engins, aux feux en avant dans le man-hole. Ohé là — en bas. Sur le pont une forme, une ombre ici et là et bientôt ils sentent que le navire se couche et semble ne plus bouger.

Nous sommes couchés sur le flanc, sur la terrasse de l'île. Où est le capitaine. Je ne

puis marcher debout... il faudrait être chat pour tenir debout, puis l'eau qui encre. Je ne vois plus un brin, sautons. Avec tout celà, il doit être bientôt jour. Je vais n'attacher au câble et zip, en bas, à tout risque... venez, Monsieur l'officier, et tous deux disparurent dans l'obscurité.

Troisième Partie

LES RESCARPES

Malgré les événements et les incidents, la nuit, ordinairement si longue, avait passé si rapidement pour le gardien et sa famille, qui se multipliaient à mille choses, en haut, en bas, ici et là !

En effet, la grande salle commune où l'on rangeait, travaillait et fumait en famille, ainsi que chaque appartement disponible, à part la chapelle et les chambres des dames de la maison, tout était bouleversé, de l'eau sur les planchers ou des amas de linges mouillés. Le capitaine distribuait des vêtements secs. Gérard allait allumer le poêle dans la cuisine d'été, servant de décharge l'hiver et avait posé des lignes où séchait le linge des pauvres marins, et en voyant tous ces hommes en déshabillés trop petits pour les uns et trop grands pour les autres, il était impossible de reconnaître le matelot de l'officier. Une odeur alléchante de bon café faisait tourner les yeux anxieux vers la cuisine. Jeanette éveillée par le bruit du va et vient, était vite descendue et oubliant pour une fois ses poupées et faisait avec dextérité et habileté des toasts qu'elle couvrait de beurre. Nina ayant fini de distribuer le remède de rigueur, le fameux "Pain-Killer" à la satisfaction des uns et au désappointement des autres, enfin elle pensa à la réserve et au rhum, elle alla consulter son père qui content d'avoir la mémoire rafraîchie, s'empressa de préparer un punch, qui fut reçu avec plus d'enthousiasme que le célèbre "Pain-Killer" de Nina.

Dans un coin, un vieux marin à genoux disait son chapelet, un autre pleurait en silence, d'autres causaient à voix basse.

—Qu'est devenu le capitaine ?

—Il était en avant, près du mât, quand j'ai pris le câble, dit l'un.

—Oui, je l'ai vu avec l'ingénieur et le jeune officier dit un autre.

—Moi, je mange et je vais visiter les ro-

chers. Il doit y avoir des blessés car nous ne sommes pas tous ici, je ne sais qui est en haut, comptons-sous.

—Attendons d'être à table et là, nous verrons ceux qui manquent.

Le couvert était mis sur de longues tables dans la grande salle, c'est-à-dire dans le vaste appartement réservé pour cet effet et usage ; des lits à deux étages tout le tour de la salle, de longues tables dont s'approchèrent tous ces rescapés d'âge et d'apparence différente, l'avidité et la nervosité de leurs mouvements dénotaient l'état d'excitation morale, et les larmes qui coulaient sur leurs visages livides exprimaient ce que ressentaient ces êtres qui avaient de si près entrevu la mort.

D'autres pensaient à ceux qui manquaient.

—Allons, combien sommes-nous. Un, deux, trois, et le Stewart Allan Savage les compta les uns après les autres — dix-neuf, je suis le vingtième — le capitaine Blandford — le pilote John Rose — l'ingénieur Bill Crosman — le jeune officier Jack Miller — le cuisinier Bob Grant — le mousse Nick Roe.

—Que Dieu ait pitié de leur âme. Amen, répondirent les autres, et le repas perdit son entrain.

Dehors, un jour indécis et encore sombre. Le vent honteux de son accès de colère, s'était laissé vaincre, et les vagues elles aussi se calmaient tout en se jetant encore avec violence sur les abords rocheux de l'île. A travers le brouillard matinal, une grosse masse noire : "le Neptune" échoué.

Nina parcourait ce tableau d'un oeil triste, tout à coup Curly qu'elle voyait errer parmi les rochers, sembla plus attentif, il leva la tête et hurla, le museau en l'air, il lança une gamme de sons plaintifs et lugubres.

Nina n'attendit pas plus longtemps, et allant aux mâts de signaux, elle hissa un pavillon à mi-mât, et décrochant son habit huilé, elle disparut dans la brume, à la suite de Curly qui gambadait comme pour l'encourager à le suivre, tirant sa robe avec ses dents.

LES RECHERCHES

A terre ferme, le village dont les cabanes sont dispersées par groupe, chaque famille forme un groupe, les cabanes sont

d'apparence peu hospitalières. Les moeurs tranquilles de ces gens de vie quasi-primitive, éliminent les veillées, et quand la journée de travail est terminée et close par la prière du soir, le chapelet chez les catholiques, un chapitre de la Bible chez les protestants, il n'y a guère d'apparence de vie sur cette côte guettée de près l'hiver par la pauvreté. La lampe est un luxe et quand la pêche est mauvaise on pense à la farine, au thé, à la molasse, à la poudre à fusil et au tabac.

Pour Noël, on faisait une petite réserve : quelques livres de sucre, de beurre, de lard salé. Les "traders" savent toujours manoeuvrer pour qu'il reste le moins possible pour les extras. Les habits viennent après, c'est une pauvreté continuelle et peu de chance d'améliorer leur condition.

Ceux qui sont assez fortunés pour aller vendre leur poisson à la baie des Iles, peuvent réaliser plus de profits et se payent plus de luxe, et l'huile en étant un, ceux qui peuvent allumer une petite lampe n'abusent pas de leur privilège, comme ceux qui n'ont que de la chandelle.

Done, on se couche de bonne heure, et après une longue journée de dur labeur, on dort solide. La tempête n'avait pas interrompu leur sommeil bien mérité et tous étaient loin de supposer qu'une tragédie se déroulait presque sous leurs yeux fermés!

Si on se couche de bonne heure sur la côte, pour ménager l'huile, on se lève de bonne heure pour utiliser la lumière du jour et quand Ken Spence se leva pour faire du feu, ses yeux de bon pêcheur, découvrirent la tache sombre au bout de l'Ile Fleurie. Il éveilla sa mère et courut donner l'éveil. En un clin d'oeil, tout ce qu'il y avait d'embarcations et de bras pour les manoeuvrer se dirigea vers l'île suivant la grève. Ils durent faire le tour de l'Anse au homard, et d'une petite Ile appelée le "Nid des mouettes". A mi-chemin de traverser, à l'extrémité Sud-Est de l'Ile Fleurie, du sud à l'ouest, aucun moyen de passer. Une heure plus tard, le jour était tout à fait levé. Le soleil craintif essayait de se montrer derrière de gros nuages et l'Ile était la scène d'une animation inconnue jusqu'à ce jour.

Un va et vient, et nous retrouverons tous nos personnages travaillant et cherchant avec frénésie ceux qui manquaient à l'ap-

pel. Nina suivait Curly. La brise matinale lui fouettait le visage, et de dessous le beret ciré ses cheveux voulaient à tout prix sortir et s'échappaient follement en mèches rebelles, ses yeux qui tout à l'heure voulaient se fermer de sommeil, (car elle avait passé la nuit à soigner les naufragés et à nettoyer et mettre un peu d'ordre dans la maison) ses yeux maintenant tout à fait ouverts, cherchaient à découvrir quelque chose. Quoi? elle ne le savait pas, elle avait peur d'avancer, et cependant elle courait. Une atmosphère d'aventures s'emparait d'elle et elle voulait voir de près ce malheureux vapeur, elle voulait aller à son bord et chercher.

Le vent, cet élément si puissant et si inconstant, avait soudainement changé au sud. Une pluie chaude et fine, légère comme une brume avait tranquilisé les vagues agitées. Dans la petite anse provisoire, l'eau s'étant retirée, laissait le petit vapeur quasi sur le flanc et l'avant, c'est-à-dire le nez, dans les grosses roches de toutes dimensions et de formes inégales. Ce fut un jeu de sauter de roches en roches et d'escalader, car les échelles de corde et les câbles étaient restés pendants au côté le plus incliné.

La jeune fille dans son ambition, n'avait pas remarqué l'animation qui existait sur l'île, et ce ne fut que lorsqu'elle eut atteint l'avant-pont qu'elle vit les chaloupes qui arrivaient à l'extrémité de l'île. Elle commença par examiner le côté déjà découvert et à sec. Curly n'ayant pu gravir ni grimper jusqu'à bord, sortant d'entre deux roches monumentales, aperçut sa maîtresse et se mit à hurler de telle manière, qu'elle vit de suite qu'il apercevait quelque chose.

—Que vois-tu, mon vieux chien? dis vite. Allons!

Il gambadait, retournait à la crevasse, hurlait, et revenait s'asseoir sur son derrière et ses yeux intelligents semblaient lui dire : Mais dépêchez-vous donc!!!!

Le capitaine Aubé, Gérard et une suite d'hommes, de vrais hercules, car tous ces gens de vie tranquille, modérés et réguliers, gardent leurs forces et n'en abusent par aucun dérèglement. En tête "Oncle Jonh Diamond", un vétéran de la mer et de la Seine, a quatre-vingt-trois ans, le costume populaire de la côte, fait de bouragan, les bottes de cuir de loup marin, et la tuque de laine sous le bérêt de toile cirée. A l'é-

poque où se passait ce roman c'était l'habit de toute occasion.

Après oncle Diamond, venaient ses fils et gendres, John, Tom, Walsh. Enfin chaque chef de famille, suivi de ses fils. En un clin d'oeil, le vapeur était la scène d'un va et vient. Nina était redescendue sur les roches et était grimpée plus loin pour voir ce que Curly signalait. Derrière elle, une sorte de grotte fermée par de grosses roches, au fond deux hommes. Elle n'attendit pas plus longtemps et cria de toutes ses forces et attira l'attention de Mike Austin, Mike Lawless et Jim Burke qui arrivèrent de suite et se laissèrent glisser dans la grotte.

—Sont-ils morts, Jim?

—Non, ils respirent faiblement et sont blessés.

—Je vais aller chercher de l'aide, dit Nina.

—Des couvertes et du rhum, puis des amarres, vite Miss Nina.

Elle aperçut Gérard et l'ayant appelé, elle l'expédia à la maison et allait se glisser à son tour dans la grotte, quand elle vit un rassemblement du côté opposé, un autre homme qui fut facile à distinguer par son costume blanc de cuisinier. Il avait sauté sur la pointe et s'était tué sur les récifs aigus. Il s'était ouvert le crâne, les autres rescapés qui étaient plus ou moins remis de leur miraculeux sauvetage, le reconnurent et tous de dire :

—Pauvre Bob, sa mère qui l'attend à Gloucester, son seul soutien! Pauvre garçon! il nous gâtait. Quatre des spectateurs prirent respectueusement le corps et le déposèrent sur la mousse jaunie, le couvrirent d'une voile, et ayant jeté un regard d'affectueuse sympathie, ils retournèrent aux recherches.

A l'avant-mât, sur un rouleau de câble, le capitaine Blandford gisait mort, de toute apparence, d'une syncope de coeur, car sa main crispée tenait ses vêtements serrés vis-à-vis du coeur.

Lui aussi on le coucha par terre, il était déjà rigide, et on le couvrit d'une voile. Pendant ce temps, Gérard étant revenu, on était descendu dans la grotte. Au moyen d'une cuillère on avait fait passer quelques gouttes de rhum entre leurs lèvres fermées, et on les avait enveloppés de bonnes couvertes et hissés sur les roches plates. Ils furent identifiés comme étant le jeune offi-

cier de seconde, Jack Miller, et le mousse Nick Roe. Le capitaine Aubé avait été quarante ans marin avant d'être gardien d'un phare et il vit de suite que le marin était asphyxié, il se pencha et commença avec une dextérité professionnelle l'exercice de respiration artificielle.

Ken Spence, un pêcheur, mais aussi habile et de bonne volonté que le capitaine Aubé, prit charge du mousse et suivit fidèlement les mouvements de ce vétéran d'aventures et tous deux, quoique fatigués, après trente-cinq minutes de travail soutenu et régulier, virent un signe de vie, une animation des yeux, une tiédeur de la peau.

Ayant appelé les plus rapprochés, il fit transporter ses deux patients au phare. Il ne fit aucune recommandation sachant d'avance que "Sa mère" ferait tout son possible pour donner les soins nécessaires aux pauvres naufragés.

A bord, les recherches se continuaient. Chaque cabine avait été soigneusement visitée et... rien. On descendit aux engins, dépenses... encore rien! De là, on dirigea les recherches du côté des quartiers réservés aux matelots. Là un bruit étrange frappa leurs oreilles. Tous se regardèrent, n'osant parler.

—C'est un râle ça, toujours bien, qu'en penses-tu Ken?

—Il y a certainement quelqu'un encore vivant. Cherchez une lanterne Capitaine.

—C'est plutôt un grognement ou un ronflement et l'on dirait que l'on touche double-corde, dit Gérard.

—Et oui, fiston, il y a deux différents sons, ce qui fait une sorte de duo mal assorti; mais ne perdons pas notre temps à critiquer les capacités vocales de nos mystérieux ronfleurs, cherchons!

Joignant le geste à la parole, le capitaine Aubé avait vite trouvé une grosse lanterne de bord avec réverbère et promenait son feu puissant dans toutes les directions.

Tout à coup il s'arrête et reste fixé dans un angle de la calle à provisions. Un éclat de rire sonore et impossible à arrêter. Il rit et apercevant un baril tout près, il fut obligé de s'asseoir.

—Nous direz-vous ce qui vous prend, son père? Est-ce la fatigue ou le punch de rhum qui vous aurait dérangé les idées?

Le capitaine Aubé répondit négativement de la tête, et riant encore, il se leva

et dirigea sa lanterne dans l'angle le plus obscur. Tous purent voir ce qui avait été la cause des sons mystérieux et la crise de rire devint contagieuse.

Sur un amas de paille d'emballage, de toiles sales, deux hommes gisaient enlacés dans les bras l'un de l'autre. Trois bouteilles vides de Scotch près d'eux.

C'est John Rose, le pilote, et l'ingénieur Bill Crossmann — les deux inséparables.

—Tiens père, regardez donc, un papier piqué dans la ceinture de Bill. Voyons ce que c'est, et il lut :

—“Nous sommes perdus! Nous ne pourrions nager dans une mer pareille et nous nous briserions en arrivant sur les récifs pointus. Le meilleur moyen est de mourir à notre poste. Pour nous aider à réaliser le moins possible le triste sort qui nous est réservé, nous nous étourdirons le cerveau, mais avant de mourir nous demandons pardon au Capitaine, car c'est son Scotch que nous lui avons volé. Priez pour nous et Adieu!”

Quand Gérard eut fini la lecture de ce document, les rires redoublèrent, et tous oublièrent les cadavres qui reposaient encore sur les roches.

Le capitaine Aubé était un homme qui riait très rarement et il fallut que ce soit une chose exceptionnelle et ayant rapport à la boisson, car ses histoires favorites avaient toujours ce sujet pour base et à la vue de ces deux ivrognes, braves et des plus précoces à jeun, si poltrons en boisson, il ne pouvait s'empêcher de rire en disant :

—En voilà une bonne.

Enfin, réalisant la situation, il fit descendre des hommes et on hissa nos deux copains qui se ranimèrent à la brise crue du matin. Ils regardèrent autour d'eux avec de grands yeux qui semblaient ne rien voir ni comprendre. Ils se frottèrent les yeux et plus ils regardaient autour d'eux, moins ils semblaient comprendre.

—Dis donc, Bill, ne sommes-nous pas morts?

—Non, John. Je me suis pincé et ça me fait mal, seulement, ne me demande rien de plus, car je ne pourrais te répondre, ce maudit Scotch m'a tellement bouleversé les idées que je ne me remets de rien dix ans avant ma naissance.

Puis fixant leurs yeux sur ceux qui les entouraient, John Rose, un habitué de la

côte, reconnut le Révérend Leggo, missionnaire anglican qui avait prêté ses services comme médecin, car il avait été chapelain dans des postes de pêche.

—Êtes-vous ici pour chanter nos oraisons funèbres, votre Révérence?

—Non, John Rose, mais il ne s'en fallait pas de beaucoup, car vous avez été bien près d'avoir besoin de mes services, comme je le ferai pour votre pauvre capitaine et malheureux cuisinier.

—Pauvre Capitaine! Pauvre Bob! et dire que nous lui avons volé son scotch!

—Et combien de pâtés et tartines volés à ce pauvre Bob.

Ils étaient debout et regardant tristement autour d'eux, ils se laissèrent guider jusqu'au phare où ils reçurent les soins exigés par leur condition.

Les cadavres furent aussi transportés dans une salle du phare, en attendant des ordres de la Compagnie Reid, de St-Jean de Terre-neuve.

Tom Walsh, Mike Lawless et Bill Dempster s'offrirent pour traverser à Forteau, avec leur barge, pour télégraphier et demander de l'aide. Ils revinrent le soir ayant pu communiquer avec le capitaine du côtier de la malle au Port au Basque. Il arriverait le lendemain et prendrait les corps, la Compagnie se chargeant du transport à leur foyer respectif. Le Dr. Wilfrid Grenfell était en tournée dans les environs. Il viendrait le lendemain pour s'occuper des malades.

Autour du petit vapeur échoué se trouvait une flotte d'embarcations de toutes formes et dimensions. Sur son pont on examinait et remettait tout en ordre autant que possible.

La mer était maintenant tout à fait calme et le soleil chaud essayait d'égayer par ses rayons la tristesse causée par les circonstances.

Nina étant montée à la tour pour éteindre les feux, avait été retenue tout l'avant-midi. Le salin des vagues s'abattant sur les bords de l'île avait laissé les vitraux de la tour couverts d'une couche blanche comme du givre et gâté l'effet des feux. Elle allait redescendre à ses autres occupations quand elle aperçut, tout près de l'île un vapeur. Prenant sa longue vue, elle sortit en dehors de la tour et put même lire le nom : “Le Lady Londonderry”. Alors ce ne fut que la pensée, elle descendit en bas

en courant et arriva à la petite station des signaux, fit la demande pour entretenir en conversation. "Je désire vous parler". La réponse ne se fit pas attendre. "All-right, go ahead".

Alors Nina demanda de l'aide pour le petit vapeur.

Le "Lady Londonderry" renversa ses engins, recula à une distance discrète, puis une chaloupe laissa le bord et aborda l'île. Le Capitaine Stuart, les Ingénieurs Benson Farley et Barnes, et autres voyageurs. Une inspection minutieuse prouva que les dommages n'étaient pas sérieux. Le gouvernail et un léger enfoncement dans un flanc. Dans les engins, quelques valves cassées, beaucoup d'eau dans la soute au charbon.

Une petite consultation, et la chaloupe retourna à bord. Puis le "Lady Londonderry" recula, recula encore. Ken Spence ayant été engagé comme pilote, dirigea le navire avec une main de maître. La marée ayant remonté, il eut bientôt assez d'eau pour naviguer autour du navire échoué. On vit alors une manoeuvre, quoique improvisée, comprise et exécutée avec une dextérité merveilleuse. Lentement, mais avec aplomb, le "Neptune" vacilla, se redressa, glissa, recula, et se laissant touer doucement, contourna la pointe et disparut tout-à-fait dans la "Baie des Français." Il était sauvé.

Le capitaine Stuart revint au phare et félicita Nina de sa merveilleuse présence d'esprit. Il promit au capitaine Aubé d'envoyer un marconigram aux agents de la Compagnie Reid, pour qu'une équipe d'hommes puisse prendre le "SS. Home" au "Port aux Basques" et raccomoder le "Neptune" provisoirement.

À la maison, Madame Aubé se multipliait à soigner ses quatre patients. Le petit mousse avait une fièvre de cheval, et portait plusieurs coupures et égratignures, douloureuses, mais non sérieuses. Le jeune officier Jack Miller était très mal. Une épaule disjointe, deux profondes coupures aux tempes, un bras démis. Luis aussi avait une fièvre de cent cinq, le délire, la figure enflée par les nombreuses égratignures. Il était défiguré.

À l'heure du souper, Nina s'installa à son chevet et pria pieusement pour ce jeune homme qui, malgré ses bandages, lui paraissait si différent des autres jeunes gens

qu'elle avait rencontrés jusqu'à ce jour. Pauvre Nina. Que connaissait-elle de la vie? Son enfance, passée sous les yeux de ses parents et au couvent sous l'étroite surveillance des religieuses! De là jusqu'à seize ans, transplantée sur une île entre les vagues de l'Océan et les nuages du firmament.

De cette aventure, elle tirait une grande jouissance, celle de faire du bien, aider et prêter secours à chaque occasion, et Dieu, là, lui en donnait une.

Elle ressentit une certaine poussée d'orgueil quand sa mère lui dit de surveiller les malades.

Elle se multiplia à changer les compresses d'eau froide sur la tête enfiévrée de ses patients, ceux qui apprécèrent le plus ce traitement rafraîchissant furent nos deux disciples de Bacchus. Ils ne cessaient de se répéter leurs remords d'avoir dérobé le Scotch du capitaine, Nina les consolait, et essaya de leur faire oublier, en leur servant de petites douceurs, qui eut l'effet attendu et quand le petit vapeur-hôpital du Dr. W. Grenfell vint ancrer près de l'île, le lendemain, nos deux amis étaient tout à fait remis et étaient retournés à bord du Neptune avec le reste de l'équipage, laissant le jeune mousse et l'officier encore au phare. Leur état étant des plus critique, le docteur félicita le capitaine et sa famille des soins déjà donnés, car, à part des dislocations à remettre en place, une pneumonie contractée par le froid pris dans la grotte, après le bain dans l'eau glacée et ils avaient dû être près de six heures exposés à la pluie et au vent glacial de novembre. Leur haleine semblait courte, un râle sourd grattait leur gorge sèche. Des briques chaudes à leurs pieds et de chaque côté ne les empêchaient pas de grelotter. On leur avait fait prendre une infusion de tisane contre la fièvre; on avait même introduit du rhum chaud entre leurs lèvres. Le capitaine leur avait donné un bain d'éponge et les frictionnait avec de l'alcool. Le médecin laissa des potions et des poudres. Madame Aubé écouta avec attention les recommandations du médecin qui promit de revenir dans une couple de jours.

Ayant à descendre à "Battle Harbour", à son hôpital, pour se munir d'outils et autres médicaments nécessaires, il allait partir quand, regardant le jeune mousse de plus près, il s'aperçut que le pauvre

jeune homme avait une syncope. Il le ramena, mais il n'avait pas sa connaissance. Alors le docteur parla :

—Le plus sage moyen est de me laisser l'emmenner à bord du vaisseau-hôpital. Je pourrai le suivre, car il va exiger des soins très difficiles à administrer. Il a une épaule disloquée et ce ne sont que des mains professionnelles qui pourront le soigner.

L'autre jeune homme est bien malade, mais ses blessures ne peuvent être mieux pansées, et changer les traitements déjà commencés pourrait plutôt lui nuire. Je le laisse à vos soins, Madame Aubé, il en reviendra, mais ce pauvre mousse ne fera peut-être pas le voyage. Je vais le faire transporter à mon bord et me mettre à l'oeuvre pour essayer de le sauver. En attendant, continuez les mêmes traitements, car je ne pourrai pas le placer à l'hôpital; nous ne sommes pas encore bien installés et d'ailleurs il est en de bonnes mains et vous le sauvez. Je vais vous apporter une seringue hypodermique et quelques médicaments et prescrire des traitements spéciaux en cas d'urgence, mais avec la dextérité et la capacité dont vous avez fait preuve, je ne suis pas inquiet.

Le docteur dépêcha un de ses matelots à bord avec une lettre d'instructions à son assistant. Durant le temps qu'il attendit, il accepta un léger lunch et intéressa ses hôtes avec ses deux chiens — Jack et Jill — qui exécutèrent des tours — exceptionnellement intelligents, et amusèrent leur audience — surtout Jeannette et Margot.

Quand les brancardiers arrivèrent, ils enveloppèrent le pauvre Nick dans de bonnes couvertes. Il divaguait, appelait sa mère. On l'emporta comme un petit enfant, car il était tout petit et si frêle! Nina lui attacha une médaille à sa chemise — elle avait trouvé un chapelet dans ses habits, en les secouant pour les faire sécher — et il partit.

La famille Aubé, quoique chacun fut bien fatigué continua à soigner le malade et retourna à ses occupations négligées. Ayant logé et reçu tant de visiteurs, le ménage en avait souffert et la maison était sens dessus-dessous. La nuit était déjà avancée quand Nina monta à l'étage supérieur. Elle entra furtivement dans la chambre de leur unique patient. "Sa mère" exténuée, la tête penchée sur la poitrine, dormait. Nina la poussa légèrement.

—Vous êtes à bout de forces, maman. Allez vous reposer. Je vais prendre votre place.

—Non, non, je me suis laissée surprendre, c'est passé. Je suis tout à fait remise et bien éveillée. Va te reposer toi-même.

—Ce ne sera ni l'une ni l'autre qui vous fatiguerez cette nuit. Je veillerai le malade en faisant ma garde. La faire ici ou dans la cuisine, ce sera la même chose. S'il a besoin de quoi que ce soit, je le lui donnerai. Va "Sa mère", tu es blême comme une morte et rendue à bout. Toi, fille, tu es debout et sans arrêter depuis deux jours. Va te coucher. Je vais faire double watch. Et le capitaine Aubé, pour bien prouver qu'il avait bien l'intention d'y rester, approcha un gros fauteuil et s'y installa.

Madame Aubé et Nina, comprenant qu'il était inutile d'insister, mirent tout ce qui était nécessaire pour la nuit sur la table de la veilleuse.

—Viens me chercher si tu vois le moindre changement. D'ailleurs, je ne dormirai que d'un oeil. Quelques heures de repos, pour moi, me suffiront. Bonsoir Charles.

—Bonsoir papa.

—Bonsoir "Sa mère". Bonsoir ma fille. Reposez-vous bien et dormez sans crainte.

La porte se referma et le malade ne l'entendit pas. Il avait le délire, divaguait, tantôt en pur français tantôt dans un bon anglais en des paroles incohérentes, intéressantes par leur étrange signification. Cependant, il ne pouvait en former le sujet et il écouta attentivement continuant à changer les serviettes d'eau froide sur son front brûlant.

Nina monta à sa chambre et se mit à genoux pour faire sa prière, car depuis le soir du naufrage, la prière en famille, comme beaucoup d'autres détails, avait été négligée. Cependant, elle ne se rendit pas à la chapelle mais tomba près de son lit. Elle pria pour le pauvre petit mousse Nick Roe et elle s'étonna, quand elle réalisa qu'elle priait avec plus d'ardeur pour le jeune officier en bas, dans la chambre, sous la garde de son père. Elle était heureuse que le Dr. Grenfell n'ait pu l'amener lui aussi. Sa prière se termina dans un rêve d'où elle s'éveilla tard dans la nuit. Toute grelottante, elle se leva, engourdie, et chercha un repos plus confortable entre ses draps. Bientôt tout dormit. Seul le gar-

dien était en vigie de devoir et d'humanité. Le malade délira et sembla se calmer avec le jour.

Pour plusieurs jours, le malade demeura dans un état cômateur et Madame Aubé épuisa tout ce qu'elle avait de médicaments en réserve. Il n'était jamais seul. Nina, l'infatigable, se multiplia de tous côtés.

Le "Neptune" avait été renfloué temporairement et était parti sous sa propre vapeur et un nouvel équipage, emportant les corps du brave capitaine et de son pauvre cuisinier. Le reste de l'équipage préférait s'occuper lui-même des funérailles, étant des amis et voisins.

Ce fut un triste départ, cette sortie silencieuse, les pavillons à mi-mât à son bord, au phare et aux chapelles de différentes dénominations, ainsi qu'à la douane.

La sirène cria, comme un sanglot sourd et prolongé, la fumée noire rasa l'immensité, les mouettes escortèrent le vapeur. Tout disparut dans le vaste horizon. Le soleil fut bientôt obscurci, le vent s'éleva, la tempête approchait, tout rentra dans la routine ordinaire des choses pour la famille Aubé avec de plus leur cher malade, car les jours avaient passé et chaque jour ils se sentaient attirés vers ce beau jeune homme, toujours si malade.

Ce soir, la tempête a augmenté, c'est une bordée de neige — le vingt-cinq novembre — la fête de Ste-Catherine. Le petit vapeur est parti depuis dix jours. Le petit mousse depuis vingt-cinq jours et aucunes nouvelles.

Ce soir tout était revenu à l'état primitif. On avait dit la prière à l'oratoire. Seulement, comme le jeune malade reposait par l'effet d'une potion calmante, on avait repris le livre commencé.

La tempête se déchaîna, le vent hurla, la neige fouetta les vitres, mais il n'y eut pas de naufrage. A minuit on ferma le livre.

—Je monte à la tour "Sa mère". Que dis-tu d'un bol de café quand je redescendrai?

—Tu vas faire un beau vieux, toi, tu penses toujours à manger. Monte en haut et quand tu redescendras, jette un coup d'œil dans la chambre du malade. Sa potion est à répéter dans une heure.

—C'est moi qui veille ce soir, papa. Couches-vous. Je veillerai aux feux aussi. C'est ma nuit et j'aime à rester debout, surtout dans les tempêtes. Maman nous

lira peut-être un autre chapitre, qu'en dites-vous, maman?

Le père et la fille échangèrent un regard significatif.

—C'est très facile pour vous autres d'avoir les oreilles fines pour m'écouter lire, mais vous ne vous arrêtez pas à penser que je suis fatiguée et que mes yeux se ferment malgré moi.

Le Capitaine monta à la tour et pendant son absence, "sa mère" et Nina mirent le couvert et quand il descendit les rejoindre, un délicieux goûter l'attendait. On mangea en discutant les aventures de Surfouf.

—Comment était le malade quand vous êtes arrêté le soir, tout-à-l'heure? demanda Nina.

—Il repose bien doucement, il semble beaucoup mieux! Pauvre jeune homme, il ne semble pas réaliser là où il est. Sa mémoire est encore obscurcie par les cauchemars de la fièvre. Il est bien faible, mais le danger n'est pas à craindre pour le moment. J'aime mieux le voir avec nous que de le voir encore entre les mains de la mort. Je te dis moi "Sa mère" que dès qu'il pourra prendre un bon bol de café et manger de notre bon pain de ménage et du bon beurre fait à la maison, il va vite reprendre le dessus.

—C'est vrai que sa faiblesse est causée par le jeûne car il n'a rien avalé que du liquide depuis qu'il est ici.

—Moi, papa, j'ai hâte de savoir qui il est et d'où il vient. S'il peut venir à reprendre connaissance et parler.

—Toi, tu es une grande curieuse. Son rétablissement est beaucoup plus important que ta curiosité et il ne faut pas le laisser parler s'il s'éveille avec sa lucidité. Nous avons tout l'hiver pour savoir qui il est, car il ne peut entreprendre aucun voyage cet hiver. Donc, dès qu'il reprendra connaissance, c'est de l'alimentation qu'il lui faut. Qui il est ne peut nous faire beaucoup de différence. Son rétablissement me tient plus au coeur que ses affaires personnelles.

On se sépara avec le bonsoir affectueux de toute famille unie et heureuse.

Le vent dispersant les nuages qui, poussés avec la vitesse et la fureur de cet élément puissant, laissa bientôt un ciel pur. La lune se leva derrière la "pointe du mort" et ce fut un tableau de majestueuse

grandeur que Nina eut sous les yeux quand elle sortit dehors. La tempête de la journée n'avait laissé qu'une couche de neige, comme preuve de son passage.

Nina s'avança, une traînée lumineuse éclairait les vagues en colère. Elle est seule, bien seule avec les éléments. Il est deux heures du matin et tout dort. Elle est montée tout à l'heure remonter le mécanisme des feux. Elle est allée voir le malade, il dormait. Elle a fait l'inspection des chambres, recouvert les petites soeurs, dont les petits pieds sont toujours découverts. Elle a ravivé le feu de la cuisine. Tout est en ordre. Sa ronde nocturne n'est rien de nouveau pour elle, car dans l'isolement et la paix de cette solitude elle se sent plus près de Dieu. Il lui semble que seule sur ce rocher, Dieu la voit et l'entend mieux, et chaque fois qu'elle adresse une prière elle se sait entendue.

Cette nuit, elle se dirige vers sa roche favorite, entre deux grosses roches. Une toute petite formant un vrai fauteuil. La lune est remontée. Sa lumière reflète sur la mer agitée et arrive jusqu'à elle éclairant son visage. Elle n'est pas jolie Nina, mais elle le sait et si elle ne peut remédier à embellir son visage, elle met toute son ardeur à embellir son âme. Elle n'est pas un laideron non plus, et sans attirer l'attention des amateurs de beauté, elle conservait un cachet de distinction et une attraction qui ne pouvaient la laisser passer inaperçue. Donc, elle prie, les mains jointes.

—Mon Dieu, je suis bien seule avec vous. Guérissez ce pauvre jeune homme. Guérissez-le et vous me rendrez heureuse.

Pourquoi cette prière? Elle s'arrête et se le demande. Elle a pourtant beaucoup d'autres faveurs à demander et obtenir.

Seule, elle se sentit rougir. Pourquoi? Elle ne put continuer sa prière et retourna lentement à la maison troublée et confuse.

Il doit dormir. Je ferai ma correspondance dans sa chambre. Et elle s'installa près du malade. La malle partait, la dernière de la saison, le lendemain.

Elle commença une lettre : "Ma chère tante Lizzie". Il fallait faire les souhaits pour le nouvel an, car les lettres de Novembre ne parvenaient à Québec qu'en Janvier. Elle s'arrêta donc pour rassembler ses idées... Un bruit, très léger... quelqu'un qui se retourne dans son lit. Nina

se retourne et à la clarté de la veilleuse, elle vit deux yeux fixés sur elle. Les lèvres pâles s'ouvrirent et la phrase habituelle de toute personne s'éveillant ailleurs que dans son lit, en sortit :

—Où suis-je?

—Vous êtes chez des amis. Vous avez été bien malade.

—Que m'est-il arrivé. Je ne sais plus!

—Il ne faut pas vous fatiguer. Vous êtes bien faible. Dormez. Quand vous serez plus fort on vous dira tout.

—Et ma mère... comme elle doit s'inquiéter... Ai-je été bien longtemps ici?

—Il y a dix jours que nous avons pu vous sauver.

—Me sauver? comment? où? Ah! je me rappelle. Le naufrage! Ah! grand Dieu! le sait-elle?

—Reposez-vous. Il ne faut pas vous exciter comme cela. Vous allez mieux. Quand vous serez plus fort on vous dira tout. Tenez, prenez cette potion.

Soulevant la tête brune de ce patient qui lui devenait de plus en plus cher, Nina lui introduisit le biberon entre les lèvres. Il but tout et saisissant la main libre de Nina, il la serra fortement.

—Merci.

—Soyez raisonnable maintenant et dormez, n'est-ce pas?

—Oui, je veux bien, mais il m'en coûte. J'aurais tant de choses à vous demander.

—Laissez vos forces revenir. Vous aurez amplement le temps pour tout savoir quand vous serez assez fort. J'ai l'ordre de ne rien vous laisser dire et, pour vous ôter l'idée de vous fatiguer, je vais vous laisser seul et aller avertir maman que vous avez repris connaissance. Cela la rassurera.

—Oh! non! ne me laissez pas seul. Je vais vous obéir. Je ne parlerai plus, mais ne me laissez pas.

Nina s'approcha, tourna ses oreillers pour les rafraîchir, remit les couvertures en ordre.

—Très bien, je reste, mais si vous essayez de parler, je sortirai de suite.

Le jeune homme sourit, mais ce qu'elle vit dans ses yeux ne lui échappa pas et la garda éveillée le reste de la nuit. Au jour, il dormait encore. Elle éteignit la veilleuse et monta éteindre les feux du phare puis descendit préparer le déjeuner de la famille.

Quand tout fut prêt, elle monta sonner leur réveil et leur dit de ne pas trop s'attarder; qu'elle avait du nouveau à leur dire. Un quart d'heure plus tard, elle leur racontait le réveil du jeune homme. Tous de s'écrier : Merci mon Dieu, il est sauvé, et quoique pur étranger pour eux, ils ressentirent un soulagement et une joie à le voir sauvé.

Le Capitaine Aubé et sa femme se rendirent à sa chambre. Il était éveillé et un mieux visible se lisait dans ses yeux et toute sa personne.

En voyant entrer ses visiteurs, il leur sourit et leur tendit sa main fine et amaigrie.

—Je ne sais à qui je m'adresse, mais ce que je sais c'est que vous m'avez sauvé la vie. Je ne vois autour de moi que de nobles coeurs. Vous dire ma reconnaissance en paroles serait une tâche trop dure pour mes forces. Plus tard, je vous remercierai à ma manière. En attendant, merci du plus profond de mon coeur.

Ce discours était trop long pour le malade et il demeura épuisé sur ses oreillers.

—Vous ne devez pas parler, pauvre enfant. Laissez-nous vous soigner, nous vous gêterons un peu et puis quand vous serez remis et plus fort, nous vous raconterons bien des choses. En attendant, dites-nous seulement par quel nom nous nous adresserons à vous.

—Mon nom pour le moment est Jack Miller, Madame.

—Et bien, Master Miller, dit le capitaine Aubé, vous êtes notre prisonnier.

—Votre prisonnier, répéta le jeune homme, et pourquoi ?

—Pour aucune autre raison que celle qui vous force à rester avec nous. La navigation est fermée. Le dernier paquebot de malle de la saison passera aujourd'hui et cela signifie que vous ne pouvez partir par mer avant Juin ou Juillet prochain.

—Mais je ne puis rester ici inactif tous ces mois. J'ai une mission à remplir et il me faut partir sans retard.

—Il ne faut pas y songer. Votre état ne vous le permet pas. Ce sont des voyages de dangers et de misères, durs pour les marins solides. Que feriez-vous dans l'état de faiblesse où vous êtes. Non, mon jeune ami, il ne faut pas songer à partir. Nous allons rédiger une dépêche télégraphique que nous donnerons au commis de la malle,

il l'expédiera en arrivant à la baie des Isles. Vous pourrez informer vos amis que vous serez en état de reprendre votre voyage au premier passage du côtier de la malle au printemps. Qu'en dites-vous ? Nina viens vite ici, viens prendre un message pour Master Miller.

Nina s'approcha du lit, papier et crayon en mains et attendit.

—Vous êtes prête, n'est-ce pas, Mademoiselle, eh bien, veuillez adresser à :

Madame Bérénice Le Meunier

aux soins de la Compagnie Le Meunier
Pêcheries en général
La Plage, (Côtes du Nord)
St-Malo (France)

Facheux contre temps, santé satisfaisante. Aucun nouveau. Lettre suit. Tout mon coeur à vous. Cordial et filial bonjour à Pierre.

Signé : JEAN.

Adressez : Jacques Miller,

aux soins du Capitaine Charles Aubé,
Gardien du phare.

Ile Fleurie. — Détroit de Belle-Isle.
Côte de Terre-neuve.

—C'est très bien cela, dit le capitaine Aubé. Je vais aller rencontrer la chaloupe de la malle et recommander votre dépêche. Tiens, il me faut me hâter, j'ai reconnu son cri, il doit être en arrière de la pointe du mort, je n'ai que le temps de traverser, venez vous autres, le pauvre garçon est épuisé il en a trop fait pour la première journée.

En effet, le jeune homme avait tourné sa figure au mur et reposait. Madame Aubé baissa la toile de la fenêtre et sortit, refermant la porte derrière elle, descendit en bas où Nina l'ayant devancée, finissait la lettre commencée la nuit précédente laissée inachevée par le réveil du malade.

Le capitaine Aubé et Gérard entrèrent habillés chaudement, car les froids humides d'automne, transpercent, et le trajet en chaloupe qui se fait en longeant la grève et en contournant la pointe, mène directement au "SS. Home".

—Les lettres sont-elles prêtes ? Il ne faut pas retarder, la houle est forte et nous avons long à ramer.

—Tiens, tiens, ne gaspille pas ton haleine à nous commander, vieux grognard,

voici le paquet de lettres, va, on ne te retient pas d'une seconde et surtout ne jase pas trop de notre malade aux gens de terre.

—Tu sais bien, “sa mère”, que c'est chose connue que nous avons gardé le jeune homme. Tous le savent et demandent de ses nouvelles. Tiens le bonhomme Pilgrim voulait venir le voir pour le soigner.

—Ca c'est une bonne farce. Un vieux docteur de vaches, il n'a pu même sauver la vache de la veuve Spence et il s'offre de soigner un chrétien catholique.

Et Gérard, de son air comique, allait continuer quand un long sifflet de sirène résonna : “La Malle”.

—Ca y est, nous allons le manquer — si vous nous laissez partir au lieu de jaser ! Viens-t-en, allons-y d'avance.

Et le capitaine Aubé suivit Gérard, qui savait qu'il ne ferait pas bon de le contredire. Donc, il laissa son père parler et ils arrivèrent au quai, sautèrent dans leur chaloupe et ils arrivèrent bientôt près de l'île où “Sa mère” et Nina les saluèrent avec leurs tabliers.

Quatrième Partie

NOEL AU PHARE

Nous voici au vingt-quatre Decembre, le gardien du phare a éteint les feux pour l'hiver. La glace entoure l'île à laquelle, en cette saison, le nom de “Ile Fleurie” est loin de convenir, car l'hiver dans un phare est triste et morne. Cette glace forme un mur et les prisonniers sur l'île peuvent jouir d'une sécurité et d'une paix enviable, enviée par ceux à qui la tranquillité et la solitude conviennent à leurs goûts et dispositions de caractère, autrement dit à des ermites.

Là, on n'a pas à craindre d'être épié, ni d'être l'objet d'aucune indiscretion, on est seul entre les vagues et le firmament. Cependant pour Madame Aubé, Nina et le reste de la famille, en ce jour de Noël, le premier Noël qu'ils passent loin du clocher notal, la monotonie de l'entourage est poignante, et les larmes coulent en silence.

Ces roches monumentales recouvertes de neige, cette vaste étendue d'eau noire recouverte de glaces mouvantes qui forment comme un convoi de cercueils blancs flotants... Tout cela les attriste..

Aujourd'hui, la veille de Noël, “Sa mè-

re” et Nina travaillent avec acharnement, on bat les oeufs avec entrain, c'est le dîner de Noël qu'on prépare, on sent l'odeur du traditionnel ragoût. Le Capitaine Aubé veut, lui aussi, prêter son concours, car lui aussi sent un frisson de nostalgie parcourir son être et pour le chasser il se réchauffe près du poêle à retourner et tirer les “croquignoles” dorés. Il ne veut pas avouer son ennui.

—Ils sont beaux, mes croquignoles “sa mère” dit-il, en clignant de l'oeil, et échangeant un regard significatif avec Nina.

—Tes croquignoles? tu en as du gaz à gaspiller toi ! l'entendez-vous, vous autres, “ses croquignoles”.

—Eh bien qu'y a-t-il à cela? n'est-ce pas moi qui les tourne et les tire à point? Dis-donc, “sa mère”, est-ce que ton “ragoût” ne prend pas au fond?

—Veux-tu bien te mêler de tes affaires, toi, cuisinier en grève. S'il fallait te laisser marmiter, nous en aurions un réveillon de Noël. Tiens, donne-moi cette fourchette et mon tablier, et laisse-moi préparer tout cela moi-même.

—Tiens, voilà que “Sa mère” se fâche. Je vais me taire, mais j'aime mieux jaser que de rester seul avec mes pensées.

—Parle tant que tu voudras, mais ne te mêle pas de mon ouvrage. Tiens, ouvre le fourneau et tire les tourtières, elles doivent être assez jaunes.

—Oh, sa mère, que tes pâtés sont beaux !

Margot et Jeannette aussi font leur cuisine, elles ont leurs petites assiettes et Nina leur passe des coupures de pâte, et elles font leurs petits pâtés pour leur dinette.

—Dites donc, Maman. Comment va faire le père Noël pour venir ici?

—Pauvre Margot, il ne peut y venir, mais le petit Jésus va venir à sa place, il faut être obéissante et monter te reposer afin de pouvoir te lever pour le réveillon. Allons, Jeannette, donne l'exemple, monte avec Margot, bonsoir.

Les petites montèrent docilement, et bientôt le sommeil les domina, laissant leurs jeunes cerveaux voyager dans le beau pays des rêves, si enchanteur pour les esprits heureux et les consciences paisibles.

En bas on travaillait avec un entrain faiblissant avec la fuite des heures.

En haut, dans sa chambre, Jack Miller pleurait en silence, un médaillon dans sa main, il contemplait ce portrait et de gros-

ses larmes tombèrent. Joyeux Noël, petite mère !

Puis, se parlant à lui-même, il continua : Tiens, je vais t'écrire et te dire tout ce que je ressens d'être loin de toi.

Il se dirigea vers un bureau et s'installa confortablement. Il écrivit plusieurs feuilles, et il en aurait écrit encore plusieurs, mais on frappa à sa porte, qui s'ouvrit discrètement et Nina, la main tendue, resta debout dans l'entrebaillement, n'osant entrer.

—Joyeux Noël, Monsieur Jack.

—Merci gentille géolière, et à vous mes souhaits.

—Je viens vous chercher pour vous prier de nous accompagner à notre messe de minuit. Nous voulons nous unir de cœur et d'imagination aux heureux qui ont le bonheur d'y assister personnellement. Allons, venez, suivez-moi, père vous attend quelques instants en bas.

—J'y vais, je vous suis. Et ils descendirent.

—Bon, enfin, je veux vous prévenir de ne pas avoir peur si vous entendez un peu de vacarme, j'ai invité des gens de terre ferme pour le réveillon et comme nous n'avons pas de cloche pour carillonner en réjouissance et lancer leurs invitations au vent, je vais les remplacer en me servant de la bouche de mon canon !

En attendant je vous souhaite un Joyeux Noël, qui ne peut être heureux loin de votre pays et de ceux qui vous sont chers, cependant nous ferons de notre mieux pour qu'il soit au moins le plus gai possible. Eh, "sa mère" dis-donc quelque chose.

—Pour moi, pauvre enfant, je ne puis vous demander de vous croire heureux, quand votre cœur est en France, mais je vous demande d'essayer de vous y croire ici avec nous. Vous êtes le bienvenu et soyez des nôtres en essayant d'être au moins aussi heureux que possible.

Et Madame Aubé, saisissant les deux mains du jeune homme vit de grosses larmes couler sur ses joues encore amaigries.

—Merce, tous, merci pour vos bons souhaits, et malgré la peine que me cause la séparation de ma mère, je vous prie de croire que je me sens trop heureux d'être avec vous, et ce sera un vrai bonheur d'être des vôtres dans une circonstance où le lien familial doit être exclusivement "entre nous".

Je suis anxieux de me joindre à vous dans tout ce que vous ferez. On échangea des poignées de mains, souhaits, on s'embrassa tous sans se gêner, au profit de ceux qui en eux-mêmes, bénirent le vingt-quatre décembre.

Nos lecteurs s'imagineront bien que Jack en était un, quand à Nina elle ne voulait se l'avouer, mais l'auteur sait ce qui se passa en elle, et par discrétion, nous n'en dirons rien.

Jack fut le premier à revenir sur terre et demanda au Capitaine à quel canon, il avait fait allusion.

—C'est un vieux canon, dont les vieux pêcheurs français se servaient pour tirer dans la brume, aidant les embarcations au large à revenir et atterrir au bon hâvre, c'est-à-dire que chaque équipage avait un Signal à distance et répétition différentes. Nous en avons un ici, je me rappelle que la dernière fois qu'il a servi, fut, m'a-t-on dit, quand le mari de la folle a péri. Ils tirèrent du canon et du fusil pour le guider dans le brouillard, mais il ne revint pas.

—Elle doit être intéressante, cette folle. Me parlerez-vous encore d'elle ? elle m'intéresse, car on m'a dit qu'une folle a joué un rôle dans notre vie.

—Oui, nous en reparlerons au réveillon. En attendant prenez garde de ne pas venir vous mettre devant le canon, car il tire loin. A tantôt, sa mère, viens Gérard.

Nina mettait la dernière touche à la table du réveillon, quand le vacarme commença. Les invités ne pouvant risquer leurs chiens sur la glace mouvante et pilée en masses irrégulières étaient parvenus à passer par la passe étroite en traînant un long canot à glace. Ils arrivèrent et la canonnade, redouble, car ils s'étaient munis de leurs fusils.

Les munitions s'épuisèrent et tous suivirent le capitaine à l'intérieur.

Les "Merry Christmas" s'échangèrent, et quand tout l'excitement fut un peu apaisé, Madame Aubé donna le signal de la suivre.

L'oratoire resplendissait de luminaires colorés et nombreux. Jeannette et Margot, éveillés par le bombardement, grelottaient effrayées, se tenant près de Nina.

—C'est triste, hein Nina, les hurlements du vent et pas de cloches à Noël ?

Nina les serrant plus fort entonna d'une

voix que l'émotion semblait étouffer, le Minuit Chrétien. Tous se joignirent et on chanta les vieux Noël, après quoi chacun resta silencieux en une prière muette. On se leva, laissant l'autel illuminé autour de la petite crèche.

Les invités étaient au nombre de six : Pat Walsh, Pat Burke, Mike Lawless, Ken Spence et deux frères, Jim et Tim Brent. Le premier âgé d'une cinquantaine d'années; l'autre, exactement son cadet de vingt-cinq ans, tous deux célibataires. Ils étaient d'apparence peu attrayante; le premier un vrai bull-dog, trapu et sournois; l'autre une vraie fouine, hypocrite. Le capitaine ne les avait pas invités, mais, ayant le seul canot à glace, ils s'offrirent pour traverser les quatre invités, leur facilitant ainsi une admission au phare... car... jusqu'à ce jour, ils n'avaient pu s'y faire inviter ni recevoir; le premier par avide curiosité sur le compte du jeune naufragé, l'autre par curiosité personnelle et jalouse.

Tout le monde se mit à table. Le ragoût... les pâtés... à la viande, le rôti de lard, des croquinoises, du café, du vin enfin, tout le menu canadien au complet. Jack Miller allait ouvrir la bouche pour demander au capitaine de lui parler de la folle quand Nina attirant son attention lui demanda de venir lui aider à servir le dessert. "Soyez prudent, les deux frères de la folle sont ici, mon père m'a priée de vous prévenir de ne pas lui demander de continuer son histoire et de vous mettre sur vos gardes. Ce sont deux mauvais sujets et à craindre. Ils vous épient, ne leur dites rien de vous-même. Il ne faut pas leur laisser croire que vous êtes prévenus. Vite, passez cette crème fouettée et cette gélatine, je vous suis avec mes doigts de dames. Voyez comme ils nous regardent. Quelque chose me dit qu'ils ruminent quelques mauvais coups. Ils vous regardent drôlement. Ils ont plusieurs affaires louches à leur crédit. Je vous en reparlerai, puis, elle murmura le refrain :

*Peuple à genoux. Chantez la délivrance
Noël, Noël, Voici le Rédempteur.*

Le réveillon se termina, on guida les invités à la salle où les naufragés avaient été accommodés. Un bon feu, dans une petite fournaise, de bons lits propres et chauds, des cigares et un bon verre de scotch.

Tous se retirèrent fatigués, mais plusieurs ne purent fermer l'oeil. Il leur semblait toujours entendre le son argentin des cloches de Noël ou des grelots attachés à l'attelage de la bonne vieille "Fan" dans leur enfance. Pour les petites, le petit Jésus laisserait une poupée avec un trousseau complet, l'autre une armoire à vaisselle, une table à dinette. Nina, oubliant un instant sa nostalgie, se dit heureuse et s'endormit en souriant. Deux des invités restèrent longtemps éveillés, échangeant une conversation étouffée et animée. Essayons de saisir ce qu'ils disent :

—Dors-tu Jim ?

—Non, que me veux-tu ?

—Ce maudit Français ne me va pas.

—Et bien, pourquoi ?

—Pourquoi ? Es-tu aveugle ?

—Non, bien loin de là, J'ai trop bonne vue, que veux-tu que je vois ?

—Plus que je ne voudrais lui voir faire.

—Mais que lui reproches-tu. Qui est-il ? Son nom peut être anglais. C'est un "frenchy".

—Son nom se traduit facilement et ressemble singulièrement à un nom français que j'ai l'occasion et la chance de me rappeler.

—Son physique me rappelle aussi un particulier. Dors, Jim, dors, dormons. Notre visite ici me remplit d'espoir pour mes vieux jours. Amour... vengeance... tout est beau en ce monde. Comme je m'endors, dormons.

—Dormons, Merry Christmas.

LE NOËL DE LA MARTYRE

Si Noël est un jour de réjouissances dans les palais et chez les fortunés, il n'est pas toujours heureux cependant. Noël chez les humbles et sous le toit des pauvres est heureux. A l'époque où se passe notre histoire, tout comme aujourd'hui sans doute, là où il n'y a pas de cloches, ni messe de minuit, ni Santa Claus, les préparatifs sont aussi quasi ignorés. Il n'y a pas de magasins aux vitraux illuminés. Il n'y a pas de grelots aux sons argentins. C'est tout comme un autre jour. A l'exception des belles bottes de lous marins bordées de rubans aux couleurs voyantes, on étrenne des vêtements neufs. On se visite mutuellement, chacun son tour. On se connaît de cent milles à la ronde. On danse, on

s'amuse. Ceux qui s'aiment un peu déjà s'aiment encore davantage. Leur pauvreté est oubliée, les portes sont ouvertes, les différends s'il y en a sont aussi oubliés. C'est Noël, on est heureux.

Il faut partout et souvent trouver des exceptions et nous la trouverons cette nuit en pénétrant dans la cabane de la folle, que nous avons un peu tardé à introduire à nos lecteurs.

Dans cette mesure, où le vent pénètre entre les planches mal jointes, une fenêtre à quatre vitres dont l'une est cassée et remplacée par un morceau de tôle, un poêle cassé, reposant sur quatre briques, sur la table un bec à l'huile de marsouin, comme celles dont se servent les esquimaux, brûle et jette une odeur insupportable, dans un coin deux amas de filets, de petits barils comme sièges.

La porte s'ouvre doucement et une femme entre. Elle porte un joug sur son cou, duquel pendent deux baquets d'eau. Elle dépose son fardeau, secoue ses pieds pour ôter la neige. Elle s'approche du poêle et se réchauffe les mains raidies par le froid. Elle regarde autour de la chambre puis se dirige vers un amas de filets et donne du pied, comme on ferait pour dénicher un chien.

—Naita... Naita... lâche... sans coeur et paresseuse. Vas-tu toujours dormir ?

Il se fit un mouvement et une forme noire s'agita puis, à la poussée d'une taloche, cette forme vint rouler sur le plancher, près du poêle.

—J'avais froid et ma tête me fait mal. Si vous avez besoin de moi, je suis prête, mère.

—Il n'y a pas assez de bois et tes oncles seront gelés quand ils arriveront. Alons, marche, va casser assez de rondins pour la nuit et pour demain, car le vent est "Nord". J'ai vu des marionnettes danser sur les hauteurs du Labrador, c'est la glace qui s'en vient avec elles, ton père aussi viendra alors on va fêter, on aura pas le temps de faire du bois. Mais qui attends-tu donc ? Une, deux, trois taloches, et elle alla rouler en bas du perron.

Cette pauvre enfant martyrisée, à la merci d'une folle, de deux oncles sans coeur et brutaux, elle est petite ; la mauvaise nourriture et l'anémie, maltraitée, négligée, on ne lui donnerait que quatorze ans, cependant, elle en a dix-huit. Qui

pourrait voir son pauvre corps émacié, couvert de marques noires et cicatrices bleuies par le froid ! Elle est pieds nus. Sa robe mince et sale, protège mal son petit corps frêle. Tout cet ensemble de misère arracherait bien des larmes de compassion aux yeux les plus secs. Malheureusement personne ne pleure avec ou pour elle, personne ne connaît sa triste existence. Personne n'aborde à la Pointe du Mort. Le jour on craint la folle, la nuit on craint les esprits, car on croit la pointe hantée. Donc personne n'osait pénétrer dans la cabane. L'été, la pauvre enfant faisait la pêche par tous les temps avec ses oncles, jusqu'à l'automne. Puis elle partait au bois avec eux et bûchait. Après les premières neiges et quand les baies étaient gelées, elle repartait avec ses chiens et charroyait le bois. Quand elle entra le soir, elle avait à couper du bois, aller chercher l'eau au ruisseau, et pour reposer son pauvre corps épuisé et endolori par le travail trop dur et par les coups reçus, un amas de filets et un peu de molasse sur un crouton de pain mal fait, du mauvais thé réchauffé tout le jour puis refroidi, sans lait ni sucre. Jamais un bonsoir affectueux, ni le baiser de sa mère, des injures et des taloches. Voilà le Noël de Naita. Elle ne sait même pas que c'est Noël. Aux missions, où elle essaya d'assister, chaque fois la folle la découvrit et la ramena à la maison, sous une bordée de coups.

Son père lui avait appris à lire un peu et à écrire quelques mots, mais depuis qu'il était disparu, elle n'avait pas été capable d'ouvrir un livre. La folie de sa mère, survenue après la disparition de son père faisait d'elle une martyre. Ses oncles ne lui étaient pas plus sympathiques et faisaient d'elle une esclave. Elle souffrait seule. Elle se demandait s'il y avait dans le monde d'autres souffrances pires que la sienne.

Tout en remplissant sa tâche, grelottant de fièvre, sa tête lui faisait mal et chaque coup de hache résonnait comme une massue sur sa pauvre tête. Enfin, elle n'en peut plus et elle s'écrase sur la neige, pleurant mais ne priant pas, car elle ne sait pas prier, elle n'a jamais entendu sa mère lui parler de religion et n'ayant personne à qui confier ses peines, elle souffre seule.

Tout à coup, sa mère ne la voyant pas revenir avec le bois, cria doucement pour commencer, puis de plus en plus fort : Naita

ta, Naita ? Mais Naita ne l'entendait pas et ne pouvait lui répondre.

La folle s'avança vers la butte à bois. Le vent du large faisait tourbillonner la neige légère. Trois chiens maigres sentaient et léchaient quelque chose par terre. Ces pauvres brutes flairant cette forme inerte, tournaient autour d'elle, en peine et comme décourager de leur impuissance à la ranimer. Ils se plaignaient, se lamentaient, car ils aimaient leur petite maîtresse qui ne les touchait jamais du fouet et qui leur pêchait du poisson avant son propre déjeuner. S'ils pouvaient parler, ils lui di-raient leur sympathie. Que de fois ils vou-lurent mordre la marâtre quand elle bat-tait leur maîtresse. C'est pourquoi elle se garde de la toucher, dehors, et quand elle réussit à le faire, ils grondent, hurlent et grattent, essayent d'ouvrir la porte pour venir la défendre.

Elle s'approche et d'un coup de pied, elle recule les chiens qui grognent.

—Otez-vous donc sales bêtes, puis se penchant elle poussa le pauvre petit corps.

—Tu en as du toupet toi de venir amu-ser les chiens et t'étendre les flanes au vent quand j'attends après le bois. Mais, lève-toi donc, et elle la poussa du pied. C'en était trop cette fois, les chiens n'y tinrent plus, et comme d'un commun ae-cord, ils se ruèrent sur la folle qui roula à son tour dans la neige en travers du corps de Naita qui revenait à elle. Malgré l'étour-dissement qu'elle ressentait, elle saisit la si-tuation et mit toute sa force à crier : "Ici Scotty, arrête Gin. Ici Judy". Les chiens à cette voix connue et aimée, lâchèrent la folle et revinrent à leur maîtresse, mon-trant leur joie de la voir revivre. Se sou-levant avec peine, elle se traîna jusqu'à sa mère et l'aida à se relever.

—Vous êtes-vous fait mal mère ?

—Je vais les faire tuer par Jim, demain, tes chiens.

—Oh ! vous ne ferez pas celà. Il n'y a qu'eux qui m'aiment. Nous avons besoin d'eux pour charroyer le bois.

—Ingrate enfant qui ose me dire qu'il n'y a que ses chiens qui l'aiment. Ne suis-je pas ta mère ?

—Vous ne m'aimez pas. Vous me haïs-siez parce que ce n'est pas moi qui suis mor-te à la place de père.

—Il n'est pas mort, ton père. Il ne re-vient pas parce que tu vis toi. Si tu meurs,

il reviendra. Il est au large, sur la glace qui approche. Vois-tu là. Vois-tu là C'était un garçon qu'il voulait et tu es arrivée toi. Il n'était pas un homme ordinaire ton père. J'en sais quelque chose moi. Tiens, viens à la maison, ça me dit de jaser, viens, je vais te raconter une histoire.

La pauvre Naita la suivit, caressant ses trois amis qui la suivaient tristement, de-mandant protection, car ils avaient com-pris la menace de la folle. Arrivés à la por-te ils se couchèrent après avoir reçu une dernière caresse de la main de Naita qui entra à la suite de sa mère et referma la porte.

Elle ne put aller bien loin, tout tournait, ses dents claquaient, elle chancela et vint s'abattre aux pieds de la folle interdite.

Elle se pencha, regarda la pauvre petite, blanche comme une morte, brossa les che-veux laissant le front nu. Vers la tempe un filet de sang, elle devint livide.

—Je l'ai tuée, et John qui s'en vient, et la glace qui approche, il va peut-être me tuer. Naita, Naita parle moi, m'entends-tu.

Elle caressait la main inerte et presque raidie par le froid.

—Pourquoi m'a-t-il fait ce reproche que c'était un fils qui voulait. Pourquoi te faire du mal pauvre Naita, tu m'aimes un peu, n'est-ce pas.

Son front est brulant, je l'ai poussée, elle est blessée et le sang coule, et la glace ap-proche. Tiens, le canon d'alarme. On cher-che John, on tire du fusil, il va sûrement atterrir et il va me demander ce que j'ai fait de Naita. Il l'aimait "son désapoin-tement". Moi aussi je l'aimais, mon bébé, avant qu'il m'abandonne. Elle était jolie ma poupée !!!

Puis se levant elle alla brasser et étendre les filets, puis, poussant une porte, elle re-vint traînant un matelas qu'elle étendit sur les filets, près du poêle, puis elle re-tourna dans la petite chambre et fit plu-sieurs voyages. Des draps, des couvertures, des oreillers, dévastant les lits de ses frè-res que nous avons vus et laissés couchés confortablement au phare.

Elle fit un lit assez confortable. Elle al-la chercher des vêtements plus chauds dans un coffre, prit un bassin d'étain, versa de l'eau chaude et d'une main, le plus tendre-ment possible, elle lava le visage émacié de la pauvre Naita, qui restait toujours in-

consciente du changement opéré dans sa mère.

Elle saisit l'enfant avec une force surprenante et la porta sur le lit, la couvrit avec précaution et resta debout la contemplant d'un oeil qui ne voyait rien et qui cependant cherchait à voir.

Des coups de canons et de fusils résonnaient, et du petit carreau elle en voyait les lueurs qui se répandaient sur l'île. Elle retourna au chevet de Naita, se pencha vers elle.

L'enfant la regarda sans la reconnaître.

—J'ai froid, donnez-moi ma robe, et elle fit un mouvement pour se lever.

La folle la coucha doucement en lui disant :

—Couche-toi Naita, tu es malade. Dors pour être mieux quand ton père débarquera.

—Qui vous a dit mon nom ? Personne ne me connaît. Ma mère me battrait si je n'entre pas, elle attend après son bois. Laissez-moi, je veux partir. Ma tête me fait mal. Scotty, mon chien, lèche-là, c'est là que ça brule. Il fait froid.

La pauvre enfant avait le délire.

La folle sortit dehors et revint avec de la neige, elle en plaça dans un linge qu'elle posa sur la tête de Naita. Elle ranima le feu mourant et vint s'asseoir près du chevet de la malade.

—Mère, petite mère, vous ne m'aimez donc plus. Judy, Gin, vous m'aimez vous-autres. Les baisers que me refuse ma mère, vous me les donnez sans même me les demander. Vous êtes heureux vous-autres, vous vous sentez aimés. Moi, personne que vous ne m'aime.

Elle divaguait, pleurait, se retournait. Sa pauvre tête était alourdie par la fièvre.

Le jour se levait à travers des vitraux blancs de givre. Les rayons d'un soleil d'hiver pénétraient indécis. L'enfant délirait, la folle se pencha, déposa un long baiser sur son front et deux grosses larmes tombèrent sur l'oreiller. Elle se laissa tomber à genoux, son corps secoué par des sanglots, la folle pleurait.

Les heures passèrent, le soleil monta plus haut et plus radieux. Jim et Tim Brent retournèrent à la cabane. La folle murmurait une berceuse de sa composition, caressant la main de Naita. A leur entrée elle se leva doucement et le doigt sur la

bouche elle leur dit : "Chut, bébé dort" elle est bien malade !

Les yeux des deux frères se rencontrèrent. S'avancant doucement, elle s'approcha d'eux, et leur demanda :

—Pourquoi vous êtes-vous arrêtés de tirer du canon quand la glace avance si rapidement ? Il ne pourra débarquer maintenant, et Naita qui l'appelle.

—Nous n'avons pas tiré le canon pour ton John. C'est le gardien qui célébrait Noël et tirait du canon pour remplacer les cloches dont il s'ennuie. Nous avons été bien reçus. Une table comme nous avons jamais vue. Et ajouta le cadet des deux frères, une smart fille, c'est du butin Miss Nina. J'y retournerai bientôt et souvent faire ma visite. Ce ne serait pas trop bête d'être un jour le gardien du phare, avec une femme à la mode comme Nina.

—Tu en as une chance, quand elle en a un swell comme le maudit "frenchy".

—Il ne me revient pas, il a une ressemblance avec quelqu'un que j'ai déjà bien connu. Tu ne peux t'en rappeler toi, tu en étais encore à ton premier pantalon, mais moi, je me rappelle.

—On verra. Je vais savoir qui il est et pourquoi il était dans nos parages. En attendant il faut soigner la petite. Il s'approcha du lit et à la vue de la pauvre enfant délirant et consumée par la fièvre, il parut s'attendrir et branlant la tête, il s'adressa à son frère.

—Je crois que la petite est touchée. Nous lui avons fait faire trop de voiles, elle va faire naufrage. C'est dommage, elle avait bon coeur et ne se plaignait jamais.

—Tu dis vrai, Tim, tiens. J'ai une idée, il paraît que les gens du phare sont comme des docteurs, ils ont soigné le Frenchy qui était flanqué, il a été trois semaines la boussole renversée et tout le mécanisme à l'envers. Il est revenu et dit qu'il doit la vie à Miss Nina et à sa mère. Allons leur demander de venir voir la petite.

—C'est une bonne idée, allons-y de suite, pendant qu'il fait calme.

—Et puis, si c'est Miss Nina, ça l'éloignera du Frenchy et j'aurai la chance de lui souffler quelques mots.

S'approchant de la folle, ils lui dirent leur idée, elle les encouragea de la tête et continua à murmurer sa berceuse triste et monotone.

La malade fit un mouvement, ouvrit les

yeux, regarda autour d'elle, la folle se pencha :

—Joyeux Noël, Naita, je ne pense jamais à faire des souhaits, c'est ton oncle qui vient de me le rappeler.

—Noël, murmura la malade. Qu'est-ce que Noël ?

—Noël, c'était un jour où l'on était heureux quand j'étais jeune et heureuse avec ton père. Lui, parti, il n'y a plus de beaux jours. Ce serait si beau si John était ici. Il était si joli, si patient quand je le soignais, si obéissant quand je lui appris l'anglais. Il était différent des autres, oui, nous étions heureux, chaque jour était pour nous un jour de Noël.

L'enfant n'entendait rien, elle aussi parlait.

—Ne me battez pas mère, mon corps fait mal ! Père, viens chercher ta petite fille malheureuse. Viens sur la glace qui approche. Tu m'aimais, toi, ici personne ne m'aime, à l'exception de mes chiens. La hache est lourde, mes doigts sont gelés, je ne puis casser plus de bois. Judy, Scotty, Gin, arrêtez, venez ici, ne la touchez pas. Mère, vous êtes-vous fait mal ? J'ai froid, ce n'est pas la paresse.

La folle pleurait, la malade se tut. La folle mit un peu d'ordre dans la cabane et se jeta par terre près du lit et s'endormit.

Pendant ce temps Jim et Tim avaient fait diligence et grâce à la glace légère et mouvante, ils purent aborder l'île sans difficulté et à la grande surprise du gardien, qui ne voyant qu'une chose qui pouvait les faire retourner, alla au-devant d'eux et leur demanda :

—Avez-vous oublié votre tabac ?

—Non, Capitaine, nous venons vous demander un service.

—Qu'est-ce que je puis faire pour vous ?

—Notre petite nièce est tombée malade aujourd'hui, elle a le délire et nous paraît fichue. Peut-être que votre femme ou Miss Nina pourrait venir la voir. Elle est bien malade et la mère ne peut rien faire pour elle.

—C'est triste, cela, je vais aller demander à Madame Aubé ce qu'elle pourrait faire, c'est bien de valeur ! Attendez-moi un instant.

Il revient bientôt, accompagné de Madame Aubé qui, après leur avoir fait quelques questions, hésitait encore à les suivre.

—Je ne suis pas un docteur, et mes connaissances se bornent encore à bien peu, en vous donnant des remèdes, vous pourrez répéter mes instructions à la mère.

—C'est que voyez-vous, Madame, la mère est folle, et on ne peut se fier à elle, hier matin elle rouait Naita de coups, hier soir elle la caressait et chantait pour l'endormir. Pour des semaines, elle nous a l'air bien et puis à propos de rien elle perd la carte, devient méchante et dangereuse. On n'est pas meilleur qu'elle, mais on ne veut pas voir mourir la petite, on s'occupe de ses intérêts, car on va découvrir d'où son père venait. C'était un vrai dandy et avait des grands airs, quelque chose comme votre Frenchy ici.

—Hein, Jim, j'te l'ai dit l'jour de Noël ?

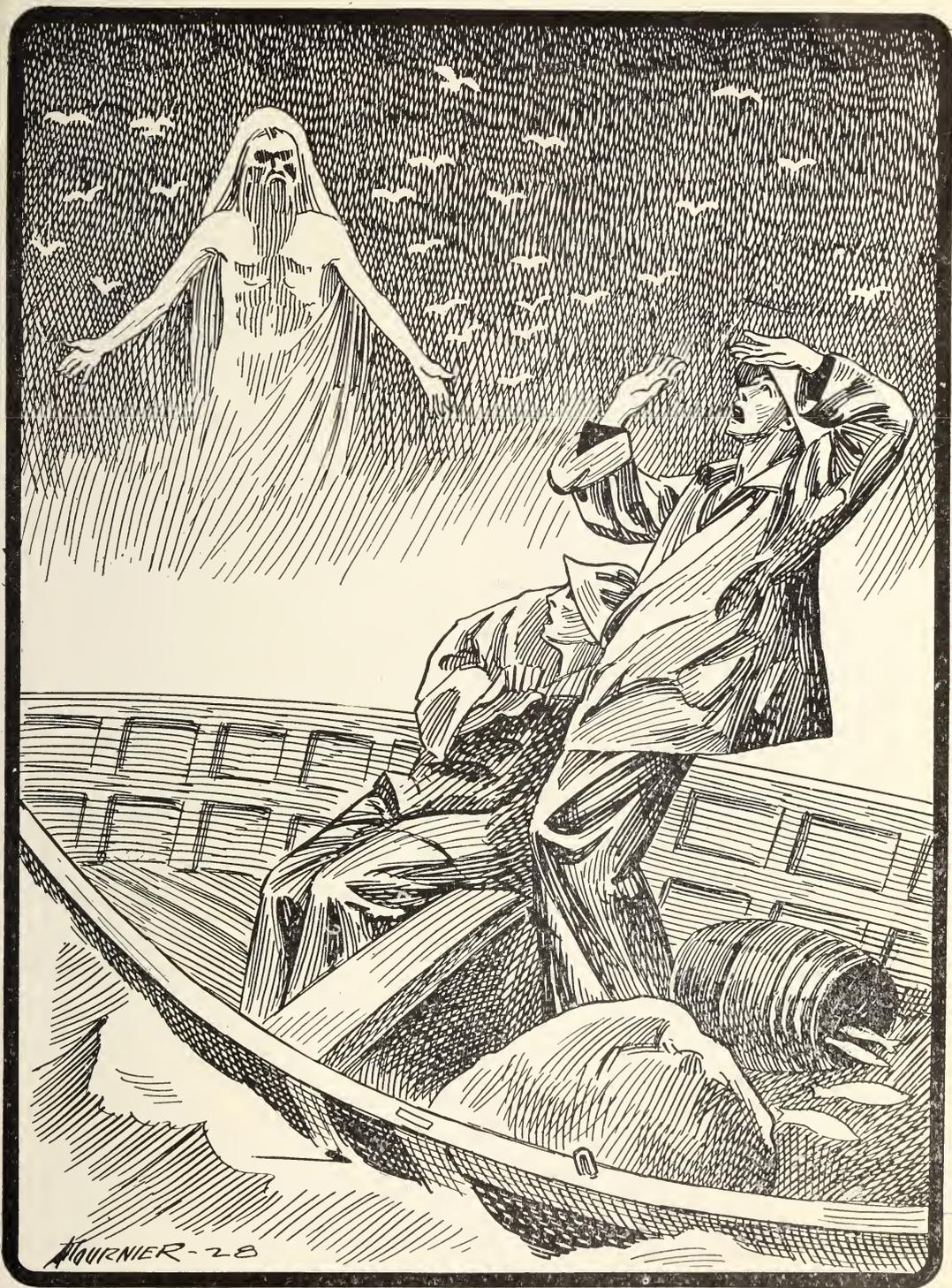
—Tu m'as dis ça, oui, mais t'as dit que je ne m'en remettrais pas, car j'étais encore dans ma première culotte.

Madame Aubé consulta le Capitaine, à l'écart, et leur annonça qu'elle les accompagnait. Après avoir fait des recommandations aux enfants, elle partit emportant divers articles et médicaments ; du thé, du boeuf, du brandy, de la marmalade, d'autres douceurs. Son sac de voyage contenait même des sous-vêtements chauds.

Jack Miller étant dans le corridor, avait entendu la conversation et quand le Capitaine retourna à la maison après avoir été reconduire "sa mère" à la chaloupe, il lui demanda un moment d'entretien ; qui lui fut accordé à l'instant. Ils s'installèrent près du grand fourneau du poêle de cuisine, les deux pieds sur une chaise. Le capitaine bourra sa pipe, offrit des cigares à Jack et à Gérard, et avec l'assurance du confort, et la satisfaction d'être tout à fait chez lui, il invita le jeune homme à parler.

—C'est au sujet de cette folle ? est-ce pour elle qu'ils sont venus chercher Madame Aubé ? Qu'ont-ils voulu dire en parlant de ma ressemblance avec quelqu'un qu'ils connaissaient quand ils en étaient à leur première culotte ?

—Je ne sais pas grand'chose à son sujet. Cependant je vais vous dire le peu que je sais. Mais dis-donc Gérard, Pat Burke et Georges Moore doivent venir cette après midi pour chercher leurs carabines que nous avons réparées pour eux, s'il y a quelqu'un sur la côte qui peut vous renseigner,



La superstition des natifs veut qu'elle soit hantée par les âmes des pêcheurs et autres qui ont péri, et attirent ceux qui s'y risquent... (Page 14).

ce sont eux, car ils ont la biographie de chacun de fil en aiguille.

—Papa a raison, ils ne peuvent pas tarder, car ils partent pour la chasse cette après midi et ont besoin de leurs fusils qui sont ici, ils m'ont promis chacun un quartier de venaison, donc ils devraient arriver d'un instant à l'autre.

—Mon intérêt pour cette folle doit vous sembler étrange eh bien, pour vous faire comprendre l'importance de cet intérêt, je vais vous dire qui je suis, d'où je viens et pourquoi j'étais à bord du Neptune, et pourquoi la présence de cette folle a une relation intéressante avec mon histoire.

—Vous n'avez aucune obligation à nous dire votre histoire, cependant, si en la sachant, il nous est plus facile de vous aider, nous vous écouterons et serons des plus discrets.

—Et le jeune homme raconta au Capitaine et à son fils l'histoire de sa mère, et la sienne, la cause de sa mission et ses recherches. Il sortit de sa poche un portefeuille, en prit un papier qu'il déplaça, et le montrant au Capitaine, ils l'examinèrent soigneusement, c'était une carte géographique.

—Tout cela me semble être familier, on va comparer avec une carte de Terre-neuve qu'il envoya chercher par Gérard. Il se peut que je me trompe, dit-il, après un long examen, mais ça me fait beaucoup croire que c'est ici et pour la folle. On va voir ce que savent nos deux vieux conteurs. Votre histoire est des plus intéressantes, tout comme les livres que "sa mère" nous lit. Vous devriez recevoir une réponse à votre télégramme par la malle de Février. Vous pourrez lui répondre, peut-être avoir de bonnes nouvelles pour elle. Mais ce serait vraiment drôle si votre naufrage était la cause que toutes vos recherches se complètent ici. Du temps des Français ici il y a eu beaucoup de drames et tout le long de la côte, vous voyez des croix ou monuments érigés à des étrangers.

A la baie des Sauvages il y a une croix décorée de jolies croix de perles, sur la tombe d'un jeune Français, un Capitaine, qui laissa son vaisseau venir à la côte. Il se flamba la cervelle. Les jeunes filles allèrent se faire des colliers avec les perles des tributs mortuaires et la légende veut qu'elles en furent chassées par un homme

avec l'uniforme de Capitaine, mais sans tête. La côte est très superstitieuse et chaque tombe a sa légende, comme chaque baie, hâvre ou anse a la sienne. Il n'y a pas de plus grande injure à faire à ces esprits crédules que d'oser douter.

Un aboiement furieux de Curly annonça des étrangers sur l'île, en effet un cométique arrivait à toute vitesse et bientôt trois hommes entrèrent, le capitaine Aubé remit les fusils réparés à la grande admiration des pauvres hommes, qui n'avaient pas les outils, et l'absence d'un armurier les aurait privés d'aller à la chasse et leur aurait ôté le seul moyen qu'ils avaient de pouvoir manger de la viande fraîche.

Ils offrirent le paiement, qui fut refusé, à condition qu'ils racontent l'histoire de la folle.

Les trois pêcheurs acceptèrent de bonne volonté, ôtèrent leurs casques, leurs gilets bourrés de peaux et bourrèrent leurs pipes à même la blague du bon tabac Canadien du Capitaine et laissèrent la parole à Pat Burke qui commença son récit avec la précision d'un raconteur de profession.

—Jane Brent est la soeur de Jim et Tim, qui nous ont traversé ici hier. Elle peut avoir dans les quarante-huit ans. Les Brent sont des émigrants de l'autre côté, des gens étranges et peu aimés ici, ils sont sournois et on les craint, car ils ne reculeraient devant rien.

Done, il y a de cela à peu près vingt-deux ans, ils faisaient la pêche quand on apprit qu'il y avait un naufrage, un steamer chargé de provisions, toute la cargaison devait être jetée à la mer. La pêche avait été très mauvaise cet-été là, nous étions sûrs que nous manquerions de nourriture, la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre et l'on réunit toutes les embarcations et les hommes traversèrent, et travaillèrent comme des enragés. Il y eut des bagarres au sujet de la division du butin. Les Brent, père et fils, se prirent aux coups avec des matelots. Des vaisseaux de pêche français étaient à l'ancre et les équipages se portèrent au secours du steamer naufragé. L'un des marins reçut de Brent fils un coup de rame sur le sommet de la tête. Craignant d'être arrêtés ils mirent le jeune homme dans la chaloupe qui était comble de provisions, ils déguerpirent. Arrivés chez eux, ils le cachèrent et le soignèrent. On le chercha, mais personne ne l'a-

vait vu, on le crut mort et au fond de l'eau. Personne ne les questionna. J'étais le seul qu'ils pouvaient craindre et qu'aurais-je pu faire? Je ne savais à quel bateau il appartenait, il était son maître. Ne connaissant pas dans le temps l'état du pauvre homme, nous croyions qu'il était resté volontairement et comme nous n'allions jamais à la pointe du mort, nous ne nous occupâmes plus de lui, car dans ces temps-là, nous en recueillions souvent des naufragés, des chaloupes à la dérive ou même des déserteurs. Un étranger de plus ou de moins ça ne nous regardait pas, et le temps passa. Seulement l'année suivante en passant près de la pointe, on voyait Jane montrant à lire au jeune homme, elle lui montrait l'anglais, car le pauvre garçon avait du coup qu'il avait reçu, perdu entièrement la mémoire. Il ne savait plus qui il était, d'où il venait. Jane le sait, dit-on, car il avait des papiers, elle les cacha de crainte qu'il vint à retourner en France, elle le baptisa du nom de John Newman.

Il leur donna la définition de l'état de John Newman, il nommait cela d'un nom comme : Allez-y.

—Non,, dit George Moore, c'est plutôt hérésie.

—Mais, non, dit l'oncle Pellerin, c'est pas encore ça. Si j'avais mon livre de docteur, je vous dirais vite cela.

—Dites donc, est-ce que votre livre traite sur les vaches qui perdent la mémoire? demanda Gérard.

—Mais oui. C'est pas pire pour une vache d'être soignée par un docteur. Il faut étudier dans des livres et les méthodes et les traitements, ça ressemble pas mal aux livres des autres docteurs.

Nina s'était introduite dans la salle pour entendre l'histoire des Brent, pour mettre fin à la discussion au sujet des maladies de monde et des maladies de vaches, elle prit la parole :

—Les noms des maladies sont toujours plus ou moins difficiles à retenir, mais je crois que le vrai nom pour la perte de mémoire de John Newman est l'amnésie.

—C'est ça.

—Mais oui, c'est ça, c'est comme ça qu'il a appelé cette maladie-là! Donc il vécut de leur vie, adopta sa nouvelle profession, Jane l'adorait, le servait comme une esclave. Ma femme reçut leur fille dans ses bras et soigna Jane. Comme ce n'était

pas des gens de religion, l'enfant ne fut pas baptisée. Un jour l'enfant tomba à l'eau et fut près de mourir, John Newman eut comme un retour de mémoire et ayant su que le missionnaire catholique était arrivé, il le fit venir et elle fut baptisée, il la nomma Naita, un nom qu'il avait entendu dans ses voyages. Il aimait l'enfant et disait souvent : Pourquoi n'es-tu pas née garçon? Il faisait aussi le même reproche à Jane et disait : Que ne m'as-tu donné un fils?

Leur vie se passa paisible, le vieux Brent et ses fils ne l'emmenèrent jamais dans leurs expéditions, car ils n'étaient pas très scrupuleux et se chargeaient de poissons dans les trappes des autres, volaient le bois, même des provisions, faisaient un peu de contrebande. Leur père était mort laissant deux fils et Jane. Jim et Tim quoique d'âge bien différent, faisaient bon ménage et étaient fort attachés à leur étrange beau-frère. Naita pouvait avoir huit ou dix ans, quand vint la catastrophe où disparut son père.

Ici le Capitaine Aubé interrompit le récit en leur passant une ronde de vin, accompagné de gâteaux qui furent vite expédiés et l'assiette remplie de nouveau, on rebourra les pipes, le capitaine brassa le poêle, et le narrateur s'adressant à George Moore, lui dit : Tu étais dans la gang des Brent, toi? raconte donc ce que tu sais. Moi, je m'étais fendu le pied en coupant le bois et cet hiver-là, je n'étais pas allé sur la glace.

George Moore commença :

—Oui, je m'en rappelle bien, c'était bien triste et chaque année la scène se renouvelle pour moi, il me semble y assister encore.

Ce printemps, en Mars, comme toujours, les loups marins étaient montés sur la glace pour l'arrivée de leurs petits. La cigogne les visite en Mars et les pans de glace sont recouverts de familles heureuses, les petits bébés sont blancs comme de petits agneaux et font un concert tout comme nos bébés roses, et le soir, quand le calme crépuscule descend sur ce vaste champ sous la voûte étoilée ou brumeuse, on entend ces princes de la mer pleurer, s'inquiéter de leur maman, qui s'amuse trop à magasiner aux magasins toujours bien fournis au sous-sol de la mer. On se dirait près d'un hôpital, d'une nursery, tant les lamentations ressemblent étrangement à

celles d'un bébé en pleurs. Je dis cela comme cela, j'ai déjà travaillé dans un hôpital près d'Halifax, et puis pour revenir à mon histoire les vieux papas étaient de watch, ce matin-là, il faisait calme, la glace était épaisse et facile à voyager, on laissa sur la glace ferme de la grève nos chiens avec des chaloupes sur nos cométiques. Le père Rose fut attaqué par un Hood géant, son garçon John tira dessus au risque de tuer son père, mais mort pour mort, la balle d'un fusil ne le ferait pas tant souffrir que de le laisser manger vivant. Il fut assez chanceux de viser dans le cou, et il abattit l'animal et sauva son père. La chasse allait bien, on avait tué plusieurs familles, et les groupes se dispersèrent. Vers quatre heures, il fait sombre, un petit brouillard de neige nous fouette le visage et l'on doit crier le ralliement pour le retour. Le vent était tourné au Sud ce qui voulait dire que la glace serait poussée au large, on cria de la corne, il fallut se hâter vers la grève, le brouillard épaississait, on s'interpelaient, le trajet était pénible, car nous avions une charge de peaux, ayant laissé les carcasses en chemin, la glace se soulevait, s'entrechoquait, quand on arriva à la grève, nous dûmes sauter nous aidant de nos gaffes, les chiens hurlaient. On se demandait : As-tu vu un tel et un tel ? On décida de faire une revue c'est-à-dire que tous ceux qui étaient sur la glace viendraient se rapporter chez moi. Il fallut attendre tard le lendemain pour être certain des absents, car beaucoup durent atterrir plus haut ou plus bas.

Tous étaient débarqués ou retournés à leur foyer à l'exception de John Newman, il n'est jamais revenu, il a dû essayer de sauter et manquant son coup, il enfila sous la glace.

Les Brent annoncèrent la triste nouvelle à Jane sans le moindre ménagement. Pendant trois jours et trois nuits, on borda la glace de gardes volontaires criant la corne, tirant le canon d'alarme, le même que vous avez tiré le soir de Noël, on tira du fusil, Jane resta avec nous, dans un cométique avec d'épaisses couvertures. Elle se promenait criant, appelant John ! de toute la force de ses poumons, ne mangeant rien ni ne dormant. Elle tomba d'épuisement et fut longtemps malade. Quand elle revint à elle, elle était folle. On dit qu'elle maltraite Naita, disant que c'est sa faute si

son père ne revient pas. Elle est toujours pire dans les tempêtes ou quand elle voit de la glace. Elle fait des feux partout pour le guider et l'aider à débarquer. L'enfant doit être bien près de ses dix-sept ou dix-huit ans et est toute petite, chétive. On ne lui donnerait pas plus qu'une quinzaine d'années. Elle passe mal son temps. Ses oncles, des lâches, lui font faire les travaux les plus durs. Elle les accompagne partout à la pêche, à la chasse et au bois. Il serait inutile d'intervenir, ils feraient pire. Ce sont des vauriens et la folle n'est pas responsable. L'enfant n'a aucune éducation que le peu que son père a eu le temps de lui montrer. Aucune religion. Il paraît qu'ils veulent écrire au Consul Français pour rechercher les parents de John Newman et la faire reconnaître.

— Ici, Jack Miller interrompit le narrateur.

— Comment pourront-ils prouver que Newman avait un autre nom. Savent-ils de quelle partie de la France il venait ?

Jim Brent, un soir de "Spree", étant fort éméché, s'est vanté de savoir bien des choses. Il sait, dit-il, où Jane a caché une ceinture contenant des papiers et des lettres qui feraient ouvrir les cordons de la bourse, car, il prétend que Newman avait un gros nom, et une femme. Au fait, il était marié et père de famille.

Jack Miller n'y tenait plus et prit la parole :

— Savez-vous que ce sont les Brent qui sont à blâmer pour cette erreur. Sachant la vraie personnalité du pauvre malade, pourquoi l'ont-ils cachée ?

— Pour leur donner leur droit, ils ne l'apprirent qu'après la disparition de Newman. Jane, dans sa folie, raconta son secret, il était trop tard, il n'était plus temps. Maintenant, ils veulent se servir de Naita pour réclamer des secours.

— Qu'ils vont obtenir sans aucune difficulté, reprit Jack, car je vais maintenant vous raconter une histoire qui va vous intéresser vous aussi. Et le jeune homme recommença son histoire du commencement jusqu'à la fin. Plus il avançait dans son récit, plus ses auditeurs écoutaient avec intérêt. Quand il eut fini, tous se regardèrent stupéfaits. Pat Burke se leva et regarda le jeune homme, lui disant :

— Vous seriez le fils de Newman ? vous

n'auriez aucune difficulté à le prouver car vous en êtes la copie vivante. Hein, George? C'est vrai répondit le dernier, et je crois que l'aîné des Brent vous a reconnu aussi, car hier soir j'ai saisi quelques phrases et c'est ce que j'ai cru comprendre.

—Alors vous savez le vrai nom de Newman?

—Il s'appelait Louis Le Meunier. Moi, mon nom est Jean, pour vous servir et je saurai me souvenir des services que vous m'avez rendus.

Il serrait les mains des trois vieux pêcheurs et répétait : "J'ai une soeur. Pauvre Naita".

Maintenant, reprit Pat Burke, il va falloir user de ruse, car il faut se procurer les papiers de la folle avant de vous faire connaître. Laissez revenir Madame Aubé et nous ferons tout en notre possible pour vous aider. Nous serons de retour dans quelques jours, alors nous agirons.

—Ce serait attendre trop longtemps. Nina, ma fille, prépare-nous un petit souper, ça nous donnera plus de temps pour ramasser nos idées.

Nina s'arrêta offrant la main au jeune homme.

—Je vous félicite Monsieur Le Meunier. J'ai hâte d'aller voir Naita. Comme elle va être heureuse de se savoir protégée et aimée.

—Je vous remercie Mademoiselle Nina, et si jamais j'apprécie un service, c'est celui que je vous dois. Sans les bons soins que j'ai reçus, je ne serais pas ici aujourd'hui et je n'aurais pas eu les bonnes nouvelles que j'ai à envoyer à ma mère. Pour moi, ma dette envers vous et vos estimables parents est impayable et je me croirai toujours votre obligé.

—Nous n'avons rien fait de plus que notre devoir et de vous voir bien et heureux nous paye amplement.

Nina laissa les hommes discuter un plan pour éloigner les frères Brent de la cabane, pour faciliter l'approche et les recherches sur la Pointe du Mort. On décida de les inviter à se joindre à leur partie de chasse.

Jean Le Meunier, car nous lui donnerons son nom, voulait avoir une entrevue avec Naita, cette petite soeur qu'il aimait sans la connaître.

Dix minutes à peine s'étaient écoulées,

quand Nina vint annoncer que le souper était servi. On passa à la salle à manger.

Ils se levaient de table quand "Curly" donna son signal d'étrangers sur l'île. En effet, à travers les clartés indécises d'un crépuscule d'hiver, on distinguait une forme noire qui comme par magie arriva à toute vitesse et arrêta aussi vite.

Jean ayant reconnu Madame Aubé, fut le premier dehors.

—Pourquoi revenez-vous si vite. Est-elle morte Nina? Gérard, le Capitaine, tous parlaient ensemble, questions sur questions.

—Laissez-moi m'essouffler, au moins. Je n'y tiens plus. Je n'ai même pas eu la chance de prendre haleine. Ces chiens-là vous font croire à une course de Chasse-Galeries.

—Naita n'est pas morte, mais dangereusement malade. Je ne puis rester là, la glace peut bloquer et je ne pourrais revenir. Mais toi, Nina, tu partiras demain matin et tu resteras le temps qu'elle aura besoin de toi.

—Mais, maman, que vais-je faire pour une malade? Je ne connais rien. Pourquoi ne pas la transporter ici?

—Il ne faut pas y songer, à moins que la glace ne prenne, en faisant un chemin de raccourci, on pourrait la mettre sur un traîneau et les hommes tirer à la place des chiens qui vont trop vite pour une malade. En attendant, tu vas suivre les instructions que je te donnerai ce soir. Tu n'auras rien à craindre; la folle est réellement inquiète et fait tout son possible pour aider. Quant à Naita, elle n'a pas sa connaissance. Elle est épiusée, faute de soins, manque de bonne nourriture, de vêtements. Avec de bons soins nous pourrions peut-être la sauver.

—Est-ce que ce sont les Brent qui vous ont traversée?

—Oui.

—Est-ce qu'ils sont encore avec papa?

—Je crois qu'ils se préparent à partir.

—Depuis que vous êtes partie ce matin, je vous assure qu'il y a du nouveau; un vrai roman. Notre malade a découvert que son père ayant perdu la mémoire, c'est-à-dire souffrant d'amnésie, à la suite d'un choc au cerveau, fut recueilli et soigné par les Brent. Jane l'aime et malgré le fait qu'elle le savait marié, qu'elle savait son nom et sa place natale — ayant caché ses pa-

piers — elle s'en fit aimer. Naita est sa soeur et son nom est Jean Le Meunier. N'est-ce pas du nouveau ?

—Tu me racontes tout cela d'une haleine. Laisse-moi me déshabiller et verse-moi un bol de thé chaud. Je suis gelée. Tu n'es pas bien hospitalière. Pendant ce temps tu me recommenceras ton histoire, car je ne saisis pas bien tout cela.

—Si les Brent ne sont pas partis, fais-les donc entrer à la cuisine et donne-leur un petit lunch.

A ce moment le Capitaine entra, suivi de Jean et de Gérard.

—As-tu laissé partir les Brent sans leur offrir à souper ?

—Pat Burke et George Moore les accompagnent, car ils veulent essayer de les emmener à la chasse pour nous donner la chance de chercher les papiers que la folle cache et qui appartiennent à Monsieur Jean, car Nina a dû te dire le nouveau ?

—Je veux vous demander une faveur, Mademoiselle Nina, dit Jean.

—Qu'est-ce ?

—D'avoir l'oeil ouvert et les oreilles au guet pour tout ce qui pourrait m'intéresser. Si vous découvrez quelque chose ou si vous avez besoin de moi, faites un signal quelconque.

—Ce sera facile, nous avons des fusées. J'en emporterai. Je vais essayer de m'assurer la confiance de Jane. Il faudrait nous procurer les papiers, car sans cela, nous ne pouvons encore prouver que Newman était le vrai homme. Il devait avoir des papiers, dont les dates correspondent avec d'autres papiers qui sont en votre possession.

Jean raconta à Madame Aubé les faits racontés par Pat Burke et George Moore, faits qui correspondaient en tous points avec les faits connus par Jean.

On discuta les jeux de la Providence, analysant les aventures de Jean, la triste et courte vie de Louis Le Meunier, et cette fin dont personne que lui ne pourrait dire les souffrances. Il a peut-être retourné sur ses pas, errant dans le brouillard, sur cette glace mouvante — de l'eau partout autour de lui — la nuit tombante. Fatigué, il se sera laissé choir, sans nourriture. Le froid l'aura saisi et il se sera senti gelé, sans espoir de secours. Chacun dit son impression. Le capitaine Aubé soutenait qu'il avait manqué son coup quand il voulut

sauter et s'enfila sous la glace. Jean, les yeux remplis de larmes, avait le coeur bien gros et ne pouvait rien dire, car il n'avait jamais vu que par les yeux de l'imagination, le vrai tableau de la mort de son père. Il répétait :

—Comme ce devait être triste. Pauvre père !

Madame Aubé regardant l'heure, donna le signal pour la prière. Après quoi, on passa au salon. Jean les amusa beaucoup en leur chantant les vieux Noël Bretons — les berceuses de Botrel — et fut amusé à son tour, quand "Sa mère", à la requête du Capitaine Aubé, chanta à son tour les vieux Noël Canadiens. Chacun chanta et la soirée se passa assez rapidement malgré l'image des Noël passés "chez nous" encore si fraîche à leur mémoire remplie de souvenirs doux et chers, surtout dans leur exil.

On se sépara et bientôt tous dormaient d'un sommeil paisible et presque heureux.

Cinquième Partie

LE DEVOUEMENT DE NAITA

Le jour baissait sur la côte, sombre. Le firmament était noir de plomb, et la neige si blanche au gai soleil, si bleue au clair de lune, semblait une couche de cendres. Autour des cabanes de pêcheurs, une agitation, sans être nouvelle, attire l'attention et nous nous arrêtons à surveiller ces manœuvres, diligentes et importantes. C'est l'approche d'une tempête de neige qui vient de l'ouest, du large. On ferme les volets — on rentre toutes les provisions du hangar — on remplit les baquets d'eau et tous les coins de bois — on rentre les chiens dans le porche. On ne se risque pas dehors dans ces tempêtes. On reste près du poêle. — On fume, on répare les filets. Les femmes font leurs tapis au crochet et là où il y a assez de farine et autres provisions nécessaires, on est heureux. Là où il n'y en a pas, on pleure.

Ce soir, sous ce crépuscule douteux, plus morne encore sur cette pointe sauvage, nommée la Pointe du Mort, le jour a disparu et tout est silencieux dans la cabane des Brent. La seule lumière est la lueur qui s'échappe de la porte cassée du vieux poêle, lueur qui s'étend sur le plancher re-

couvert de vieux tapis sales; elle se projette et reflète sur une jeune fille assise dans un fauteuil improvisé, c'est-à-dire fait dans un baril. Près d'elle, à la lumière indécise on voit un lit où repose une malade facile à reconnaître par sa blancheur. Dans les deux coins de la chambre, deux personnes veillent aussi : Jane, la mère, et l'aîné des Brent. Ils sont assoupis. Le vent se lamente et rage à la fois semblant vouloir tout balayer sur le passage, même la cabane.

La jeune fille qui veille est Nina qui depuis dix jours a veillé jour et nuit. Ce soir, Naita repose doucement. Tous sont épuisés et se sont laissés surprendre par le sommeil.

La malade a ouvert les yeux. Elle regarde étonnée, mais ne bouge pas. Ils paraissent tous si fatigués. Elle est vive à saisir la situation et c'est elle maintenant qui surveille le sommeil de ses gardes. Cependant, le grondement sourd de l'ouragan, cette berceuse morne et sinistre l'endort et bientôt tout fut oublié.

Au jour, la tempête était au paroxysme de sa rage. La cabane était presque enterrée. A l'intérieur on est quasi dans l'obscurité. Le feu est éteint. Tout à coup, Jim sursaute; il a entendu un mouvement à la porte. Il se soulève de sur son grabat, il fait froid, la brise pénètre entre les planches mal jointes. Sur la table, près de la fenêtre, de la neige a pénétré. Il se hâte de faire du feu. Il bat le briquet car les allumettes sont rares. La pierre à feu, connue sous le nom de "flint" est commune sur les grèves. Enfin, le feu brille, les étincelles volent, les branches pétillent. Jim essaye de voir à travers les volets entr'ouverts, tout est bouché de neige, le bruit d'un traîneau grinçant, des aboiements, la porte s'ouvre et Tim tombe épuisé sur le plancher laissant derrière lui, une traînée de neige. Jim, après l'avoir balayée, ferma la porte et s'approcha de Tim.

—Pourquoi es-tu revenu par cette tempête?

—Je te dirai cela tout à l'heure, fais du feu et donne-moi du gingembre chaud. Je suis gelé. En effet, il grelottait, s'étant empressé d'enlever ses bottes et ses chaussettes, il frictionnait ses pieds à demi-gelés avec de la neige.

Le bois pétillait et les étincelles volaient, bientôt l'eau dans la bouilloire chanta. Jim

lui prépara un bol de gingembre bouillant, et il se sentit bientôt tout à fait confortable et bourra sa pipe à même la blague de tabac que lui offrait Jim, il s'allongea près du poêle, caressant la chienne favorite "Winnie" qui durant son absence lui avait réservé une surprise : une portée de beaux gros "pups" "huskies" purs Esquimaux. Toute fière, elle lui faisait des signes équivalents à des questions "Sont-ils beaux?" Tim n'était pas des plus démonstratifs et ayant rempli ses obligations en caressant chaque chien et dit quelques mots à Winnie, il revint à sa première place.

—Comment est Naita?

—Elle va beaucoup mieux.

—Est-ce que Miss Nina est venue?

—Chut! elle est encore ici.

—Elle est bien bonne, n'est-ce pas? de venir soigner Naita, elle ne doit pas avoir le confort qu'elle a chez elle.

—Elle t'intéresse donc bien la fille du phare?

—Et y aurait-il quelque chose à cela? J'ai bien le droit d'avoir bon goût. Tu es bien resté vieux garçon parce que tu n'as pas trouvé de fille qui ait voulu de toi. Je ne suis pas pour faire comme toi.

—Je te trouve bien pourvu d'ambition d'espérer qu'une fille élevée dans une ville comme Québec, habituée au confort et à avoir tout ce qui lui faut, une fille bien éduquée, une Swell enfin, tu crois qu'elle accepterait un pêcheur, le frère d'une folle, pauvre, sans autre avenir que la pêche, un homme sans apparence, qui sent le poisson un mille à la ronde. Ne te gonfle pas la tête, et surtout mets ton petit engin en pénitence, car le Capitaine Aubé ne te donnera pas sa fille pour la voir crever de faim.

Et Tim, écoutant ce sermon en souriant sournoisement s'approcha de Jim. Toi aussi, je crois, sembles prendre un intérêt nouveau à défendre Nina.

—Et pourquoi pas? je ne suis pas encore si vieux. Laisse-moi aller chez Parsons, je vais lui faire commander un complet à St-Jean et des frousses à la mode et je te dis, mon gars, que j'aurai l'air aussi smart et jeune que toi.

—Tu es fou, tu perds ton temps, j'ai un moyen de lui faire dire oui.

—A qui, dire oui?

—A Nina, pauvre nioche, je ne suis pas si fou que tu penses et écoute pourquoi je suis revenu ce soir. Gérard Aubé était de

notre partie de chasse et j'ai surpris une conversation entre lui et Pat Burke. Le gouvernement doit ériger un criard pour la brume, alors ils ont besoin d'un assistant. Je vais faire application, et ensuite je vais proposer un bargain à Nina. J'ai aussi surpris que le Frenchy qui est au phare est bel et bien le fils du mari de Jane, c'est le même nom et les faits que Pat Burke racontaient au jeune Aubé sont bien ceux que nous connaissons. Ecoute bien ceci, comme tu sais nous avons assez fait de coups pour ne pas être surpris si les gens nous évitent, donc cette invitation à la chasse, cela ne t'a donc pas paru louche ?

—Oui, répondit Jim, c'est pourquoi je n'y suis pas allé. Pourquoi, y es-tu allé, toi, si tu savais que c'était peut-être mieux de ne pas y aller.

—J'ai bien fait d'y aller. J'ai su qu'ils voulaient nous éloigner tous les deux pour venir se faire donner les papiers de Jane, car il paraît que le jeune Le Meunier ne peut devenir héritier légal et prendre charge des affaires qui lui appartiennent sans produire certains papiers que Jane a, et de plus il faut appliquer notre signature au récit de sa vie, pour prouver que nous l'avons connu et sommes surs de sa mort, tu comprends que j'ai tout de suite trouvé une excuse pour venir te prévenir. La tempête les a sûrement empêchés, car le jeune Français doit venir chercher Nina avec le capitaine et il veut nous acheter les papiers.

—Eh bien, qu'ils viennent ! l'argent nous est plus utile que ces papiers.

—Ils ne les auront pas pour de l'argent, je vais dire à Jane de ne pas dire où ils sont.

—Mais tu es fou. Que prétends-tu faire de ces papiers qui ne peuvent nous servir à rien ? Bien chanceux de pouvoir faire de l'argent avec.

—Je suis bien ignorant, mais je sais que si le jeune Français voulait il pourrait nous en coûter au lieu d'être payés pour avoir ces papiers qui nous appartiennent de tout droit. Jane savait et n'était pas folle quand elle a découvert ces papiers avec quoi il aurait pu retourner en France et se faire soigner, car il avait perdu la mémoire à la suite du coup de goudille que notre père lui avait donné sur la tête au naufrage du "Mariposa", alors qu'il essaya de me faire remettre des effets que j'avais

volés dans la cabine du Capitaine, du Scotch que j'avais déjà goûté, une boussole, longue-vue, revolver, une montre et autres choses. Ces effets personnels n'étaient pas en danger, nous n'avions pas affaire aux cabines. Nous étions chargés de provisions et enrégés comme nous l'étions, nous étions incontrôlables. Mais quand nous vîmes l'homme tomber à la renverse, nous eûmes peur, et le plaçant dans notre barge, nous l'avons caché. Jane le soigna et s'en amouracha, voyant qu'il ne se connaissait pas lui-même, il était comme tu sais, un beau type d'homme, il accepta la situation, ne se rappelant pas de son passé, il demeura avec nous, et ne put résister aux tentatives démonstratives de Jane. Elle aurait pu écarter ce mur d'incertitude, elle ne le fit pas, elle empira la situation en se faisant épouser d'un homme déjà marié. Elle ferait un joli terme en prison et nous aussi pour ne pas l'avoir dénoncée, nous sommes ses complices. Crois-moi, Jim, parlons d'affaires, je vais me faire donner les papiers en faisant peur à Jane et lui dire que la prison l'attend si elle ne les rend pas.

—Eh bien, non, tu ne les vendras pas, je les veux à moi seul, je les remettrai à Nina à condition qu'elle m'épouse, comme assistant de son père. Gérard devient l'opérateur du criard. Nous vivons ensemble en famille, et Nina ne changera rien dans sa vie et ne crèvera pas de faim comme tu crois.

—Tu es fou, pourquoi Nina s'échangerait-elle pour tes papiers ? elle n'a aucune obligation à se sacrifier pour remettre les papiers au Français. Si c'était par dévouement pour un frère, je ne dis pas, mais c'est un étranger qui l'aime, peut-être, elle n'est pas pour laisser un jeune homme de sa classe de côté et se vendre à un pauvre pêcheur ignorant, en un mot, un vaurien car tu sais que nos moeurs laissent beaucoup à désirer. Tu es fou, te dis-je, laisse-moi traiter cette affaire au prix que je vais demander. Nous nous achèterons un petit côtier, nous ferons mine de pêcher, et en vérité, nous ferons un peu de contrebande. Ce n'est pas bien loin d'ici à St-Pierre Miquelon. Sur l'île aux Perroquets il y a deux grottes qui peuvent être accomodées comme distillerie et cachette. Nous placerons Jane dans un asile de fous, elle est dangereuse car elle fait

des feux et signaux attirant les vapeurs sur les récifs et causant des naufrages, puis si Naita guérit, elle va probablement retourner avec son frère, car il l'est, bel et bien, et il ne voudra pas la laisser ici avec nous.

—Tu parles bien, mais j'ai mon idée, si Jane ne me donne les papiers, je les prendrai de force. Naita connaît la cachette, je lui ferai dire où ils sont.

Les deux frères ne s'occupaient plus maintenant de savoir s'ils étaient entendus, leurs voix prenaient un timbre de colère.

Dans son lit, Naita ne dormait pas et ne pensait qu'à une chose, c'était qu'elle avait un frère, que les papiers que sa mère cachait lui appartenaient. Elle pensait aussi à son oncle Jim, voulant forcer Nina à le marier, elle repassait toute cette histoire de son père. Elle serra la main de Nina.

—Ne craignez rien, je vous remettrai les papiers avant votre départ. Mère a changé sa cachette, et je ne leur dirai pas, qu'ils me fassent ce qu'ils voudront. Dormons pour ne pas leur laisser croire que nous les avons entendus.

Nina tremblait, la pensée que ce rustaud repoussant et à demi-civilisé oserait se croire accepté d'elle, adressa au Ciel une ardente prière, pour demander que la tempête cessa et qu'elle puisse retourner chez elle, prévenir son père et Jean. Elle prit la résolution de feindre l'ignorance et de ne pas leur laisser voir qu'elle les avait entendus. Elle serra la main de Naita, se penchant, elle l'embrassa affectueusement et lui murmura à l'oreille : « Voulez-vous me laisser vous amener au phare avec moi ? Nous pourrions mieux vous soigner et nous vous garderons avec nous, tant que vous voudrez rester. »

—Si mère veut, je veux bien, je suis si malheureuse ici.

—Dormez alors, je vais faire un signal, pour que l'on vienne me chercher. Si la tempête s'apaise, au premier calme avec la chaloupe à sauvetage, ils pourront pousser les gros morceaux de glace avec leur gaffe et se frayer un passage. Prions pour que Dieu nous exauce car il faut prévenir votre frère.

—Oui, mon frère, cela me fait du bien de vous entendre dire ces mots « Votre frère », dites-le encore, parlez-moi de lui.

Et Nina, dans un murmure dans l'oreil-

le de Naita, raconta l'histoire du naufragé. Dehors les hurlements de la tourmente et des chiens qui avaient froid, les craquements de la cabane mal faite que Nina craignait de voir écrouler, le crac sec des clous qui cassaient, tout ce vacarme couvrait le murmure de leur entretien. Dans son coin, la folle se parlait à elle-même, elle avait entendu la conversation de ses frères et riait, branlant la tête et faisant des menaces. Elle se leva et s'approchant du lit de Naita, elle mit les couvertures du lit en ordre, jeta un châle sur Nina, qui comme Naita ne dormait que d'un oeil, et elle se jeta à travers du pied du lit et s'endormit.

Les deux frères réalisant qu'ils avaient été entendus baissèrent la voix et continuèrent à discuter, cette fois personne ne put les comprendre. Cependant l'un et l'autre essayèrent de se tromper réciproquement en prétendant une entente.

—Si tu étais un homme d'affaires, tu me laisserais vendre les papiers, nous ferions de bonnes affaires, quand nous aurons un bon magot, nous reviendrons et nous laisserons Nina choisir entre nous deux. D'ici ce temps-là nous ferons notre possible pour faire plaisir et rendre service au bonhomme Aubé. Nous ferons la chasse et donnerons du gibier à la bonne femme, nous donnerons des peaux en cadeaux à Nina. Tu verras que ce ne sera pas bien difficile, puis si nous ne sommes pas acceptés, on arrangera quelque chose pour envoyer un rapport contre le bonhomme, il perdra sa job et nous ferons application. Par en haut, à la baie des Iles, il y en a des belles filles, des veuves, il n'y a pas seulement que Nina Aubé dans le monde hein, Jim, qu'en dis-tu ?

—Je te dis que tu es plus fou que je te croyais. Tu crois que le bonhomme va te donner sa fille par amitié pour toi. Tu crois que l'on va attendre que l'on soit en affaires pour faire notre cour. Tu crois que le Français va attendre cela, toi ? Non, certes. Je sais comment obtenir les papiers de Jane. Elle n'a pas dû perdre le goût qu'elle avait pour du rhum. Dick et Dan Hynes m'ont donné une bouteille de rhum, en échange pour deux quarts de chats de mer que j'avais salés et que nous avions en trop, eux n'en ont pas assez. Je vais échanger la bouteille avec les papiers ; tu sais qu'elle ne refusera point.

Il demeura silencieux puis en baillant il dit :

—Dormons. Je ne refuse pas ton idée. Nous en causerons encore demain. S'il fait beau, nous irons au phare parler d'affaires. Il fait déjà grand jour !

Quelques secondes plus tard, des ronflements sonores se firent entendre et se mêlèrent aux autres sons discordants des éléments.

Au temps où se passait ce récit, les montres et les horloges n'étaient pas en vogue. On se guidait par le soleil. Le petit almanach d'annonces pour le "Pain-Killer" et les pilules Dodds, donnant le lever et coucher du soleil, les guidait. Cependant, parmi les pêcheurs de cette côte, il y en avait qui ayant fait une bonne pêche, se payèrent le luxe de ces objets indispensables; d'autres s'en étant pourvus dans les naufrages. Chez les Brent, il n'y en avait pas du tout et le jour était tout à fait levé quand Nina s'éveillant toute grelottante, se leva et, ne voyant personne bouger, elle prit un châle et sortit se frayant son chemin dans la neige qui lui venait au-dessus des genoux. Les chiens la connaissant maintenant, se levèrent pour la laisser passer. Arrivée à la pile de bois, elle choisit un long rondin auquel elle attacha le châle rouge de Naita, et se dirigeant vers l'extrémité de la pointe, le consolida dans la neige et revint bien vite à la cabane, gelée et couverte de neige.

La neige avait cessé son tourbillon infernal, le vent étant changé. Les nuages gris s'enfuyaient et un ciel plus net annonçait l'approche du beau temps.

Nina retrouva les habitants de la cabane encore endormis. Elle se hâta de faire du feu et allant chercher son sac de voyage elle prit ce qui lui restait de provisions qu'elle avait apportées du phare, elle prépara un bon déjeuner, du café au lait condensé, du bacon et des oeufs, des biscuits, des conserves. L'alléchante odeur du café éveilla les dormeurs et en un clin d'oeil ils étaient debout et jetaient des regards anxieux vers la cuisine où Nina mettant le couvert, se demandant si son signal serait vu. Elle versa un bol de café et mettant quelques biscuits elle apporta le tout à Naita qui les expédia en une bouchée, car cette pauvre enfant souffrait plutôt de manque d'alimentation. Elle dit d'une voix forte à Nina :

—Vous devez en faire souvent de ces bons déjeuners, comme vous devez être heureuse !

—Oui, chère Naita et beaucoup d'autres bonnes choses que vous goûterez quand vous serez chez moi, car je vous ramène avec moi. J'ai été faire mon signal pour que papa m'envoie chercher.

—Ils ne voudront pas me laisser aller.

—Votre frère les forcera, ils ne peuvent vous retenir, votre mère n'est pas responsable de ses actes et vous exigez des soins. Pourquoi vous garder ici de force? il me faut retourner, je n'ai plus de provisions et je ne pourrais me conformer à votre nourriture. Laissez-moi faire, et elle sortit de la chambre, c'est-à-dire de derrière l'amas de filets et revint à la table des deux ogres et Jane qui avaient tout nettoyé, ne laissant même pas une parcelle pour Nina, qui ne disant rien n'en pensait pas moins. Quel mari consciencieux et galant elle aurait si elle épousait l'un ou l'autre.

Ils s'essuyèrent la bouche du revers de leur main encrassée, se léchèrent les babines barbues et se levèrent de table sans dire un seul mot de remerciement. Nina leur demanda de faire un peu de jour en enlevant la neige des contrevents.

—Oui, quand nous aurons fini notre pipe.

Ils continuèrent à remplir la cabane d'une fumée dont l'odeur de mauvais tabac, mêlé de feuilles de thé sèches et de mousse prenait à la gorge, ils s'étendirent par terre près du poêle et bientôt leur pipe roula à côté d'eux, ils dormaient, cuvant non pas leur vin, mais leur café.

Jane se leva de table, s'approcha de Naita et la regarda longuement. Nina la laissant là, sortit dehors. Le soleil, quoique encore caché derrière les nuages, était prêt à paraître.

La jeune fille se préparait à enlever la neige des chassis, quand jetant un regard vers le phare, elle sentit son coeur bondir. On faisait un signal, ce devait être Jean, à qui elle avait promis de faire des signaux en cas de besoin. Il avait dû étudier le code car il se servait des signaux maritimes. "Nous avons votre signal et nous y allons."

Puis tout à coup, un coup de canon, ce dernier signal était pour les gens que le Capitaine Aubé avait prévenu car il savait

que c'était risqué de se présenter seuls chez les Brent.

Nina ne s'occupa plus de la neige et entra vite à la cabane. Les deux dormeurs s'étaient levés tout droit à la suite de deux coups de pied lancés par la folle qui les regardait les yeux hagards.

—Levez-vous, chiens, n'entendez-vous pas le canon, ils cherchent John, la glace est là, vous dis-je, il revient à moi.

Puis allant à Naita, elle range les couvertures, tourne les oreillers, brosse de sa main les boucles rebelles sur l'oreiller.

—Il a dû savoir que tu étais malade et il nous revient. Ils n'auront pas les papiers, je vais les lui remettre moi-même et tout lui dire, il me pardonnera quand il saura que c'est par amour que j'ai caché ses papiers. Je l'aimais, et ne voulais pas qu'il retournât à l'autre, en France. Il choisira entre elle et moi, qui l'ai soigné et aimé. Je vais aller les chercher, les papiers, puis se tournant vers ses frères, elle les regarda d'un air de défiance, les poings sur les hanches, les cheveux en désordre, elle les regarda longtemps, attendant leur réponse.

Les deux hommes se regardaient et se murmurèrent :

—Elle va avoir une autre crise, surveillons-la.

Nina commençait à avoir peur et s'écartant dans un coin de la chambre, près de la porte, prête à fuir à la moindre chance.

Jane s'approcha de ses frères, se cambra.

—Vous n'aurez pas les papiers et vous ne me metrez pas chez les fous. Il revient les chercher lui-même.

Jim la saisissant par le bras, la brassa : je te livre au fils de ton John, tu as détenu un homme de force, connaissant son identité, tu l'as laissé ignorer et l'as quasiment forcé à t'épouser quand tu le savais marié et père d'un enfant. Tu seras condamnée au pénitencier pour la vie. M'entends-tu, dis moi où sont les papiers ?

Il lui serrait les poignets et Tim s'approcha d'elle à son tour, lui parlant tout bas à l'oreille.

—Tu as froid, Jane, il te faudrait un bon verre de rhum, en veux-tu ?

—Oui, donne et vite, je ne te savais pas si généreux et si bien pourvu.

Tim se dirigea vers les filets qu'il soule-

va avec peine et en tira une bouteille qu'elle voulut lui arracher, mais il la recula.

—Tout doucement, petite soeur, tu vas y goûter avant. Attends ici. Si tu fais un autre pas, tu n'y goûteras pas et lui laissant dévorer la bouteille des yeux, il alla chercher un gobelet, et se préparait à lui en verser quand Jim s'avancant voulut saisir la bouteille.

—Tu crois que je vais te laisser jouer ta partie si facilement que cela ? Tu te trompes, Cain, tu vas m'en faire goûter moi aussi. Vite verse ici.

Jane donna un coup de bâton au gobelet de Jim, qui s'élança sur la folle. Nina n'osant intervenir, tremblait dans son coin, poussée par la crainte d'être aperçue, elle rampa derrière les filets jusqu'au coin qui servait de chambre à Naita, près du poêle, elle allait tirer le rideau improvisé et fait de sacs à sel, vides, quand elle sentit un air froid lui frapper le visage, elle souleva le rideau, le lit était vide, et le carreau ouvert, la neige était entrée et tombait par blocs sur le lit défait. Naita n'y était plus. Naita enjamba la fenêtre et suivant les pistes, elle remarqua de gros trous où la pauvre Naita était sans doute tombée d'épuisement dans cette neige molle et profonde. Les pistes la guidèrent en arrière de la cabane. Sur la grève, un amas de neige, elle trouva la pauvre enfant étendue, tenant un paquet entre ses mains bleues par le froid près d'elle un trou qu'elle avait fait de ses mains, au fond du trou, une roche plate rejetée de côté, une boîte où il y avait une bague, une montre en or et un loquet. Nina saisit le tout, ferma la boîte, replaça la pierre, rejeta un peu de neige et saisissant le corps frêle de Naita, reprit le chemin de la cabane. Elle couvrit l'enfant, petite et légère comme un bébé, la crainte d'être surprise lui donna de l'énergie nouvelle et malgré les chutes fréquentes, se retrouva à la fenêtre encore ouverte, elle se laissa glisser avec son fardeau. Elle enleva la neige sur le lit, enleva la couverture de dessus et la déposa dans un coin, et plaça Naita dans son lit, elle lui enleva le paquet qu'elle tenait serré. Pauvre petite elle s'était sacrifiée pour sauver les papiers de son frère et Nina des propositions ridicules de son oncle.

Elle frietonna Naita, après avoir caché les papiers et les bijoux dans son sac resté sous le lit. L'enfant restait inconsciente.

Dans la cuisine, Jane avait saisi la bouteille, et méprisant le gobelet elle buvait à même, elle avait déjà avalé la moitié.

Nina s'approcha bravement de la folle qui, interdite, s'arrêta de boire.

—Jane, voulez-vous me donner un peu de rhum pour Naita qui n'est pas bien ce matin ?

—Je veux bien, mais pas beaucoup, et, versant une petite quantité dans le gobelet, elle le remit à Nina qui, y ajoutant un peu d'eau chaude, en fit boire quelques gouttes à la pauvre petite qui se sentit un peu raniée et murmura tout bas :

—Je veux voir mon frère. Pourquoi ne vient-il pas ? Je veux aller au phare pour mourir dans ses bras.

—Ne dites pas cela, pauvre petite. Je vous emmènerai, ne craignez rien. Je vais aller voir si il vient. Fermez les yeux, attendez mon retour.

Elle sortit, suivie des yeux par les deux frères qui maintenant craignaient cette folle quasi ivre, brandissant sa bouteille. Elle riait : Faites-moi dire où sont les papiers, je vais les chercher, car quelque chose me dit que John aborde l'île. Allons à sa rencontre, venez souhaiter la bienvenue à votre beau-frère. Mais venez donc. N'avez-vous plus de cœur ? Est-ce que Naita n'a pas hâte de revoir son père. Je vais chercher mes papiers et aller au-devant de lui. Venez, et sortant, elle saisit une pelle et la bouteille quasi vide. Elle prit le pas militaire chantant "In the Sweet Bye and Bye". Ses frères la regardaient ébahis et comme figés. Ils voyaient une chaloupe qui se dirigeait sur la pointe. Et la folle continuait à chanter "We shall meet on the beautiful shore Bye and Bye", puis prenant une direction opposée, ayant changé d'idée, elle fit son chemin, faisant des arrêts ici et là, forcée par l'épaisseur de la neige. Ses frères voyant qu'elle allait chercher les papiers, la suivirent, regardant en arrière vers la chaloupe qui avançait lentement. La folle ayant fait le tour de la cabane, s'arrêta pour finir ce qui restait dans la bouteille, puis l'embrassant, elle lui fit faire plusieurs cercles autour de sa tête et la lança à la mer.

Elle explora la mer, apercevant l'embarcation qui ayant maintenant trouvé une crevasse avançait avec rapidité. Elle se retourna les yeux dilatés vers ses frères :

—Que vous ai-je dit ? qu'il reviendrait ?

Levant les bras en l'air elle criait, ses cheveux gris épais et poussés par le vent couvraient son visage encrassé et les bras longs et maigres s'ouvraient comme pour attirer quelqu'un à elle.

—John, mon John, te voilà enfin. Comme la chaloupe est lente à aborder. Arrive, tiens ici, saute. Pourquoi me regarder comme cela ? Ne reconnais-tu plus ta Jane ? Ta femme qui t'attends et te pleure depuis si longtemps ! Qu'as-tu fais tout ce temps ? Pourquoi m'avoir abandonnée ? Es-tu retourné en France. Est-ce que tu as parlé de moi à Bérénice ? C'est pourquoi elle ne t'a pas laissé revenir à moi ? Je sais tout. J'ai tes lettres. J'ai tout conservé pour tout te remettre moi-même. Allons viens... nous allons les chercher ensemble.

La chaloupe était échouée sur la grève et Jean qui était à l'avant sauta le premier. Le capitaine Aubé et plusieurs pêcheurs qui étaient accourus au signal vinrent ensuite. Ils avaient averti d'autres compagnons demeurant près de la Pointe d'aller les rejoindre en cas de besoin.

Nina, de la fenêtre, avait tout vu. Préparant son sac, elle ramassa toutes les couvertures du lit et en enveloppa Naita qui se laissa faire. Elle s'habilla et, entr'ouvrant la porte de la cabane, elle arriva face à face avec deux pêcheurs : les frères Spence, deux hercules. Elle les fit entrer et leur demanda de transporter Naita dans la chaloupe avec elle, où elle attendrait son père et Jean. Ils entrèrent dans la petite chambre et Alex la prit dans ses bras et partit, suivit de près de Nina et de Ken qui portait le sac de voyage.

Ils s'installèrent dans la chaloupe pendant que Jean et les autres suivaient Jane qui, comme tambour-major battant la marche, invitait Jean qu'elle prenait dans sa folie, pour son John. Ses frères guettaient Jean d'un oeil mauvais et le suivaient de près. Le capitaine Aubé et Pat Walsh ne les perdaient pas de vue et le groupe suivant toujours la folle qui semblait chercher sans trouver, leur fit faire le tour de la cabane et suivit les pistes de Nina qui la menèrent au trou que Nina avait tant bien que mal essayé de recouvrir.

Elle était maintenant tout-à-fait ivre et titubant, elle s'écrasa et avec ses mains nues creusait la neige avec une dextérité fébrile et étonnante. Arrivée au fond elle

avait les doigts quasi gelés. Elle se soufflait dans les mains puis, s'adressant à ses frères, elle leur fit signe de continuer.

—Creusez vous autres et dites-moi quand vous toucherez la boîte. John, suis moi, j'ai quelque chose à te dire seul.

Elle saisit Jean par la manche, et le dévisageant elle l'examinait des pieds à la tête.

—Sais-tu que les années d'absence ne t'ont pas changé. Tu es resté jeune, tu ne t'es pas ennuyé de moi ni de notre fille ? Tandis que moi, j'ai vieilli, ah, oui, beaucoup. C'est que vois-tu, je t'ai tant pleuré. Je t'aimais et je ne t'ai pas oublié. Pourquoi me regardes-tu ainsi, tu n'as pas un seul mot pour moi.

Le jeune homme, attristé par cette scène pénible, baissait la tête, cherchant aussi un moyen de brusquer la situation et en finir au plus vite. Tim et Jim se regardèrent quand ils constatèrent que la cachette était vide. Jane s'en aperçut et leur dit :

—N'y a-t-il rien au fond ?

—Non, rien du tout et il est temps que tu cesses tes recherches. Tu t'imagines toute cette histoire et tu n'as rien qui puisse aider cet homme qui n'est pas ton John.

—Regarde, reprit Tim. Vois-tu là-bas cette chaloupe qui s'en va ? Et bien c'est ton John. Il est venu chercher et il a trouvé les papiers. Cours après lui.

Tous les yeux se dirigèrent vers l'embarcation non loin et qui était en réalité un pêcheur qui faisait la chasse aux canards sauvages, nombreux à cette place parce que la glace était ouverte et qu'ils se croyaient plus en sécurité à l'abri des banquises.

La folle se fit un abat-jour de ses mains et examina l'horizon tout en marchant d'un pas automatique, souvent interrompu par les chutes qu'elle faisait parmi les roches inégales recouvertes de neige molle.

Jean ne put résister plus longtemps. La voyant à peine vêtue, grelottante de froid. Il s'avança doucement la touchant légèrement sur le bras, il lui dit :

—Entrons à la maison, Madame. Vous avez froid. Je vous dirai qui je suis et pourquoi je suis venu vous déranger.

Elle avançait toujours, sans écouter. Le capitaine Aubé pensant tout-à-coup à Naita et Nina au froid dans la chaloupe, dépêcha trois des témoins de la scène, car

maintenant toutes sortes d'histoires couraient sur la mission de Jean à la pointe et on voulait savoir et voir ce que ferait la folle, et il y avait déjà beaucoup de curieux dispersés en groupes. Le capitaine se demandait si les frères Brent n'essayeraient pas de faire un mauvais parti à Jean. Il expédia donc trois des curieux, trois frères Gould, à la chaloupe et leur dit de traverser Nina de suite au phare et revenir le chercher. Tim regarda la chaloupe d'un oeil dont l'expression dénotait facilement ce qui se passait en lui.

Jean regardait la folle dans les yeux, lui prenant les mains, il essaya de les lui réchauffer. Elle se laissa faire, puis le regardant à son tour elle lui dit :

—C'est vrai, vous ressemblez beaucoup à mon John, mais qui êtes-vous pour tant lui ressembler ?

—Je suis son fils et je viens vous supplier de me remettre mes papiers. Ils ne vous servent à rien. Je vous ferai riche, vos frères et Naita.

—Je n'ai plus vos papiers Monsieur Le Meunier, car je sais votre nom, voyez-vous, ma mère était une institutrice de l'île de Jersey et m'avait appris beaucoup de choses, entr'autres lire le Français. Je n'ai jamais pu le parler beaucoup mais j'ai lu les lettres de Bérénice. Et bien il faut rattraper votre père et lui dire que vous êtes ici. Criions son nom, son vrai, il va peut-être revenir :

—Louis Le Meunier, eh là-bas, Louis, ohé, ohé, aye là-bas ! elle sifflait.

La pointe montait vers l'extrémité s'avancant en mer. La grève s'arrête à demi-chemin et continue en récifs aigües. Le centre montant en pente s'élève en cap assez haut.

La folle suivie de Jean qui la retenait de force et de ses frères qui semblaient figés, n'ose avancer. Elle crie toujours : tantôt John Newman, tantôt Louis. Elle est debout maintenant sur une roche avançant en corniche ; au-dessous c'est l'abîme...

Elle se retourne vers Jean. Venez avec moi. Il nous faut avoir ces papiers. Il est venu les chercher en voleur. Il ne m'a même pas dit un mot ni à Naita. Il croit que je vais le laisser retourner à sa maudite française. Ah ! non, non, je vais d'abord le tuer, puis ensuite, je vous tuerai vous. son fils qui vient ici m'enlever mes preuves

des droits que j'ai sur lui, puis, puisqu'il ne veut pas de moi, moi je ne veux pas de sa fille. Je la haïs comme lui. Comme je le haïs, comme je vous haïs, vous fils de chien, hypocrite comme Naita. Vous ne connaîtrez même pas votre soeur. J'ai essayé assez souvent de la tuer, pour me venger de son abandon. Puis quand elle dormait, il me semblait voir la petite dormant près de John et je regrettais de lui avoir fait mal.

Le chasseur aux canards s'était un peu rapproché, et inconscient de la scène affreuse qui se passait sur la pointe et comme il avait un beau coup à tirer : une Compagnie entière le narguait, il ajusta et tira, ce qui ne surprit pas les assistants de la scène dramatique, mais la folle ivre et au paroxysme de la rage, l'écume à la bouche, bleue, presque pourpre par le froid, crut que le coup de fusil lui était réservé. Elle hurlait et repoussant ses cheveux blancs qui lui couvraient la figure, les deux poings crispés, elle était terrible et même les hommes les plus forts et braves n'osaient faire un pas. Le capitaine Aubé, voyant le danger pour Jean le tira près de lui et regarda de temps en temps vers le phare, espérant voir revenir la chaloupe.

Un autre coup de fusil. Cette fois, elle avança encore d'un pas. Elle ne regardait pas en bas. Elle cria, ne s'occupant pas de ses frères que cette fois un peu de sentiment fraternel éveilla. Ils s'avancèrent pour la saisir. De ses deux mains elle les écarta et ils allèrent piquer une tête dans la neige, tombant entre deux roches, et ils durent avoir l'aide de leurs compagnons pour se relever.

—Ah! me désertier, me voler n'est pas assez. Tu veux me tuer, et bien non ! ce ne sera pas si facile de se débarrasser de Jane Brent. C'est toi qui va mourir. Guettez moi revenir avec mes papiers vous autres, et, puis sa carcasse. C'était bien la peine de le soigner, de le pleurer, veiller les nuits de tempêtes à faire des signaux pour le guider vers moi. Ingrat... hypocrite...

—Toi Jim, surveille le français.

—Toi Tim, surveille Naita. Je vais le chercher et nous leur ferons des funérailles et nous chanterons "In the Sweet Bye and Bye". We shall meet on the beautiful shore. Bye Bye...

Les sons aigres et discordants se turent

et tous se regardèrent pétrifiés et n'osant avancer vers le bord des roches, car, en finissant la dernière phrase, elle avait fait un pas et avait disparu dans l'abîme.

Ses frères avancèrent et avec le plus grand sang-froid, ils dirent "Elle s'est brisée sur les glaces et les roches". Pas une larme dans les yeux, Tim dit :

—C'est mieux comme cela. Elle nous enlève bien des ennuis. On n'aura pas besoin de l'envoyer à l'asile.

Puis dit Jim, elle a emporté son secret avec elle. Elle ne nous a pas dit sa cachette, mais nous la trouverons au printemps et nous ferons des affaires, n'est-ce pas, Monsieur le Français ? Je ne me rappelle pas de votre petit nom.

Et Tim s'avancant vers Jean le regarda d'un oeil narquois.

Comme c'est fâcheux pour vous d'être obligé de retourner sans vos petits papiers. Comme vous voyez qu'il ne vous reste rien à faire ici, veuillez ramener Mlle Naita votre chère petite soeur. Tâchez de la marier à quelque marquis ou prince et soyez assez généreux de nous dédommager en nous payant pour les dépenses que nous avons faites pour l'élever.

—Quant à vous capitaine, nous voyons votre chaloupe arriver. Soyez assez bon de nous débarrasser de votre protégé et de ramener Milles Nina et Naita. Nous avons à nous occuper de Jane et nous ne pourrions nous occuper de vous — Au Revoir — nous irons probablement saluer Nina.

Le Capitaine Aubé, comme Jean, était paralysé et transi par le froid qui s'emparaient d'eux malgré leurs épais vêtements. Connaissant les dispositions sournoises des Brent et comprenant les signes de se hâter que leur faisaient les pêcheurs, ils ne se le firent pas dire deux fois, mais le Capitaine Aubé, s'armant d'audace, s'adressa à l'ainé :

—Écoutez Jim Brent. Si vous ne retrouvez pas les papiers, la loi les retrouvera et nous en aurons long à dire sur votre compte. Le Juge de paix et des détectives peuvent facilement venir de St-Jean de Terre-Neuve. Je vous préviens, je connais la loi et votre record écorche le code d'un bout à l'autre. Quant à vous Tim, mon Roméo d'eau salée, ne vous avisez pas de venir chanter des barcaroles sous la fenêtre de ma fille, car je vous couperai les cordes vocales d'une manière que vous n'aurez

plus à chanter que pour essayer de charmer Lucifer. Et le vieux loup de mer prenant place avec Jean, parmi les hommes, tous atterrés et n'osant rien dire, ils laissèrent les deux frères seuls et retournèrent à leurs chaloupes. Bientôt ils furent assez loin pour discuter ces événements aussi précipités que terribles.

Le trajet se fit avec facilité, une fissure ayant été faite par le premier voyage de la chaloupe, la conversation animée leur fit oublier même les difficultés d'atterrissage qui furent surmontées et sans changer de sujet ils arrivèrent au phare.

“Sa mère” avait de suite installé Naita dans un lit confortable, lui ayant donné un bon bain chaud, des vêtements propres et une tisane accompagnée d'autres médicaments. Il lui fallut aussi s'occuper de la pauvre Nina, fatiguée par le manque de sommeil et de confort, elle était énervée par les aventures et les scènes dont elle avait été témoin. Elle aussi avait été mise au lit, dans la chambre voisine de Naita et les pauvres petites furent vite dans le pays des rêves.

Madame Aubé, aidée de Jeannette et même de Margot s'empressèrent de mettre les couverts car les pauvres hommes étaient partis de bonne heure et leur estomac le leur rappelait, et comme toujours “Sa mère” savait ce qu'il fallait faire pour garder son digne époux de bonne humeur et cela consistait à avoir bonne mémoire pour se rappeler les petits plats favoris. Il était une autorité sur le sujet culinaire, lui et sa fourchette se connaissaient en bonne cuisine canadienne et à ses yeux elle surpassait toutes les cuisines française, italienne, allemande ou chinoise, et d'après lui, “Sa mère” était la perle des cuisinières et aurait sûrement remporté palme et diplôme dans tous les concours du monde.

Done nos hommes, avant d'entrer décidèrent de ne rien dire au sujet de la mort affreuse de Jane, devant Nina et Naita, surtout devant la dernière, ils décidèrent de laisser à “Sa mère” et au missionnaire attendu d'un jour à l'autre, la mission de l'avertir. La pauvre enfant n'avait jamais reçu aucune caresse dont elle put se rappeler, cependant, au fond de ce pauvre petit cœur, toujours gros et prêt à se fendre, il y avait une corde tendre et prête à se détendre et s'élançant à la moindre invitation.

Pauvre Jean, triste et désappointé, entra le dernier et refusa toute nourriture.

—Mais bon sang, de bon sang, Monsieur Jean, vous n'avez avalé que quelques gouttes de café ce matin. Il vous faut manger pour remonter le moral et son enveloppe physique. Voici un bol de bouillon à la perdrix qui va vous ravigoter, les engins et la boussole. Allons, amène-le, “Sa mère”.

—Merci, mais réellement, la faillite de mon entreprise... J'avais presque la certitude que je rapporterais les papiers à ma mère. Il est vrai que je puis lui certifier que père est réellement mort, mais les papiers auraient été la meilleure preuve. Puis, cette scène dont nous avons été témoins, tout cela m'enlève le courage et l'appétit.

—Vous priver de nourriture ne ramènera pas les choses. D'abord les frères Brent ont besoin d'argent. Ils vont certainement chercher jusqu'à ce qu'ils trouvent les fameux papiers et ils ne seront que trop contents d'en tirer profit. Pour ce qui est arrivé, c'est malheureux, mais nous n'en sommes pas cause, la pauvre femme devenait dangereuse et de plus en plus folle. Elle aurait peut-être tué Naita, et avec ses maudits feux, aurait peut-être causé d'autres naufrages, et j'aurais eû le blâme. Personne ne pouvait l'arrêter, la même chose serait arrivée tôt ou tard. C'est triste, mais Dieu est juste, elle ne croyait ni à Dieu ni au diable, une ivrognesse, en plus, une mâtresse qui maltraitait sa propre enfant. C'est son change et Dieu a été assez bon de délivrer pauvre Naita.

—J'oubliais cette pauvre petite, comment est-elle? Il me tarde de me présenter à elle, demanda Jean.

—Elle repose, mais je crains beaucoup le trajet de la pointe au phare, au froid, quoique bien enveloppée, ne peut lui avoir fait du bien, car elle était bien malade et une rechute serait certainement fatale. Sa grande faiblesse ne le lui permettrait pas. Elle n'aurait pas assez de force pour surmonter une autre maladie, dit Madame Aubé.

—Peut-être sait-elle là où sa mère cachait ses papiers, il ne faut pas perdre espoir. Le bon Dieu arrangera bien cela pour les punir eux aussi.

—Oui, reprit Tom Walsh. Ils ne croient

en rien et sont plutôt à craindre qu'à plaindre.

—C'est ce que je crains, qu'ils viennent ici vous importuner à mon sujet, reprit Jean qui avalait un peu de bouillon.

—Pour ça, Monsieur Jean, je ne le crains pas. Ils sont grands parleurs, mais réellement poltrons, sous la peau. Les menacer de la loi a pour eux l'effet d'une douche froide, ils ne savent armés et de plus l'abord de l'île est trop risqué, puis, de plus, si vous aviez réussi à vous procurer les papiers sans leur consentement, peut-être ils viendraient vous badrer pour se les faire payer, mais ils n'ont pu faire dire à la folle là où elle les a cachés. Ils les cherchent et s'ils les trouvent ils viendront ici avec leurs manières les plus mielleuses pour obtenir le plus haut prix possible.

—Ce sont de vrais pirates reprit Bill Burke, il ne ferait pas bon de leur montrer trop d'endurance ni courtoisie. Il est bon de leur faire voir que vous les connaissez pour ce qu'ils sont.

—Cà c'est vrai, Jour de Dieu, continua Tom Sinclair. Pour se débarrasser de cette vermine, nous avons en mains des preuves suffisantes pour les envoyer à l'ombre. Vols de toutes sortes. Les filets de plusieurs hâves, anses et baies ont peur d'eux comme de chiens galeux.

—Dans les naufrages ce sont de vrais écumeurs de mer, continua Jos. Hughes. Ils frappent, cognent, claquent ce sont des démons, et il y a longtemps qu'ils auraient payé leur compte au diable, si ce n'était pour l'amour de Naita et de la défunte folle.

—Je parierais qu'ils vont la mettre comme ça dans un trou. Ils n'ont aucune religion, ni humanité. Ils ne se donneront pas le trouble de l'ensevelir dit le Capitaine Aubé.

—Et bien je vous dis moi que si la glace n'était pas si compacte et si difficile, je me ferais traverser et j'irais l'ensevelir cette pauvre femme. Et Madame Aubé, déjà connue d'un bout à l'autre de la côte, entre le cap Bauld et la baie des Iles, pour sa charité et son grand coeur, y serait certainement allée.

Pendant le repas, Jean et le capitaine aidant à servir, avaient trouvé le temps de la mettre au courant de la mort tragique de la folle.

—Ce serait folie "Sa mère". D'abord,

elle n'a pas droit à une sépulture chrétienne, elle ne croyait à rien, puis c'était une méchante femme, vicieuse. Ensuite c'est à savoir s'ils accepteraient tes services, ils nous ont bel et bien congédiés et même avec la plus grande absence de courtoisie, nous recommandant de bien faire ce que nous voudrions de Naita. Ils n'avaient pas besoin de nous et par leurs agissements, je n'aurais pas été surpris de voir pleuvoir une bordée de balles dans nos flancs. Ils sont d'habiles viseurs et ne manquent jamais leur coup, finit Harry Way.

Le repas était fini, on se leva de table, les pêcheurs remarquant l'heure au cadran, s'empressèrent de retourner à leur cabane, car il était impossible de naviguer la nuit parmi ces glaces s'entrechoquant et s'empilant. Ils furent bientôt partis après avoir refusé tout paiement.

Jean alla les reconduire jusqu'à leur chaloupe, les remerciant avec chaleur, leur promettant de leur faire accepter un paiement à sa manière sous peu de temps. Ils les regarda s'éloigner, les saluant de sa casquette, bientôt ils furent hors de vue, étant entrés dans le baie. Madame Aubé montait dans leur lit Jeannette et Margot qui maintenant se disputaient Jean, en disant :

—Monsieur Jean est tout à moi disait Jeannette.

—Non, Monsieur Jean dit qu'il voudrait m'avoir pour petite soeur, répondait Margot. Il dit qu'il va m'envoyer une grosse poupée de France.

—Moi aussi, hein Monsieur Jean ?

Et Madame Aubé était venue jusqu'à ce point où la discussion prenait du volume.

Jean voulut les monter lui-même et fut obligé de faire deux voyages et leur promettre de leur envoyer son portrait et celui de sa mère, et que d'autres choses !

En passant près de la chambre de Naita, Madame Aubé ouvrit la porte et la referma de suite.

—Elle dort, il n'est pas temps pour sa potion, je remonterai plus tard après que j'aurai rangé la cuisine.

Jean la suivit et ils trouvèrent le capitaine en frais de préparer la bouette pour les animaux. Comme Gérard ne devait arriver que le lendemain de sa partie de chasse, Jean offrit d'aller aider.

—Je suis fatigué ce soir, et j'ai hâte d'avoir fini pour pouvoir mettre mes pantoufles et maintenant que nous sommes

seuls, discuter des événements de la journée.

“Sa mère” en un clin d’œil eut tout rangé et prenant son panier de raccommodage, s’installa dans sa chaise près de la lampe quelques minutes plus tard près du gros poêle qui laissait à désirer du côté mélodieux.

Jean regrettant toujours ses papiers était, comme le capitaine et sa femme, loin de penser que Naita s’était dévouée en risquant sa vie, laissant son lit de malade, et mal vêtue, battant son chemin et creusant la neige de ses mains faibles et fiévreuses pour chercher et voler les papiers, tout cela par dévouement pour ce demi-frère qu’elle voulait voir heureux. La conversation ralentit et le capitaine commença à cogner des clous.

“Sa mère” se frottait les yeux, essayant de les ouvrir plus grands pour enfiler son aiguille, Jean faisait son possible pour combattre le sommeil qui lui aussi le gagnait. Enfin, d’un commun accord, le trio se leva, et la lampe à la main, ils montèrent à leur chambre.

“Sa mère” commença ses questions habituelles.

—As-tu bien fermé les portes à clef ?

—Oui.

—As-tu fait entrer Curly ?

—Oui, oui.

—As-tu bien fermé les clefs du poêle ?

—Oui, oui, oui.

—As-tu fermé la porte de la tour ?

—Oui, oui, oui, oui.

As-tu fait des copeaux pour allumer le poêle ?

—Oui, oui, oui, oui, Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous.

—Viens-tu fou ? Charles.

—Mais non, mais j’essaie de faire deux choses à la fois : dire ma prière et répondre à tes litanies.

—Ainsi soit-il, dors, vieux loup marin. Si je ne pensais pas à tout, qui y penserait ?

—Bonsoir, sa mère, dors tranquille, tout est correct.

Sixième Partie

LA VISITE DU MISSIONNAIRE

Le lendemain se leva radieux, le soleil brillait, et ses rayons reflétant sur les hautes banquises, leur donnaient l’aspect de gi-

gantesques châteaux de marbre flottants, servant de forteresses et fortifications autour de l’île couverte de neige. Le phare blanc surmonté de sa tour rouge feu, était la seule couleur se découpant dans cet entourage blanc et le firmament bleu où, à une hauteur prodigieuse, les mouettes grises planaient à la recherche de mares d’eau, très rares dans les parages de l’île Fleurie.

A l’intérieur du phare, les événements de la veille n’avaient rien changé à leur routine. Nina ayant bien reposé allait et venait, fraîche et alerte, gaie comme le pinson, elle fredonnait :

*“Quand les lilas reflouriront
Parfumant l’air de leur haleine
Comme nous danserons en rond!”*

Elle fut interrompue par une voix basse et agréable à son oreille.

—Il me serait bien doux d’aller danser avec vous sous les lilas, brave et chère Nina !

—Ah ! Monsieur Jean, il nous serait bien difficile de nous payer ce plaisir, car je ne crois pas qu’il y ait une seule fleur qui croisse sur cette côte. La violette a beaucoup de misère à survivre, pauvre petite fleur, aux intempéries des saisons.

—Oublions les choses et parlons de vous. Etes-vous un peu remise de votre expédition ? Vous ne savez comme votre absence nous a fait croire les heures doubles et votre retour nous réjouit. Voyez-vous ce glorieux soleil, eh bien, c’est pour se joindre à nous pour vous souhaiter la bienvenue.

Ce discours flatteur et galant, nouveau pour Nina lui dit deux choses. L’une que Jean était heureux de la revoir, l’autre qu’elle était heureuse d’être de retour.

—Oui, Monsieur Jean, je me sens très bien et pour plus d’une raison, je suis contente d’être de retour.

—C’est une bonne idée que vous avez eue de ramener Naita avec vous. Comment est-elle ce matin ?

—Elle a un peu de fièvre, mais elle a assez bien reposé, elle vous prie de monter tout de suite la voir, elle tousse, je crois qu’elle a été criminellement maltraitée et négligée. Son corps est décharné, couvert de marques bleues, vertes, noires et même de cicatrices. Elle voudrait se faire descendre ici en bas pour être toujours près

de vous. Si quelqu'un vous eût dit que votre naufrage vous ferait retrouver une soeur ?

—Certes non, je le bénis, ce naufrage, car, si je n'ai pas retrouvé les papiers de mon père, j'ai trouvé une soeur et la plus charmante des amies.

—Et nous aussi, Monsieur Jean, nous sommes heureux de vous avoir avec nous.

—Ah, Nina, pourquoi ne parler que du "nous". Ne voulez-vous pas me dire à moi seul, que "vous" êtes heureuse de m'avoir sauvé ?

Nina, rougissante, baissa la tête et dit :

—Oh, oui, je le suis, mais quand je pense que dès le premier voyage du côté de la malle, vous nous quitterez, et...

—Ne finissez pas ce que vous vouliez dire, et vous faites erreur. Il faut que j'aie rendu compte de mon voyage à ma mère, mais je reviendrai et ce sera pour ne jamais vous quitter.

L'entrée du capitaine, comme un coup de vent, suspendit leur entretien.

Le pavillon est hissé au mât de la maison d'école, c'est le signal que le missionnaire est arrivé. Je crois que la glace est bien échouée et prise, je vais essayer de traverser tout droit et en avant, vis-à-vis chez Ken Spence, il n'y a aucun risque, je reviendrai sur mes pas si la glace n'est pas solide. Venez-vous, Monsieur Jean ? Si le père Lynch a voyagé avec la malle, il se pourrait bien qu'il y ait des lettres et des journaux.

—Avec plaisir, Capitaine, mais j'aimerais bien faire connaissance avec ma pauvre petite soeur, dit Jean.

—C'est tout juste, reprit Madame Aubé, qui était descendue avec les deux petites. Mettons-nous à table, et nous monterons la voir si elle est éveillée. Oui, dépêchons-nous, Nina, car il faut nous préparer pour la visite du missionnaire, et cela demande des préparatifs tout à fait exceptionnels. Le repas terminé, on se levait de table et chacun se préparait à suivre la routine habituelle, c'est-à-dire chacun sa part d'occupations. Curly qui lui aussi avait expédié son déjeuner, se secoua et courut à la porte et aussitôt ouverte il se faufila dehors, gambadant et aboyant de joie, car il avait vu quelqu'un marchant sur la glace, et il avait reconnu Gérard. Il courut à sa rencontre, arrachant le paquet qu'il

portait et vint le donner à Madame Aubé qui s'exclama en l'embrassant.

—La malle ! Et comment es-tu ? As-tu eu de la chance ? Grand Dieu, qu'il est sale, et il s'est payé le luxe d'une moustache !

—Je suis bien, nous avons abattu chacun un gros caribou, onze perdrix et des lièvres. Le missionnaire est arrivé chez Lawless, il a rencontré la malle. J'ai une faim de loup.

—Tu arrives à temps. Ton père se préparait à traverser prendre des nouvelles, car on a vu le pavillon à la maison d'école. Tiens, approche ici, voici de la bonne eau chaude et tout ce qu'il faut pour faire ta toilette. Il s'est passé bien des choses depuis ton départ et j'ai donné ta chambre à Naita, Monsieur Jean partagera peut-être avec toi pour quelques jours.

—Ce sera un réel plaisir pour moi que de chamberer en frère avec vous, mon bon Gérard, répondit Jean. Avez-vous entendu parler des derniers événements à la Pointe du Mort ?

—Oui, c'est affreux, il paraît que les frères Brent ont porté leur soeur dans la maison, dans un coin, sur le plancher. Elle était toute brisée ayant tombé en travers de roches aigues. Ils l'ont étendue, l'ont recouverte d'une vieille voile et se sont couchés après avoir mangé. Georges Moore et sa femme se sont rendus pour offrir leurs services, mais ont été refusés. Ce matin, ils ont acheté une livre de clous chez Lawless et Tom Sinclair leur a donné des planches pour faire la tombe, mais lui aussi fut refusé. Ils ne l'enterrent pas avant le printemps, car ils ne peuvent creuser, la terre est trop gelée, ils la laisseront dans leur hangar à chaloupe. Brrrr ! La Pointe aura un nom authentique, elle pourra porter le nom de la Pointe de la Morte. Ce ne sera pas un entourage des plus gais et la superstition va certainement soulever l'imagination des gens. Nous pouvons nous attendre à en entendre des histoires de feux mystérieux, de fantômes et gémissements sur la pointe, reprit Nina.

Eh bien, puisqu'ils veulent rester seuls dans leur antre, laissons-les, le principal est que Naita soit en sûreté et que ces deux brutes s'arragent, après tout, ils ne méritent aucune sympathie. Nous ne nous sommes que trop occupés d'eux. Avec tout cela nous oublions que nous avons un gros pa-

quet de lettres à ouvrir. Tiens, "sa mère" viens ici près de la fenêtre, il me tarde de voir ce qu'il y a de nouveau.

—Comment se fait-il que la malle soit arrivée si vite? Quand nous devons ne la recevoir qu'en février?

—C'est le bon père Lynch qui s'en est chargé, répondit Gérard.

Le paquet fut ouvert, journeaux et lettres.

—Tiens, Nina, ta part, une lettre d'Ethel Parsons, tes cousines Stella, Blanche, Béatrice, les autres sont de ta grand'mère, ta tante Lizzie. Pour moi, tiens, une lettre de Battle Harbour, ma foi, c'est du mousse, et puis, un marconigram? Ah, bonne Sainte-Vierge, c'est pour vous, Monsieur Jean, vite, prenez en connaissance.

"Sa mère" ouvrit la lettre du mousse, voici ce qu'elle lut : Monsieur le Gardien du phare, ainsi qu'à votre bonne dame! On m'a raconté les bontés que vous avez eues pour moi, et je veux vous remercier de tout mon coeur. Je suis hors de danger, mais ma convalescence va être longue. Si vous ne m'eussiez sauvé, une pauvre veuve aurait perdu son seul soutien. Que Dieu vous bénisse et vous récompense pour moi. Merci.

Jean, les larmes aux yeux, leur remit son message :

"Mon Jean chéri, ton message me remplit d'espoir, mais mon coeur est serré et je te pleure. Je sais que tu me reviendras dès que ta mission sera remplie. Reviens, mes bras t'attendent, ouverts pour te recevoir, pour ne pas te laisser jamais repartir. Un océan de baisers.

Ta mère qui t'attend,
Bérénice."

De grosses larmes coulaient du long des joues encore pâles du jeune homme. Le reste de la correspondance fut lu et les nouvelles furent commentées. Car la malle, pour ces exilés est tout un événement, ce sont des nouvelles du pays. C'est revivre dans un passé de souvenirs chers à leurs coeurs isolés. Pour changer l'atmosphère de tristesse nostalgique que les nouvelles du pays faisait régner, Jean se leva et demanda à Nina de l'accompagner à la chambre de Naita. Elle accepta avec hâte et le précéda, entrant la première, annoncer le visiteur si attendu.

Sur les joues de la malade, de grosses larmes coulent et tombent sur les mains du jeune homme.

—Chère petite soeur, je suis bien heureux de t'avoir trouvée.

Naita rendit le baiser fraternel et répondit :

—Depuis le jour où Mère Jane dans un accès de folie me confessa ce qu'elle connaissait de père et de sa famille, je n'ai cessé de désirer de vous connaître. Si je n'avait craint d'échouer dans mon entreprise, j'aurais volé les papiers et ce qui vous appartenait et je vous les aurais expédiés, mais elle ne les laissait pas longtemps à la même place, puis je ne sais pas écrire et je ne voulais me confier à personne.

—C'est Dieu qui l'a voulu ainsi, il me fera retrouver mes papiers plus tard, en attendant, parlons de vous. Aux premières voiles, au printemps, je vous amènerai à ma mère, je lui raconterai votre triste histoire, et vous aurez une bonne mère douce comme un ange et nous vous ferons oublier vos années malheureuses.

—Vous me faites espérer des choses qui ne peuvent se réaliser. Mère, ne me laissera pas rester ici bien longtemps, ma place est près d'elle, elle ne peut rester seule, dans sa condition.

Jean et Nina échangèrent un regard. Nina s'esquiva pour aller s'essuyer les yeux.

—Vos oncles ne veulent pas vous garder, et votre mère n'a aucun besoin de vous, vous ne pouvez rien faire pour elle et vous pouvez rester ici car elle ne viendra pas vous chercher.

—J'aimerais beaucoup mieux rester ici. Vous êtes tous si bons pour moi, puis tout est si beau, si propre ici, mais quand bien même mère ne m'aime pas, elle est ma mère et je me dois à elle.

—Nous en reparlerons, reprit Nina, pour le moment, laissez-nous vous soigner et n'essayez pas de partir, d'ailleurs vous vous rappelez dans quel état elle était quand nous l'avons quittée. Mon frère Gérard dit que dans ces moments elle ne reconnaît personne, même pas vos oncles, et il est sûr qu'elle ne reconnaîtra jamais personne.

—Pauvre maman, j'aimerais bien mieux la voir morte, elle ne veut jamais rien faire pour se soigner, quand elle est malade.

—Eh bien, pauvre Naita, nous allons prier pour que Dieu l'arrête de souffrir.

—L'homme de religion est venu des fois à la maison, et disait cela aussi que le grand médecin pouvait la guérir. Il voulait que nous allions l'écouter à sa maison, il nous aurait dit ce qu'il fallait dire pour demander ce que nous avions besoin. Elle ne voulait pas y aller ni me laisser aller voir. Sarah et Edna Welan sont venues souvent nous chercher, mais elle leur disait de se mêler de leurs affaires.

—Alors, vous ne priez jamais ?

—Je ne sais que dire ni à qui m'adresser, mais hier quand je me suis sauvée pour chercher les papiers, j'ai dit : Grand médecin, ne me laissez pas devenir plus malade, je veux que mon frère Jean soit heureux, il ne peut l'être sans ses papiers.

—Que voulez-vous dire, Naita, vous savez la cachette de mes précieux papiers ?

—Oui, Monsieur Jean, continua Nina, cette brave enfant, entendant une chaude discussion entre ses oncles et sa mère, sortit par la fenêtre, à peine vêtue, laissant son lit de malade, elle fit son chemin dans la neige et creusa en grattant la neige avec ses mains nues et un bout de planche, elle n'eut pas la force de terminer sa tâche, je m'étais sauvée dehors et guettait votre chaloupe, quand entrant chercher quelque chose pour me couvrir, je constate sa disparition. Je fis comme elle, j'emjambai la fenêtre et suivant ses pistes dans la neige molle, je la trouvai sans connaissance, et je continuai à creuser et trouvai...

—Ceci, dit Naita, qui tira un paquet de dessous l'oreiller et les présenta à Jean.

—Vous vous êtes dévouée, vous avez risqué votre vie pour moi, Naita, comment vous payer de tout cela ?

—Que vous me considérez comme votre vraie soeur. Me savoir comprise et un peu d'affection me rendra bien heureuse. J'ai toujours été seule. Mère ne me parlait que de choses que je ne comprenais pas, mes oncles à peine quelques mots. Mère ne voulait jamais me laisser parler à aucun enfant, je ne suis jamais allée plus loin que la Pointe où je suis née, et pour aller pêcher au large ou sur la grève. Ce que j'ai fait n'était rien de nouveau pour moi, car par les gros froids ou par les tempêtes mère et mes oncles m'ont souvent envoyée chercher de l'eau au ruisseau gelé, dans la neige jusqu'à la ceinture, même malade, avec de gros rhumes, le soir, quand il faisait noir, j'ai souvent été obligée de re-

tourner plusieurs fois ayant renversé mes baquets, j'ai attrapé bien des taloches quand j'oubliais d'entrer le bois. Oui, j'ai pleuré plus souvent que j'ai ri.

—Pauvre Naita, quelle triste vie quand d'autres sont si heureuses ! Néanmoins vous avez fait une chose d'un désintéressement sublime, car, malade comme vous étiez, vous élançer dehors par un froid pareil, mal vêtue ! vous allez certainement être bien malade !

—Je le sais, car depuis hier, j'ai comme du feu à la poitrine, mais qu'importe ! Si d'avoir retrouvé ces papiers, cela vous rend heureux, je suis satisfaite.

La pauvre enfant offrit ses mains à son frère qui les saisit, les serrant et ne pouvant articuler une seule parole.

Nina pleurait, ainsi que le capitaine et Madame Aubé qui, étaient entrés doucement sans attirer l'attention des trois jeunes gens.

Voyant le paquet entre les mains de Jean, intact, comme s'il eut peur d'y toucher, Naita lui dit :

—Vous n'êtes pas curieux. N'avez-vous pas hâte de voir ce qu'il contient ?

—Oui, chère Naita, je brûle de curiosité, mais vous l'avez acquis à un prix si énorme à mes yeux, que je n'ose y toucher, tant il m'est précieux !

—Nina, demanda Madame Aubé, est-ce qu'il y aurait de l'indiscrétion à demander ce qui est arrivé. Tout le monde pleure quand il me semble que tout va si bien ?

Nina, en quelques mots raconta le bel acte de Naita. Tous s'empressèrent de l'embrasser et la féliciter. La pauvre enfant semblait toute surprise des exclamations qu'ils faisaient pour une chose qui lui paraissait si naturelle.

Jean voyant les regards de curiosité dirigés vers son précieux paquet, se décida à l'ouvrir. Un paquet de lettres et un petit sac contenant une montre et une bague.

—Tiens, voyez, le monogramme, entrelacé par une chaîne. Le "M" entre deux "L", comme la mienne, excepté que moi c'est un "J" entrelaçant les deux "L". Ouvrant les deux couvercles, il eut un sursaut. Dans chacun il y avait une petite miniature. L'une représentant un jeune homme et l'autre une jeune fille d'une grande beauté.

—Ah ! ma chère mère et mon pauvre père !

Il regardait Naita et la photographie de son père puis, présentant la montre d'un fini riche et rare, il demanda à Madame Aubé :

—Remarquez-vous quelque chose?

—Bonne Sainte-Anne, ma patronne. Si je remarque quelque chose! Je pense bien. Elle est le portrait vivant du portrait. Tiens regarde Charles, si je ne dis pas vrai!

—Mais oui, c'est pourtant bien vrai "Sa mère", mais je vois autre chose que tu ne vois pas toi.

—Qu'est-ce que c'est donc?

—Tu ne remarques pas que Naita est le portrait de Monsieur Jean? Tiens, vois le profil. Bon sang de bon sang, il n'y a pas à s'y tromper, vous êtes bien frère et soeur. La même mère n'aurait pas mieux réussi à les copier. Les deux ressemblent au portrait dans tous les détails.

Jean qui avait commencé à parcourir les lettres, leva la tête et sourit en regardant Naita :

—Je suis bien aise de remarquer la même chose. Ce qu'il vous manque c'est ma santé, mais nous nous en occuperons dès qu'il y aura un moyen de pouvoir voir un bon médecin. Il prit la bague qui accompagnait la montre et la présenta au Capitaine, puis ôtant une bague de son doigt et les comparant il eut à les examiner séparément pour savoir laquelle était la sienne.

—Vous voyez, c'est le blason des Vauvrieux. Celle de mon père venait de son oncle — le père de Monsieur Pierre de Vauvrieux — la mienne est la copie que ma mère m'a donnée pour m'aider dans mes recherches. En effet, les deux bijoux étaient tout-à-fait semblables.

Il faudrait être bien incrédule pour douter de votre histoire, reprit le Capitaine.

—J'ai encore quelque chose de mieux que cela. Lisez ces lettres. Prenez celle-ci, c'est la lettre que maman lui écrit lui annonçant ma naissance.

Puis tirant un autre paquet de lettres de l'intérieur de son veston, il les examina et en tirant une, il la remit à Madame Aubé en disant :

—Celle-ci est la réponse de père. Lisez sa joie à la nouvelle de la naissance du fils désiré.

Le jeune homme réunit les lettres. De grosses larmes coulaient sur ses joues. Ensuite, vinrent des papiers timbrés, marques

de commerce, duplicata à références, dont Jean avait les copies.

Quand ils eurent tous examinés ces preuves incontestables et irréfutables, Jean se leva et se penchant vers Naita, il la prit dans ses bras.

—Si je me dis heureux, je me dis encore que je suis très fortuné. C'est que d'avoir trouvé une petite soeur comme Naita est une trouvaille plus précieuse que mes papiers qui, jusqu'à ce jour, semblaient être pour moi la seule chose qui me manquait pour combler mon bonheur, car, en les trouvant, j'apporte la paix et la quiétude, même le bonheur, à ma mère. Je me dis heureux aussi d'avoir été sauvé par de nobles coeurs comme vous, Capitaine Aubé et votre aimable famille. Merci à vous Madame Aubé et à Mademoiselle Nina, pour les bons soins que vous m'avez prodigués ainsi que pour la découverte de Naita et des papiers. Si vous ne vous étiez pas dévoués pour soigner ma chère petite Naita et lui dire mon histoire, elle n'aurait pas pensé à aller les chercher, et les événements qui ont eu lieu, ne se seraient pas déroulés aussi précipitamment et aussi heureusement pour moi.

—Je remercie Dieu, d'abord, puis ma chère Naita qui a une grande place dans mon coeur. Puis vous tous, bons et généreux amis. Je laisse à Dieu la tâche de m'inspirer le meilleur moyen de vous dédommager pour ce que vous avez fait pour moi.

Naita retenait la main de Jean serrée dans les siennes, appuyées contre sa joue et les mouillait de ses larmes.

—Je ne connais pas celui que vous appelez Dieu, mais, si vous me le faites connaître, je lui demanderai de guérir mère et de la rendre bonne, et peut-être quelle m'aimera un peu. Il me semble que je serais si heureuse d'être aimée comme Madame Aubé aime les petites ici.

Nina s'empressa de répondre :

—Votre mère ne l'aime pas Dieu, mais je veux bien vous le faire connaître. Il vous accordera tout ce que vous lui demanderez. Le missionnaire, lors de sa visite, vous fera faire sa connaissance, mieux que je puis le faire moi.

Jean déposa la pauvre petite sur l'oreiller, caressant son front brûlant.

—Pauvre petite martyre — un si bon petit coeur — contenant tant de belles qua-

lités, non comprises ni appréciées à leur juste valeur. Une belle âme pure comme les anges. Il faut que tu sois heureuse petite soeur et c'est ton grand frère Jean qui prend ton bonheur entre ses mains. Veux-tu petite soeur. C'est une vie nouvelle qui commence pour toi.

—Nina m'aidera bien, n'est-ce pas?

—Oui, Naita, reprit cette dernière. Je veux et ferai tout ce que Monsieur Jean me demandera. En attendant nous vous laissons, car vous êtes épuisée. Essayez de dormir et faire de beaux rêves.

—Le plus beau rêve, je le fais éveillée, car je ne vois rien qui puisse me rendre plus heureuse que je suis.

Margot entra comme un ouragan dans la chambre et tout d'une haleine annonça l'arrivée d'un cométique et plusieurs personnes.

Le Capitaine et Jean descendirent. Ce dernier, après être retourné sur ses pas pour venir embrasser Naita. Nina et Madame Aubé firent la même chose, mais Margot préféra demeurer avec Naita.

—Est-ce que votre tête fait bien mal. Elle brûle?

La petite main caressante de Margot passait et repassait légèrement parmi les boucles brunes qui ombrageaient le front blanc de la pauvre malade.

—Ma tête et ma poitrine font bien mal, mais mon coeur me fait bien plus mal. Je voudrais voir et embrasser ma mère. Elle est seule dans sa cabane et manque de tout, tandis que moi, je suis si bien soignée.

—Le petit Jésus va peut-être vous écouter si vous le lui demandez. Donnez-moi votre main et je vais commencer à vous aider à le prier. Cette main ici, au front, et dites avec moi : Au nom du Père, bon, à l'estomac Et du Fils, puis à l'épaule gauche et à la droite Et du Saint-Esprit, Ainsi-soit-il.

—Pourquoi faut-il faire cela?

—Ca, c'est le signe de croix. Je vais aller chercher mon catéchisme illustré et je vais vous raconter pourquoi on fait ce signe.

L'enfant partit et la malade essaya de refaire seule le signe de croix, disant : "Mon Dieu, je n'ai pas eu le bonheur de vous connaître avant, mais je vous aimerai beaucoup.

Margot revenait suivie de Jeannette portant un gros livre.

Jeannette va vous dire cela mieux que moi, car elle a fait sa première communion et elle sait beaucoup mieux lire et beaucoup plus de choses que moi.

Les deux petits apôtres ouvrirent le gros livre et s'installèrent près de Naita qui, les yeux grands ouverts, écoutaient avec un intérêt avide les belles choses dites et racontées dans leur langage enfantin.

Quand elles pensèrent à leurs poupées, elles fermèrent le livre, au regret de Naita qui leur fit promettre de revenir bientôt. Quand elle fût seule, elle s'endormit.

En bas, un va et vient. Les visiteurs entrèrent et à la surprise du Capitaine il vit que c'était le Missionnaire.

Les lois de l'étiquette sont moins observées sur cette côte où les moeurs sont des plus primitives. La loi d'introduction est donc au nombre des autres règles absentes.

Malgré les habits grossiers d'extérieur, semblables à ceux des pêcheurs, il était facile de reconnaître par la figure austère et distinguée du visiteur, son rang supérieur.

Un guide entraînait les bagages pendant que le Capitaine Aubé offrait sa main au bon prêtre disait :

—Il m'est facile de reconnaître en vous le missionnaire attendu et vous êtes des plus bienvenus, Révérend Père. Je suis le capitaine Aubé. Voici ma femme, ma fille Nina et Monsieur Jean Le Meunier, dont l'histoire vous intéressera vivement. Votre visite ne peut être plus nécessaire et plus à temps.

—Oui, reprit le Révérend Père Lynch. M. Lawless m'a raconté des événements assez étranges qui ont eu lieu. C'est pourquoi j'ai profité de l'occasion. La glace est très belle, là où le guide m'a traversé. J'aurai le temps de faire ma mission ici et de m'occuper de votre patiente. J'ai fait des études en médecine qui me sont fort utiles dans mes missions. On me dit que vous avez une jolie chapelle ici. Ce sera du nouveau pour moi qui dis la messe plus souvent sur une table que sur un autel.

Jean conduisit le prêtre à la chambre réservée à son intention et redescendit en bas, passant près de la chambre de Naita. Il jeta un coup d'oeil. Elle dormait.

En bas, il joignit Nina et Madame Aubé, leur aidant à préparer un bon souper pour le prêtre car les menus ne sont pas des plus variés. Le talent culinaire est inutile là où

il n'y a rien à se procurer que le strict nécessaire à l'existence.

Quand le bon prêtre se fut déshabillé, il descendit au salon. Il s'informa des détails concernant la famille du gardien, sur leur place natale et sur différents sujets plus ou moins variés.

Nina vint annoncer le souper. Le repas varié et appétissant, servi avec soin, fumait sur la table. Le bon prêtre se tournant vers "sa mère" lui dit :

—Vous voulez me faire pécher par gourmandise et je suis trop faible pour résister à la tentation.

Il bénit la table et le repas commença. Il félicita Madame Aubé et lui demanda la recette de plusieurs mets qu'il donnerait à sa ménagère quand il retournerait à sa paroisse à Conche-Terreneuve.

Après le souper, on retourna au salon où Jean, Madame Aubé et le capitaine, racontèrent au missionnaire, les événements depuis le naufrage jusqu'à son arrivée.

Il demeura longtemps pensif, puis s'adressant à Jean, il lui dit :

—C'est Dieu qui a permis ce naufrage, votre histoire est très intéressante et il me tarde de voir cette pauvre petite.

—Ma fille Nina est auprès d'elle, en ce moment, si vous désirez, nous vous conduisons lui faire visite.

A ce moment, Gérard entra et fut présenté ainsi que Margot et Jeannette qui entraient après avoir accompagné leur frère aux soins des animaux. Le bon prêtre les caressa, les bénit et les gentilles petites, obéissant au signe que leur mère leur faisait, saluèrent et laissèrent le salon sans mot dire, et coururent demander leur souper à Nina qui était descendue chercher un petit souper pour Naita. Quelques instants plus tard, le père Lynch était assis près du lit de Naita. L'enfant répondit aux questions du bon prêtre, plus il lui parlait, plus elle semblait revivre. Ses yeux, son sourire, tous ses traits semblaient animés d'un éclat nouveau.

Prévenu par Jean que la pauvre enfant ignorait la mort de sa mère, doucement, avec précaution, il lui fit entrevoir la possibilité que sa mère avait quitté la Pointe pour un voyage long et lui fit prévoir le retour impossible.

—Pauvre petite, le départ de votre mère ne peut vous faire beaucoup souffrir,

vous demeurez avec de braves gens, car sans eux, vous n'auriez jamais connu Dieu.

—Pauvre mère Jane, elle n'était pas heureuse et je ne veux pas faire comme elle, je veux apprendre à prier et devenir bonne, comme Mademoiselle Nina.

—On me dit que votre poitrine vous fait mal, laissez-moi vous ausculter, voir ce qu'il y a. Il questionna l'enfant et branla la tête. "Les poumons ne sont pas sains, dit-il à Madame Aubé. Le coeur est affecté, elle est anémique, la malnutrition, la négligence, le manque de soins, les mauvais traitements ont arrêté la croissance. Dans une ville, cette enfant serait placée dans un hôpital et les parents seraient tenus responsables de son état sérieux. C'est une permission de Dieu que Mademoiselle Nina l'ait traversée ici. Je vais écrire au Juge de paix de la Baie des Iles et mettre l'enfant hors de leur atteinte. Monsieur Jean devrait vous la donner en adoption, par papier signé devant témoins, étant son frère, la loi écarte ces loustics. Elle pourrait revenir à la santé, et quand elle sera assez forte pour voyager, nous la placerons au couvent de la Présentation, au Havre de Grâce, où la Supérieure, Mère St-Joseph, se chargera de son éducation."

—En attendant, Mademoiselle Nina, et vous Madame, vous aurez peut-être le temps de commencer son instruction religieuse ?

—Avec plaisir, Révérend père, Lucy la femme de Pat Burke qui assista Jane à la naissance de Naita, la baptisa, car l'enfant semblait en danger. Les Burks sont fervents Catholiques.

—Done, ce sera son catéchisme qu'il lui faut apprendre, elle est pure et innocente comme au jour de son baptême, pauvre petite.

Puis se levant, il bénit Naita, et demanda à voir la chapelle. Son étonnement fut grand quand il entra dans ce coquet oratoire, un bel autel où de jolies lampes aux couleurs variées brûlaient devant le tabernacle aux pieds d'une grande statue de l'Immaculée, des fleurs, de jolis rideaux.

Il s'agenouilla, pria avec dévotion, et comme c'était l'heure de la prière du soir, on lui demanda de la réciter, ce qu'il fit avec empressement.

De retour encore une fois au salon, il félicita Madame Aubé du bon goût et de la piété solide dont elle faisait preuve.

—Je suis si bien ici, votre chapelle si bien munie du nécessaire qui me manque ailleurs, qu'il me vient une tentation, mais je n'ose vous en faire part.

—Qu'est-ce, Reverend Père ?

—Celle de faire ma mission ici. C'est aussi facile pour les gens de venir ici. J'ai un baptême, deux premières communions et un mariage à faire. Me permettez-vous de faire tout cela ici ? Que de grâces pour vous que de prêter votre maison à Dieu !

—Vous nous faites un trop grand honneur, Revérend Père. La maison et la chapelle sont à votre disposition et aux catholiques qui voudront venir assister aux offices de la mission, répondit avec empressement le Capitaine Aubé.

—Je crois que si le bon Père n'est pas trop fatigué, nous ébaucherons un programme de ce que nous ferons pour rendre la mission aussi belle que possible et faire le plus de bien, dit Madame Aubé.

—Eh, bien, dit le missionnaire, ce soir je vais lire mon bréviaire, puis préparer l'autel, je dirai la messe demain matin pour vous seuls. Dans l'après midi, vous hisserez un pavillon qui ne manquera pas d'être vu. On demandera ce que çà signifie et on annoncera la mission ouverte. Cet après midi, j'entendrai vos confessions, j'ai remarqué un petit confessionnal, un luxe que je n'ai pas pu me payer depuis mon départ. Ce soir est congé, l'atmosphère familiale qui règne ici me réchauffe et je veux me réjouir avec vous.

Jean continua : "Oui, Père, et vous n'en connaissez pas la moitié. Je suis si heureux ici que le cœur me fait mal à l'idée d'être obligé de partir. Pour chasser la tristesse qui me hante, je prierai Mademoiselle Nina d'ouvrir le piano et de nous égayer en nous jouant la "Marseillaise".

—Je jouerai volontiers si Maman veut bien la chanter. Et tous de se joindre à elle.

Madame Aubé douée d'une voix riche, un mezzo-suprano puissant, chanta mélodies sur mélodies. Margot et Jeannette rendirent de jolis duos, Nina et Gérard ajoutèrent au programme leur part comique. Jean s'excusa et monta tenir compagnie à Naita qui, seule dans sa chambre, était tout oreille, n'ayant jamais entendu ni chant, ni musique.

Enfin, la soirée étant avancée, la famille, accompagnée du Père Lynch, monta

dire bonsoir à Naita et tous se retirèrent l'esprit plein des événements de la journée.

Le lendemain, tous assistèrent à la messe avec la piété qu'inspirait cette cérémonie solennelle. Une messe dite sous son toit emplissait le Capitaine Aubé d'un orgueil saint et ce vieux loup de mer austère, et si peu sentimental, pleurait quand la petite clochette sonna annonçant la descente du "Grand Pilote" dans sa demeure.

Le Révérend Père Lynch, au déjeuner, ne cessa de féliciter le Capitaine Aubé et "Sa mère" sur l'esprit chrétien dont ils faisaient preuve :

Je n'ai jamais eu plus de foi quand j'ai récité la messe sur les autels Saints de St-Pierre de Rome, dit-il. Ici vous êtes loin de la civilisation, seuls sur cette île de rochers arides entre l'Océan et le firmament, vous êtes bien près de Dieu.

Jean demeurait triste et pensif. Nina le remarqua et lui demanda :

—Avez-vous fait de mauvais rêves, Monsieur Jean ?

—Non, je vous laisse à deviner.

—Ce n'est pas cela, ajouta Gérard. Cela lui coûte d'aller à confesse, n'est-ce pas Monsieur Jean.

—Peut-être, dit Jean, car je dois avouer qu'il y a longtemps que je n'ai eu l'occasion d'y penser. Je suis parti de St-Jean de Terre-Neuve en Octobre, débarqué ici sans invitation en Novembre, vous êtes le premier prêtre que j'aie rencontré depuis le matin où j'ai reçu la bénédiction du Père Hesry, au départ de la flotte de pêche à St-Malo. Je vous avoue que je serais heureux de faire un bon nettoyage, mais ce n'est pas encore ce qui me tracasse et je vous le donne en mille que personne ne se doute de la raison unique de ma tristesse.

—Vous a-t-on dit quelque chose pour vous faire de la peine ? demanda Madame Aubé tout alarmée.

—Ce serait fort mal de ma part que de vous tenir trop longtemps à deviner, je vais vous le dire. J'ai réfléchi et je crois que de rester ici jusqu'à ce que la navigation soit ouverte est perdre un temps précieux. C'est un crime que de retarder pour faire part de ma mission à ma mère. Donc, je partirai avec vous, Revérend Père, je vous accompagnerai jusqu'à la Baie des Iles, nous mettrons le Juge de paix Monsieur Pike, qui est aussi douanier au cou-

rant des mouvements des Brent et exiger un moyen sûr de mettre Naita à l'abri de tout ennui, puis je vous laisse à vous, le soin de demander sa place au couvent jusqu'à mon retour, car il est certain que je reviendrai.

Disant ces dernières paroles, son regard se dirigea vers Nina.

—Vous seriez aussi avancé d'attendre au printemps, dit le Capitaine.

Je ne crois pas, répondit Jean. Laissant la Baie des Iles en Février je me rendrai à St-Jean de Terre-Neuve, d'où j'enverrai un Marconigram à mes banquiers qui pourront autoriser n'importe quelle banque à me fournir les fonds dont j'ai besoin pour mon long voyage. Il me faut refaire ma garde-robe et les frais de passage sont très dispendieux. Dès que j'aurai reçu ma réponse, j'embarquerai pour Halifax, un court arrêt à Québec puis de là, je filerai à New York. Là, je prendrai passage à bord du premier Transatlantique, je serai au Hâvre en Avril, peut-être avant, je vous tiendrai au courant de poste en poste. Que dites-vous de l'idée, Capitaine ?

Nous ne pouvons vous empêcher de partir, nous serions heureux de vous garder avec nous, mais il faut songer à votre santé, vous avez été bien malade, et ces voyages sont remplis de misères. Vous courez peut-être un grand risque en partant par ces gros froids, il ne faut pas vous exposer, vous savez, vous causeriez bien plus de peine à votre mère en étant malade qu'en attendant d'être tout à fait remis.

—Vous exagérez sur ma condition, Capitaine, je suis tout à fait bien, et je crois qu'il est important de me hâter, car je serai plus vite de retour.

Nina avait furtivement quitté l'appartement, Jean s'en aperçut et se leva de table, disant : Est-ce décidé ? Révérend Père, m'acceptez-vous pour compagnon de route ?

—Très volontiers, j'en suis fort heureux.

Pour changer le cours de la conversation qui, malgré eux leur causait une malaise au cœur, Madame Aubé commanda à Gérard d'aller hisser le pavillon.

Le prêtre monta à la chambre de Naita qu'il trouva assise et anxieuse d'entendre parler du bon Dieu, qu'elle aimait déjà, sans même savoir sa vie, son amour et son grand sacrifice pour nous.

Nina s'était réfugiée dans l'oratoire,

Margot et Jeannette à ses côtés, quand Jean s'imagina entendre des sanglots étouffés, il entendit aussi dire aux petites : Il faut prier pour que Monsieur Jean change d'idée et demeure avec nous.

—Oui, c'est ça, ce serait trop triste si Monsieur Jean partait, disait Margot qui ne voulait jamais voir "Grande soeur triste.

Jean vit par la porte ouverte ce trio dont la ferveur exprimait ce qui se passait dans leur âme. Il attendit que leur prière fut terminée et quand elles sortirent, il s'avança leur causant une surprise qui fit beaucoup rire les petites.

—Je vous cherche Nina. Pouvez-vous me donner un instant d'entretien ?

—Certainement, Monsieur Jean. Descendez en bas les petites. Je ne serai pas longtemps. Quand je descendrai je vous ferai quelque chose de bon pour votre dinette.

Jeannette attira Nina à sa hauteur et lui souffla à l'oreille.

—Tâche de le persuader de rester.

—Oui, Chérie. Je vais essayer. Descends vite.

Il fallut que Margot fasse la même chose. Nina réussit à les congédier et dans le long corridor, dans la profonde fenêtre de la haute tour, Nina se trouva seule, face à face avec Jean.

Celui-ci regarda Nina longuement. La jeune fille tremblante d'émotion qu'elle ne pouvait cacher, fixa le jeune homme, ses lèvres essayèrent de balbutier des paroles qu'elle ne pouvait articuler. De grosses larmes coulaient le long de ses joues pâles.

—Nina dit le jeune homme, cette prière, cette tristesse et ces larmes, dites moi, oh ! dites vite. Est-ce pour moi ? Je vous suis un étranger recueilli et traité comme un des vôtres. Je vous dois plus que je ne pourrai vous payer. Je n'oserais espérer que vous eussiez pour moi autre chose que de l'estime. Cependant votre attitude me donne espoir et je veux vous entendre dire que mon départ vous affecte. Dites bien vite Nina que je vous suis pas seulement qu'un étranger, je veux savoir, car si vous souffrez de me voir partir c'est que... vous... m'aimez un peu ?

Nina, la tête basse, ne cherchait pas à retirer sa main qu'il tenait serrée dans les siennes.

—Un mot ma petite Nina, dites que vous m'aimez. Oh ! dites le ce mot. Oui... voulez-vous que je parle à votre père.

Il se tut attendant toujours une réponse. Enfin levant ses yeux vers Jean, elle articula.

—Oui, Jean, votre départ brise mon âme.

—Vous m'aimez alors... douce bien-aimée ?

—Oui, Jean, vous êtes le premier qui ait éveillé en moi cette émotion qui doit s'appeler l'amour.

—Je vous crois sainte enfant. Dans vos yeux je lis presque dans votre âme pure. L'innocence se reflète dans toute votre personne et me grise. Voulez-vous être ma femme ?

—Vous partez, Jean, vous m'oubliez, et moi le coeur brisé, je mourrai.

—Je ne vous oublierai pas, ma douce. Je reviendrai et nous nous marierons ici, dans votre oratoire. Dites que vous aurez foi en moi. Que vous m'attendrez. Dites oui.

—Votre mère n'approuvera pas votre choix. Dans votre rang, elle préférera une riche héritière, noble et plus distinguée que la fille d'un pauvre gardien de phare. A part l'éducation que j'ai recue, mes talents et qualités se bornent à bien peu. Je suis pauvre, sans apparence, et bien dépourvue des qualités exigées pour être la femme d'un homme de votre rang.

—N'en dites pas plus long, vous me faites de la peine. Vous jugez mal ma mère qui est des plus sympathique et des moeurs les plus humbles. Je sais qu'elle vous aimera quand elle vous connaîtra. Quant à vos manières, elles sont des plus distinguées, votre coeur est plus riche en qualités que ceux de nos mondaines, perfectionnées dans l'art de se mettre belles pour se faire rechercher. Vous êtes naturelle et votre charmante personne inspire le respect, presque de la vénération.

—Si vous m'aimez, pourquoi partez-vous ?

—Je ne puis me marier ma chère douce, avant d'avoir réglé mes transactions. Maintenant que j'ai retrouvé les papiers de mon père, Monsieur de Vauvrieux, mon futur beau-père, se trouve obligé de me remettre en mains les affaires de la maison, puis, dès que tout sera terminé, je reviendrai de suite chercher ma petite fiancée.

—Votre fiancée, comme cela sonne étrange à l'oreille. Moi qui croyais qu'il n'y avait pas dans tout l'univers un être qui

puisse s'intéresser à moi, encore bien moins me donner le nom de fiancée.

—Alors vous êtes heureuse de me l'entendre dire.

—Je ne puis le nier.

—Alors, allons à la chapelle. Je vais vous fiancer avec la bague que ma mère m'a donnée.

Ils entrèrent dans l'oratoire et à genoux devant le petit autel, Jean passa la bague au doigt de la jeune fille émue, devant la statue de la Vierge Immaculée, il déposa sur les lèvres de Nina, le baiser des fiançailles, un baiser de Dieu laissé dans le Tabernacle.

—Ma douce promise, ma Nina. Je vous reviendrai, je vous le jure, sur cette Vierge qui nous regarde. Me croyez-vous Nina ?

—Je vous crois mon Jean.

—Alors je vais aller demander votre main à votre père. Venez.

—Non, allez-y seul. Je veux rester ici et prier.

Jean sortit de la chapelle, passant devant la porte de Naita, il entra et s'approchant du lit il l'embrassa lui disant :

—Si tu savais comme je suis heureux, petite soeur, mon bonheur est trop grand, je ne puis tout te dire. Nina m'a donné sa main. Elle m'aime, te dis-je. Serais-tu heureuse de l'avoir pour soeur.

—Bien vrai, elle vous a dit cela ? Oh oui je l'aime et je suis bien heureuse que vous soyez heureux tous deux. Mais j'ai la mort dans l'âme. Madame Aubé dit que vous partez avec le prêtre.

—Oui, petite soeur, il me faut partir. Si j'attends à l'été, je ne pourrais peut-être pas revenir avant l'automne avancé, tandis que si je pars maintenant, je pourrai revenir avant la fin de l'été. Ma mère doit accepter le nom d'un cousin de mon père. Ils se marieront à mon arrivée, nous équiperons un de nos vaisseaux de pêche, et quand la flotte viendra collecter le produit des pêches aux différents raings, mère et Monsieur de Vauvrieux m'accompagneront. Nous irons te chercher au couvent, nous garderons notre chapelain et nous reviendrons ici célébrer mon mariage avec la plus brave et la plus désirable des jeunes filles.

—Comme ce sera beau. Je connaîtrai tout à fait le bon Dieu alors je pourrai mieux prier pour votre bonheur.

—N'est-ce pas que j'ai le droit d'être heureux ?

Le jeune homme embrassa encore sa soeur et descendit en bas, plein d'espoir et d'anticipation. Il ne prévoyait pas ce qui pourrait effacer ce beau rêve qui pour lui prendrait une éternité à se réaliser.

Au bas de l'escalier, il fut rencontré par le gardien.

—Je vous cherche Monsieur Jean. Voyez comme un signal ne prend pas de temps à être aperçu. Quand vous êtes parti pour monter à votre chambre, Gérard partait aussi pour hisser le pavillon. Et bien, il y a déjà trois teams de chiens d'arrivés et nous allons être occupés demain. Nina surtout. Où est-elle ?

—A la chapelle. Comment va-t-elle être occupée ?

—Nous aurons un baptême. Le bébé de Pat Walsh. C'est elle et Gérard qui seront dans les honneurs. Une première communion, Maggie Walsh. Elle n'a pas fini pauvre Nina et elle va être surprise d'apprendre que l'une des jeunes filles qu'elle semble apprécier le plus se marie : Katie Austin marie Tom Dempster. Il embrasse la religion catholique. Il a été baptisé privément hier, avant que le père Lynch traverse ici. Il fera sa première communion à la visite de l'Evêque, Monseigneur MacDonald, en Août. Puis j'oubliais le principal. Vous êtes prié d'inviter Nina à être demoiselle d'honneur comme vous êtes invité à être garçon d'honneur.

Malgré le manque d'éclat dans les cérémonies de mariage de ces humbles pêcheurs, il est de rigueur d'avoir garçon et fille d'honneur.

Tout ce discours fut expédié, et le capitaine hors d'haleine continua :

—“Sa mère” cherche Nina, car il faut tout préparer le linge de baptême et de première communion, car ils n'ont rien de blanc. La mariée a un beau trousseau, le marié a passé une année à Québec et lui a tout descendu ce qu'il lui faut, et du chic, qu'il parait. Ils sont cachottiers, ces gens, et n'ébruient pas leurs affaires aux quatre vents. Ca, c'est pas de nos affaires non plus, et je perds du temps à bavarder et je vous tiens debout. Excusez-moi, hein. On a tant de préoccupations. Mais dites-donc, où m'avez-vous dit que je trouverais Nina ?

—A la chapelle, Capitaine. Un instant, s'il vous plaît. Moi aussi, je vous cher-

chais. Tout à l'heure, quand je laissais la table, ce n'est pas à ma chambre que je suis allé. J'ai vu par la porte de la chapelle, Nina, triste, qui priait. Alors, comme mon départ ne peut tarder, je voulais m'assurer des sentiments qu'elle pouvait avoir pour moi. A ma grande surprise, et à ma grande joie, Nina m'avoua que mon départ lui causait du chagrin et pour tout dire, elle m'a autorisé à vous demander sa main, à laquelle j'ai passé une bague. Je l'aime de toute mon âme. Je suis libre, riche et je vous supplie de me la donner pour femme, quand je reviendrai l'été prochain. Qu'en dites-vous ?

—Depuis quand avez-vous commencé cet échange de sentiments ? Il me semble que vous avez été fort vite en besogne, et c'est presque un abus de confiance que de vous introduire sournoisement dans le cœur d'une enfant confiante et crédule. Vous nous êtes étranger, et qui nous dit que vous reviendrez ? Le cœur lié par ses serments, elle attendra peut-être en vain, et Dieu sait ce qu'il adviendra d'elle, car c'est un cœur d'or et une foi à toute épreuve, elle en mourra vous dis-je. Ah ! c'est mal ce que vous avez fait là. Vous nous tuerez notre Nina. Dieu quelle surprise !

—Vous vous méprenez sur mes intentions, Capitaine. Nous n'avons pas abusé de votre confiance. J'ai parlé à Nina pour la première fois il y a à peine une heure. Comme elle pleurait seule dans l'oratoire, l'idée me vint de m'assurer si elle regretterait mon départ, comme je regrette de vous quitter, elle surtout, car je l'ai aimée depuis le jour où je l'entrevis à mon chevet. Je ne pouvais partir sans le lui dire et lui demander de me garder sa foi, mais je ne lui en ai jamais parlé avant. Me croyez-vous maintenant ? Si je n'eusse décidé de partir, je ne lui en aurais pas parlé, car je n'aurais pas eu le front de faire sans autorisation la cour à la fille de mon bienfaiteur et le tromper si lâchement. Je suis gentilhomme, et mon honneur est indispensable à mon bonheur.

—Je regrette d'avoir été trop vite, Monsieur Jean, mais la pensée de voir souffrir notre Nina. Ce serait inouï. C'est déjà trop de la voir passer les plus belles années de sa jeunesse sur cette île quasi déserte. Elle sacrifie tout pour rester avec nous. Nous l'enlever, voyez-vous c'est enlever la chaleur du soleil. Restez avec nous et je

vous la donne, mais n'enchaînez pas son cœur pour ne jamais revenir le délivrer et la laisser mourir, car c'est un cœur qui ne se reprendra pas ni se donnera à d'autres.

—La mort seule m'empêchera de revenir, capitaine, je vous le jure. Dites-moi de revenir, je reviendrai et vous ne la perdrez pas, car je mettrai ordre à mes affaires, seulement je garderai une branche à Terreneuve et laisserai un homme compétant en France.

—Je ne peux vous la donner comme cela. Des choses imprévues, de l'influence, peuvent vous persuader que vous avez fait une folie, et vous oublierez Nina. Elle n'oubliera pas elle et elle en mourra. Elle est jeune, laissez-la libre, elle en connaîtra peut-être d'autres qui l'aimeront, et elle refusera, demeurant fidèle à ses serments, elle attendra en vain et perdra de bonnes chances et ruinera son avenir. Laissez-la libre et demeurez libre vous-même. Si vous revenez, et si vous êtes toujours disposé, alors nous verrons. N'est-ce pas juste ?

—C'est parfait. Je laisse à Nina sa liberté, mais j'ai étudié son bon caractère, et je sais d'avance qu'elle est d'une trempe d'acier et comme moi, ne se donnera pas, une fois ancrée. Nous laisserons à Dieu la tâche de nous protéger et de nous réunir. Je vous jure sur mon salut éternel que je suis sincère, que le bonheur de Nina est mon seul but et ma seule ambition en ce monde. Accordez-moi votre confiance et ne doutez pas de moi, vous auriez grand tort, vous le reconnaîtrez un jour.

—Votre éloquence, et votre courtoisie à répondre à mes paroles brusques me forcent à vous croire. Il y a des destinés préparés par Dieu lui-même, peut-être que la vôtre en est une. Les événements étranges qui se sont précipités depuis le soir du naufrage, me portent à croire que c'est probablement le cours que Dieu veut que vous preniez, enchaînant à la vôtre la destinée de mon enfant. Je regrette les paroles vives que je vous ai adressées, et vous prie d'accepter mes excuses. Si vous ne m'en voulez pas, donnez-moi la main. On est toujours sur la défensive quand le bonheur d'une enfant comme Nina est en jeu. Je laisse à Dieu de conduire votre destinée et puisse-t-Il entendre mes prières et vous rendre heureux. Allons annoncer la nouvelle à Madame Aubé. Pauvre "Sa mère", comme elle va être surprise !

L'entrevue avec Madame Aubé fut à peu près semblable à celle qui avait eu lieu entre Jean et le Capitaine, seulement, avec l'instinct maternel, toujours en éveil à l'approche d'un danger à prévenir, Madame Aubé n'avait pas perdu Nina de vue, sans donner le moindre soupçon. Elle n'avait rien remarqué d'alarmant que des regards discrets, furtifs, elle le savait qu'il ne s'était jamais échangé une seule parole qui eût pu laissé croire au moindre sentiment, c'était plutôt de la courtoisie respectueuse. Elle n'accusait pas Jean, elle regrettait qu'il ait eu la faiblesse de ne pas combattre son cœur. Elle sympathisait avec Nina, qui joyeuse, heureuse, chantant, riant encore d'un rire enfantin, deviendrait pensive et inquiète, elle savait que maintenant Nina, le cœur alourdi par la douleur de la séparation, ne retrouverait plus sa gaieté. Sa voix ne cherchera que des refrains exprimant l'état de son âme angoissée. Oui, cette gaieté d'enfant, dont l'ingénuité était dans ce foyer comme un rayon de soleil, ne reviendrait plus. La pauvre femme pleurerait, c'était la première de sa couvée, qui allait bientôt essayer ses ailes et s'enfuir du nid.

—Vous avez bien agi, Jean. Ne nous blâmez pas si nous paraissions alarmés. Nous ne craignons pas de vous la donner, mais à la pensée de la voir nous quitter, c'est nous enlever un peu de nous-mêmes. Ce serait pour nous la nuit, dans une ville ce serait moins pénible, car nous ne pouvons prétendre de toujours la garder avec nous, mais dans cet exil, nous aurions préféré que ce jour ne se fût jamais levé.

—Elle ne vous quittera pas pour longtemps, et si vous m'autorisez à la considérer comme ma fiancée, je ne passerai pas un jour sans lui écrire. Si j'ai abusé de votre hospitalité je regrette infiniment la peine que je vous cause, mais je puis vous assurer que vous ne regretterez jamais son choix. Suis-je pardonné ? Me gardez-vous rancune ?

D'un commun accord, le Capitaine et Madame Aubé acceptèrent et serrèrent la main qui leur était offerte.

—Que Dieu vous bénisse et qu'Il vous ramène sain et sauf.

—Charles, va chercher Nina. Attendez ici Jean, un instant.

Nina n'était pas loin, car le Capitaine

revint aussitôt accompagné par elle, craintive et honteuse.

— Nina, Jean nous a fait part de ta décision. C'est un grand honneur qu'il nous fait et il nous a fallu l'apprécier à sa juste valeur pour le décider à lui confier ton bonheur. Cependant si tu crois que c'est seulement de l'infatuation que l'absence diminuera, sois assez honorable pour ne pas encourager ce pauvre garçon. Il serait préférable de demeurer libres, vous pourriez correspondre et si vous gardiez les mêmes sentiments, eh bien, revenez, elle sera à vous. Que dis-tu Ninette?

Nina regarda Jean.

— Que dites-vous Nina?

— Que dites-vous Jean?

— Je dis que je maudirai le jour où je serai assez lâche pour vous causer le moindre chagrin et je n'essaierai pas de me défendre, ni d'éviter la plus rigide punition, car je me reconnaitrai le plus indigne et le plus infâme des hommes.

— Alors vous continuerez à garder la même attitude familiale, mais discrète, vous nous avez vaincus et nous vous bénissons tous deux. Que Dieu bénisse vos fiançailles puisqu'elles ont été faites à ses pieds. Nous prions pour que vos rêves deviennent une réalité.

Le Capitaine embrassa Nina et serra la main de Jean, s'essuyant les yeux du revers de sa manche. Il voulut abrégé cette entrevue. Pendant que Madame Aubé serrait Nina dans ses bras elle embrassait Jean, tous essayaient de rire, mais l'émotion semblait paralyser leurs lèvres et ils durent rire des grimaces qu'ils faisaient.

— Bon, bon, c'est assez. Allons parler de cela au bon Père.

L'entretien fut encore un peu touchant, mais les bonnes paroles du saint homme, accompagnées d'une bénédiction les consola, et ils se résignèrent, car les mariages sont faits au Ciel, ce serait de l'égoïsme que d'essayer de les dissuader. Nous prions, Dieu fera le reste, avait dit le bon prêtre.

Le lendemain, à six heures du matin, le phare était entouré de cométiques, une foule envahit la maison : cinquante deux adultes et vingt-six enfants, assistèrent à l'imposante cérémonie. Le baptême fut la première, le bébé, un gros poupon de trois mois, tout surpris de se voir paré de dentelles et rubans, tout le trousseau qu'avaient porté à leur baptême le parrain et

la marraine — Gérard et Nina — enfin Monsieur Walsh, gros et joufflu, reçut les noms de Gérard-Joseph.

Enfin le mariage, Nina, toute confuse, évita de regarder Jean tout le temps de la cérémonie. La messe commença. On avait emprunté de Madame Parsons, un petit harmonium. Nina l'ouvrit et Madame Aubé chanta avec une voix tremblante d'émotion, l'hymne bien approprié de : "Célébrons le Seigneur", puis Nina, Margot et Jeannette suivirent avec "J'engageai mes promesses au baptême", ainsi que plusieurs autres jolis solis. La bénédiction du St-Sacrement, les hymnes latins, furent du nouveau, car pour ces vieillards aux cheveux blancs, cette cérémonie était la première. Des larmes coulaient sur tous les visages et les prières qui montèrent au ciel pendant cette messe furent certainement favorables à Dieu.

Après la messe, l'oratoire se vida, on descendit au salon et Maggie Walsh, revêtue de la robe et du voile de première communion de Nina, jetant un regard furtif dans le grand miroir du salon, semblait vouloir dire : Que ne puis-je toujours garder ces emblèmes en souvenir de ce grand jour, car le bon Père, dans sa courte instruction, avait comparé leurs âmes aux vêtements blancs, emblèmes de pureté.

On se passa le bébé, l'embrassant à le faire pleurer. Nina ne voulait le laisser à d'autres qu'elle. Jean, les yeux remplis de larmes, ne la perdait pas de vue, la voyant serrer et caresser ce bébé.

On félicita les mariés, puis la foule se dispersa et la journée se termina comme toujours. Nina en passa une partie avec Naita qui se croyait au ciel, on avait tiré son lit près de la porte laissée ouverte, elle assista aux cérémonies avec ferveur. Le Révérend Père eut un entretien spirituel avec elle. Enfin, le soleil se coucha comme à regret.

Nina finit la journée en chantant la jolie romance : "A la fin d'un jour heureux", mais pour elle, ce serait la dernière fois qu'elle le chanterait car Jean partait. Comment pourrait-elle chanter?

Le lendemain, et pendant plusieurs jours, le phare fut inaccessible, une tempête de neige, un vent violent, presque un cyclone, et quand après trois longs jours de cette tourmente de neige compacte, le vent se calma et le brouillard se dispersa, aussi

loin que l'œil pouvait porter, à l'exception de quelques banquises énormes échouées sur les récifs toute cette vaste étendue d'eau, comme les passes et la terre ferme, tout était recouvert d'eau claire, une mer houleuse, pesante, couleur plomb et de gros rouleaux d'écume bordant la crête des vagues, comme de gros moutons blancs, semblaient essayer de devancer les autres.

A l'intérieur du phare, pendant ces jours d'emprisonnements, la même routine, à l'exception de la messe dite chaque matin, le missionnaire en profita pour avancer Naita dans son instruction religieuse, à sa surprise, l'enfant d'une intelligence rare, avait saisi et retenu les instructions avec précision et étonna beaucoup le prêtre par des questions et des réponses dénotant un génie d'intellectualité surprenant, surtout dans un cerveau si peu cultivé.

La famille Aubé en général, combattit bravement la tristesse causée par les incidents, des jours précédents, chacun refoula sa propre peine, se résignant à la volonté de Dieu. Jean, morose, suivit leur exemple. Profitant du beau temps, le missionnaire annonça son départ, pour aller finir sa mission à la chapelle qui n'est en réalité qu'une maison d'école, à terre ferme, à la baie des Français, qu'il quitterait après avoir visité les malades. Même les protestants, l'invitèrent à aller reconforter leurs malades. Jean attendrait au phare, jusqu'à la dernière minute pour traverser rejoindre le prêtre. Madame Aubé et Nina écrivirent plusieurs lettres que Jean mellerait lui-même à St. Jean.

Hélas, le jour du départ final arriva — Mike Lawless, Bill and Jim Burke et Tom Walsh abordèrent l'île, annonçant que le missionnaire les quittait ce même jour. Jean n'eut pas une grosse malle à faire, car bien que ses effets eussent été enlevés de la cabine du "Neptune", il n'emporta que ce qu'il pouvait avoir besoin pour se rendre à St-Jean. Les voyages dans ces cométiques sont longs et fatiguants et le moins de bagage possible facilite la marche des chiens, pénible, surtout quand il faut faire leur passage à travers des forêts où il n'y a pas de sentiers à suivre.

Le pauvre jeune homme commença par Naita qu'il serra dans ses bras — l'embrassa et lui promit de venir avec sa mère la chercher au couvent. Il lui promit de lui écrire et lui envoyer de l'argent, de belles

choses. Il fallut s'arracher à ce triste entretien. Il s'élança hors de la chambre et trouva la famille Aubé rassemblée dans la salle à manger. Les petites pleuraient et s'accrochaient à ses côtés. Gérard serra la main de Jean : "Nous avons vécu en frères, revenez et restez-nous au même titre. Que Dieu vous garde et vous ramène bientôt.

Le Capitaine et Madame Aubé usèrent à peu près des mêmes paroles, ajoutant :

—Pardonnez-nous si nous vous avons fait de la peine. Nous aimerions mieux vous garder mais le bon sens nous fait comprendre notre devoir. Nous prierons pour votre retour.

Nina essaya d'être ferme, voulant prouver qu'elle était brave. Elle refoula ses larmes, donnant ses deux mains à Jean, elle essaya de balbutier. Adieu Jean, je vous attendrai. Je penserai à vous. Que Dieu vous guide et vous ramène à moi.

Jean prenant Nina dans ses bras l'embrassa et levant la main au ciel, il dit :

—Sur Dieu, sur mon âme et sur ta tête, ma douce et précieuse bien-aimée, je jure que la mort seule m'empêchera de revenir. Me crois-tu ma Nina? me crois-tu?

—Oui, Jean, si par maladie vous ne pouvez venir à moi, faites moi le savoir et j'irai vers vous.

Puis s'arrachant de son étreinte, elle lui jeta un baiser et s'enfuit chercher consolation dans la chapelle.

Sa mère pleurait sur l'épaule du capitaine. Les deux petites étaient montées consoler Naita. Gérard avait lui-même disparu et racontait sa peine à Curly qui lui aussi avait l'air de tristesse qui planait dans ce foyer d'habitude si gai.

Jean s'était empressé de suivre ses guides qui eux aussi essayèrent une larme furtive.

A travers les carreaux gelés des fenêtres, Nina suivit le cométique jusqu'à ce qu'il disparut au détour de la pointe. Sa mère monta la reconforter.

—Ne pleure pas, pauvre enfant. Si Dieu te le réserve, il reviendra.

Nina, la mort dans l'âme pleura, mais ne voulant pas que son ennui attriste sa mère et change leur gaité habituelle en une atmosphère de tristesse, elle chanta, rit, plus souvent à contre-cœur. Cependant l'hiver passa sans nouvelles de Jean. Naita, sous les soins maternels de Madame Aubé

et les conseils et leçons de Nina, fut bientôt debout. Bientôt aussi elle lut facilement et récitait tout le petit catéchisme, du commencement à la fin.

Plus les jours passèrent, plus Nina attendait la malle avec impatience.

En Avril, la malle apporta une lettre du mousse. Il était tout à fait rétabli et partait pour Gloucester où sa mère anxieuse l'attendait. Cette même malle apportait aussi des nouvelles de Jean. Il quittait la Baie des Iles.

La malle de Mai était la dernière. Nina reçut d'autres lettres de Jean, mallées à différentes places. Madame Aubé reçut une lettre de la Supérieure du Couvent d'Hâvre de Grâce, lui disant qu'elle attendait Naita le quinze juin, bien munie d'un trousseau préparé par Madame Aubé, et Naita, la pauvre orpheline, s'embarqua sur le premier paquebot de la malle. le S. S Home.

Les adieux furent tristes et pénibles, mais la pauvre enfant, comprenant l'importance et la nécessité de son départ, se résigna et s'embarqua bravement, ayant été confiée aux soins du Capitaine Taylor.

Au Phare on pleura, car, bien qu'étrangère, elle avait su se faire une place dans leurs coeurs et Gérard ne lui était pas du tout indifférent.

Les malles se succédèrent — Naita fit écrire par Soeur St-Joseph — Jean n'avait pas manqué à sa parole et il écrivit fidèlement. En Juillet il avait dit :

Ma Nina bien-aimée.

Je dois retarder mon départ pour le Canada. Le canon gronde. On rappelle nos compagnies. De gros nuages noirs au loin, vers la Germanie. Priez tous pour la France. Il me faudra répondre à l'appel.

Ces lignes, Nina les comprit et elle trembla.

Septième Partie

AMOUR ET PATRIE

Quelque part en France — Tout annonce la dévastation. Là où étaient quelques mois plus tôt des épis d'or se berçant paresseusement sous la brise douce et embaumée du crépuscule tiède et enivrant, là dis-je, ces mêmes épis, couchés sur le sol, noyés dans le sang, broyés, écrasés sous le poids des corps froids, décomposés de nos héros dont

le sacrifice sublime sauverait plusieurs nations du joug barbare et impie du féroce allemand.

Les chaumières autrefois gaies, où des coeurs heureux battaient d'espoir, d'amour sous ces toits où l'atmosphère de bonheur planait, sous ces mêmes toits couverts de chaume ou de tuile, on faisait les rêves les plus doux, ces chaumières, disparaissant, comme les villas et les manoirs historiques sous le lierre et les élématites fleuries, étaient aujourd'hui écroulées, criblées de balles et démolies par les obus du terrible et horrible boche.

La petite église où tous les dimanches, les bandes enfantines innocentes et pures comme les jolies Alsaciennes et les vieux aux cheveux comme la neige venaient, répondant à l'appel invitant de la cloche aux sons argentés, ce village, comme beaucoup d'autres, n'exite plus. Ce clocher est tombé. L'intérieur de ces temples est bouleversé. On a défait les bancs pour faire des lits. C'est un hôpital. Les infirmières et religieuses vont et viennent, allant d'un lit à l'autre, donnant des soins, consolant, priant avec les blessés. Un grand Christ, au-dessus du grand autel, semble les reconforter, car ses yeux tristes et ses lèvres muettes semblent leur dire "Courage. Je souffre avec vous."

Des statues brisées jonchent le sol. C'est l'ouvrage de l'ennemi sacrilège et impie.

Au loin, le canon gronde. Là-bas, vers la Lorraine, une barre rouge à l'horizon. Il est là, l'immonde et brutal allemand — il dévaste, détruit tout, n'oubliant rien, balayant nos braves, torturant, souillant tout sur son passage. Sang et larmes en mesure égale, se grisant des souffrances et désespoirs, des vieillards, des femmes et des enfants. Il brave Dieu, aidé de tous les damnés de l'enfer réincarnés dans ces corps de démons. Il surmonte tous les obstacles. Il va d'avant, toujours d'avant.

La nuit descend. La lueur des bâtiments de fermes et des chaumières, brulant autour de l'église, pénètre à l'intérieur. Le vent qui autrefois agitait, caressant les feuilles des arbres des bosquets, comme ceux de la forêt, se plaint ce soir. La forêt brûle, et toute cette tristesse, cette désolation n'existe pas seulement dans ce petit village, mais partout et semblable en tous ses détails, là où ce vautour immonde a passé.

C'est Noël — depuis minuit il neige et il fait froid, on a installé des chaufferettes au charbon entre les lits.

A l'aurore, on frappe à une porte latérale. Soeur Patrice voulut aller ouvrir, mais l'interne en charge l'en empêcha.

— Il ne faut pas vous exposer brave Soeur. Puis, la main sur le chien d'une carabine, il cria : Qui vive ?

Une voix à l'extérieur répondit :

— Pour la France.

— Des ordres ?

— Il faut accommoder un convoi de blessés.

— Nous sommes déjà remplis.

— Nous les mettrons dans la nef, partout.

Ils sont tous en danger et nous ne pouvons les laisser dehors par cette tempête de neige.

— Sont-ils nombreux ?

Une trentaine. Il y en a peut-être de morts durant le trajet.

— Qui commande ce convoi ?

— Le Commandant de Vauvrieux.

— Y a-t-il un prêtre ?

— Le brancardier—Révérend Père Ca-doux.

— C'est parfait, entrez nous aider.

Soeur Patricia et l'interne Carter, firent entrer le sergent, puis transmirent les ordres aux trois infirmières en devoir et bientôt il y eut un remue-ménage, on transportait les malades, changeait les lits de manière à en placer autant que possible. Leur tâche était terminée vers deux heures — la tourment battait son plein, deux sentinelles debout dans une tourelle demeurée intacte, entendirent le Commandement "Halte" !

— Qui va là ?

— Les blessés.

— Français ou Boches ?

— Les deux.

Ils sonnèrent l'appel, signal de leur arrivée et on commença à entrer les mourants. Le médecin en charge les examina un par un. Un jeune clairon était déjà mort. D'une main il tenait son instrument et de l'autre, le portrait d'une femme — sa mère — au grand ruban noir de l'Alsacienne. Attachée au portrait, une médaille qu'il baisait quand la mort le surprit. On le déposa sur un petit autel latéral — recouvert du drapeau — attendant le jour pour aller le déposer dans des fosses déjà ouvertes pour recevoir ces héros martyrs.

L'aurore indécise se leva. La neige avait cessé et le soleil pénétrant à travers les quelques carreaux colorés qui restaient intacts, jetait ses rayons sur ces visages déjà marqués du sceau de la grande faucheuse. Ici, c'est un officier. Sur sa poitrine, le ruban de la Légion d'Honneur et autres médailles. Il ne veut pas rester couché quand on se bat là-bas. Il a eu une jambe emportée par un obus. Dans son délire il commande la charge. Là c'est un soldat belge, à côté de lui un boche. Ce dernier a perdu les deux yeux. Le Belge se soulève péniblement, arrache le poignard de sa ceinture et le plonge dans la poitrine de l'ennemi et retomba mort sur son oreiller.

Une vivandière dans le délire, essaye de chanter "Viens avec nous petit, viens" Tu connaîtras la vie, tu connaîtras la faim".

Des soupirs, des gémissements, des prières, des noms d'êtres chers. Quelques boches, quoique presque mourants blasphèment et fredonnent des airs de chansons profanes et obscènes.

Le prêtre se multiplie, consolant, confessant et priant. Soeur Patricia, croyant avoir terminé sa ronde allait s'agenouiller au pied de l'autel pour faire sa prière quand elle se sentit touchée sur l'épaule. Elle se retourna et se trouva face à face avec le Commandant, un homme de grande distinction. Tout en lui dénotait le brave, l'intrépide guerrier. Sa poitrine décorée de plusieurs médailles dénotait le héros. Cependant ce matin où nous le retrouvons en conversation avec la religieuse, il est plus homme que soldat, car il pleure.

— Bonne Soeur, dit-il, venez avec moi. Il me faut une garde ou infirmière attachée uniquement à un malade qui m'est bien cher. Le pauvre enfant a reçu une grenade en pleine poitrine. Je crois qu'il a dû recevoir des éclats ou autres parcelles de combustibles dans les yeux. Il est couvert de sang. Il me paraît fini. Cependant, l'examen nous renseignera. Venez le voir. Vite.

L'officier prit la Soeur par la main et l'entraîna dans un angle de la chapelle, passant entre les lits. Ils longèrent le mur du côté de l'épître, entrant dans la nef. Ils arrivèrent derrière le maître autel. Il faisait sombre et deux cierges brûlaient près d'un lit improvisé sur lequel gisait un blessé.

— C'est lui, dit l'officier.

— Pauvre jeune homme répondit la jeu-

ne religieuse. Je vais le panser tout de suite. Avez-vous prévenu le médecin ?

—J'y vais de suite, ma soeur, et il partit.

Restée seule, Soeur Ste-Patricia s'avança plus près du blessé, l'examina et se dirigeant vers la sacristie, elle alla chercher un bassin d'eau, des linges et revint bientôt commençant de suite le lavage des plaies horribles, qu'elle examina avec soin, elle dût changer d'eau souvent. Le pauvre enfant s'était pansé lui-même avec des lambeaux de drapeaux arrachés aux Boches, sales, tâchés de sang de toutes les nations, il s'était enveloppé la tête, le sang noir coagulé retenait des fils du matériel et rendait la tâche difficile quand le docteur suivi du commandant, revint apportant ce qui lui était nécessaire pour faire un examen minutieux du blessé.

Il est bien faible et son état comateux est causé par la grande quantité de sang qu'il a perdu.

La soeur fit un rapport de ce qu'elle avait constaté en lavant le blessé.

—A-t-il de la température ?

—Oui, il est à cent-cinq.

Certes il va faire du délire tout à l'heure, nous allons examiner le crâne, avez-vous remarqué des blessures graves ?

—Des égratignures légères en arrière, mais je crois qu'il a des éclats de métal dans les yeux, car il y a beaucoup d'inflammation et cela peut causer cette fièvre. Sur la poitrine, il a plusieurs blessures profondes, des parcelles de grenades. Regardez, docteur.

Le médecin examina les plaies, puis se retournant vers le commandant, il l'attira à l'écart et dit :

—Le jeune homme est dans un état critique, il ne peut être laissé seul. Nous allons préparer une table d'opération provisoire, et avec l'aide de deux infirmières, je vais enlever ces éclats d'aciers, je ne peux garantir de le sauver, il est presque mort, les chairs noircissent déjà autour des plaies, voyez cette légère nuance bleue, il va falloir brûler et enlever les lèvres de ces plaies.

A ce moment, le blessé s'agite légèrement, murmurant tout bas dans un soupir : Maman, Nina, Nina.

Le médecin regarda l'officier.

—Sa mère et sa soeur, je suppose ?

—Non, sa fiancée, il n'a cessé de les appeler toutes deux.

—Il est Français ?

—Non, Breton, de Dinard, où sa mère l'attend en pleurant et priant.

—Mais ce n'est pas une impossibilité de les faire venir ?

—Sa mère, oui, elle pourrait venir en aéroplane, mais hélas ! cette fiancée qu'il désire et appelle, elle ne peut venir, c'est une petite Canadienne Française, une Québécoise, qui demeure avec ses parents dans un phare, à Terre-Neuve et la pauvre enfant qui l'attend elle aussi en pleurant et priant, ne pourrait arriver à temps, même en aéroplane.

—Quel malheur ! Mais puisque c'est une impossibilité, n'y pensons plus, hâtons-nous d'opérer, chaque instant est précieux, d'autant qu'il faut échanger des prisonniers blessés et faire place pour le prochain convoi que vous avez précédé. Voulez-vous nous aider, mon Commandant ?

—Volontiers, docteur, dites par où je dois commencer. Venez, suivez-moi.

Les deux hommes entrant dans la sacristie, placèrent une table près de la haute fenêtre dont les carreaux couverts de neige laissaient pénétrer un jour indécis.

—Il fait trop sombre, fermons les volets, et nous nous servirons de lumière artificielle, quoi !

Plaçant les hauts chandeliers dans lesquels brûlaient de longues chandelles, près de la table préparée pour l'opération, le docteur maniait tour à tour le bistouri, les ciseaux et les pinces, pendant que soeur St-Patricia l'éclairait au moyen d'une lampe à batterie appelée communément "Flash light" les rayons puissants projetant une lumière directe et nette, le commandant maintenait le blessé dans la position désirée, et aurait donné sa place volontiers, mais il dut se résigner et rester jusqu'à la fin de l'opération qui se termina au bout de deux heures, car il leur fallait laisser reposer le jeune homme dont la faiblesse demandait beaucoup de prudence, la moindre syncope était à craindre, un faux mouvement des outils aurait pu causer des hémorragies.

—A moins de complications, il peut en revenir, mais il ne faut pas le contredire, pour aider la guérison, il faudrait une personne qui connaissant son cas, le suivrait de près, disant comme lui, en un

mot prendre la place de la mère ou de la fiancée, une petite déception aurait peut-être un bon effet.

—Oui, répondit le Commandant, mais quand il faudra, s'il guérit, enlever les bandages, il verra et alors, est-ce que cette déception ne sera pas cruelle ?

—Non, s'il retrouve l'usage de ses yeux, ce dont je doute, malheureusement, ce sera très long et d'ici là nous trouverons bien moyen de lui dire la vérité, d'ailleurs s'il ne revient pas assez vite ici, nous l'enverrons à Paris, où sa mère pourra le faire soigner par des spécialistes et faire venir sa fiancée pour terminer son entier rétablissement.

—Vous avez peut-être raison, essayons. Mais Soeur Patricia ne peut prendre ce rôle, n'y a-t-il pas une infirmière qui pourrait le prendre en soins et tout à fait sous sa garde ?

—Nous en avons deux, mais elles sont anglaises et tout en parlant bon français, leur accent ne pourrait échapper au malade.

—C'est bien malheureux, mais nous ne pouvons y remédier ce matin.

—Pardon, docteur, dit Soeur St-Patricia, si le malade continue à demander sa mère ou sa fiancée, je crois que je pourrai vous aider d'une suggestion.

—Parlez ma soeur, parlez vite, dit le Commandant anxieux.

—Eh bien voici, à mon arrivée ici, j'ai été obligée de me séparer d'une jeune infirmière française qui parlait assez l'anglais pour se faire comprendre par les blessés de cette langue. Alors on m'enleva ma meilleure infirmière, qui était avec moi depuis le commencement de notre séjour ici. C'est elle qu'il nous faut, c'est un coeur d'or et une volonté à toute épreuve, je suis certaine qu'elle va se prêter à cette petite illusion.

—Si elle est attachée à l'hôpital de l'avant poste c'est chose facile de la rappeler ici, nous échangerons une des deux anglaises que nous avons ici. Je crois que Miss Wilson serait heureuse d'aller retrouver sa soeur qui arrivera par le prochain convoi de blessés.

—C'est ça, nous allons préparer l'ordre de tranfert, ajoutez votre signature, commandant, je vais dépêcher un messenger. Venez.

Puis se retournant vers la soeur :

—Gardez des applications d'eau froide, s'il s'agite trop, car il va souffrir, j'ai cru voir une pointe d'acier dans le coin de l'oeil droit, les chairs sont trop enflées, j'ai brûlé et en gardant des tampons de ouate mouillée, l'inflammation peut diminuer et je peux chercher plus loin. Donnez-lui un douzième de grain de morphine. Dès que la jeune fille arrivera, nous vous l'amènerons. En attendant au revoir, ma soeur.

Le commandant s'avança et salua la religieuse avec le respect et la courtoisie dus à son rang.

—Il nous a fallu, ma soeur, une guerre acharnée, brutale, un massacre féroce, il nous a fallu recevoir presque le baptême de sang et envisager la mort dans toute son horrible laideur, pour reconnaître la mission sublime, noble et sainte de la femme héroïque qui se cache sous l'habit religieux. Ma soeur, je vous respecte et vous admire, et regrette au nom de la nation et de la Patrie presque agonisante, qu'il n'y en ait pas plus de femmes comme vous, semées dans le monde, pour ouvrir les yeux à l'humanité entière, qui malheureusement, n'a d'yeux que pour les choses qui passent et s'effacent.

Soeur St-Patricia, honteuse, s'empressa de changer le sujet de la conversation.

—Puis-je vous demander le lien de parenté qui vous lie au blessé ?

—Certainement, ma soeur, il est le fils de ma femme, Madame de Vauvrieux, par un premier mariage, et je l'aime comme un fils. Je vous le confie, et s'il vous reste un moment, allez au pied de l'autel et adressez pour lui une prière au Ciel, pour qu'il nous revienne afin de réjouir encore une fois le coeur de sa mère qui l'attend. Le Docteur Carter est déjà loin. Au revoir, ma soeur.

—Au revoir, Monsieur. Allez, ramenez-moi vite la jeune fille.

La religieuse changea les compresses froides, éteignit les lumières un peu partout, ne laissant qu'une vieille lanterne rongée de rouille avec un bout de cierge à l'intérieur. Le soeur rangea, lava les outils et les linges au lavabo, ne pouvant stériliser, le convoi portant les ustensiles nécessaires de laboratoire ayant été renversé par un "tank" monstrueux, il fallait attendre un autre convoi qui arriverait dans la journée.

Quand tout fut rangé et en ordre, la soeur examina le malade, puis obéissant à la requête du commandant, elle s'agenouilla au pied de l'autel, fit une courte prière, se relevant, elle visita chaque lit, administrant une potion à l'un, changeant les pansements à l'autre, elle donna des instructions à la jeune infirmière anglaise Miss Wills, qui se trouvait seule, sa compagne Miss Wilson ayant accepté l'offre d'aller rejoindre sa soeur.

Ayant divisé la tâche, elles eurent bientôt fini tous leurs traitements. La jeune fille en profita pour écrire à sa famille à Londres, tandis que la religieuse retourna à son blessé, qui ne donnait aucun signe de connaissance et elle s'installa à son chevet. Bientôt il s'agita, un sourd gémissement et des paroles sans suite se firent entendre :

—Maman, j'ai de bonnes nouvelles. Ah ! la glace, Nina Nina... la guerre... ah, ma tête... Maman, mets ta main là, ça brûle... c'est toi, ma Nina... Est-ce toi Naita?... De l'eau... du feu... là sur ma poitrine... ôtez donc ce fer rouge... de l'eau, vous dis-je ! Mon commandant, dans le canon, la dépêche... vite vous dis-je... donnez... ils avancent, j'ai tout entendu... demain... ah, Nina... cours... l'hôpital... sauvez les blessés... allez vous dis-je... la dépêche... là... cherchez... il faut que j'arrive avant eux... dépêche...

Dans des moments solennels et critiques, comme dans une guerre aussi acharnée qu'était la grande guerre, le moindre indice, la moindre parole, même de la bouche d'un blessé dans le délire, peuvent guider et rendre de grands services. Au moins, c'était ce que Soeur St-Patricia pensait et appelant un jeune soldat de garde, elle lui dit :

—Ce blessé a le délire, mais il me semble inquiet au sujet d'une dépêche, d'hôpital, écoutez.

Le pauvre blessé que le lecteur ou la lectrice a reconnu comme Jean le Meunier, délirait.

De ses lèvres fiévreuses sortent des paroles sans suite, puis tout à coup, il essaye de se lever.

—Ne me retenez pas... la dépêche...

—Où est cette dépêche ? demanda la garde.

—Là... mon commandant...

—Là, où ? répéta le soldat.

—Les Boches, ils traversent la forêt... envoyez des munitions... Ça brûle... je ne puis avancer... je les ai entendus... les vautours... ils ont capturé des femmes... des religieuses... les chiens... mais allez donc, vous dis-je... l'hôpital... mais je n'arriverai donc pas à temps... la dépêche... je l'ai toujours... Maman...

—Où est cette dépêche ? quel hôpital ? demanda la soeur.

—Sur le versant de la montagne... sauvez les blessés... les maudits Boches... ils manquent de tout. Arrivez donc... Aux armes Citoyens ! formez vos bataillons ! Nina comme tu es heureuse de ne pas voir comme ton Jean souffre. Tu penses à moi, n'est-ce pas ?... Tiens, viens ici... je suis blessé... prends la dépêche et va la porter.

—Où est la dépêche ? je vais aller la porter. Où est-elle, demanda la soeur.

—Dans le canon de l'un de mes pistolets, vite... le Boche avance.

Le blessé avait été dévêtu et l'uniforme avait été roulé avec d'autres vêtements, les armes à feu avaient été déposés avec les autres, le soldat de garde les examina soigneusement, quand il eut fini, il n'avait rien trouvé, cependant en revisitant le linge, il trouva cousu dans la doublure de la tunique, un sac contenant un pistolet allemand, l'examinant de près, il vit un petit papier blanc à l'intérieur, il parvint à le sortir, c'était le plan géographique de la forêt, au pied de la montagne, ici et là, une croix, des chiffres, des signaux de code.

—Qui peut nous déchiffrer ça ?

—Je crois que l'aumônier de l'hôpital peut nous renseigner, il lit l'allemand. Allez le prévenir, il doit être monté au beffroi pour faire reposer la sentinelle. Allez prendre sa place, ou envoyez la garde qui arrive vous remplacer, puis lorsque vous saurez ce que dit le papier, vous avertirez le Colonel.

—Non, dit le soldat, je dois aller de suite au Colonel. Je n'ai même pas droit d'essayer de le déchiffrer, vite donnez moi le pistolet, le Colonel doit être à son déjeuner, je reviens de suite vous en donner des nouvelles. Le devoir, la discipline, ça me connaît, vous savez. C'est la guerre, on suit les ordres ou on n'est pas soldat.

Faisant un salut des plus militaire, il

sortit et entra comme une bombe au mess des officiers et tout d'une haleine dit la raison de sa brusque arrivée.

Le Colonel eut vite pris connaissance du code et cria : Attention !

— Cette dépêche a dû être enlevée à l'ennemi. C'est un plan d'attaque, nos hôpitaux sont sur le passage qu'ils ont tracé, car ils sont marqués d'une croix. Vite, il faut préparer une barricade, et dépêcher des ordres aux avant-postes, nous mettre en état de recevoir Monsieur Le Boche.

Le Colonel renvoya le soldat lui disant de prévenir le personnel de l'hôpital d'attendre les ordres. Puis, rassemblant les officiers, ils examinèrent le plan et préparèrent leurs moyens de défense.

Celui qui a risqué sa vie pour nous transmettre cette dépêche est un héros, dit le Colonel, nous lui en tiendrons compte s'il guérit des blessures, s'il meurt, nous ne l'oublierons pas. En avant, à chacun sa mission et son poste. Vive la France, Vive le roi, vive les alliés. A mort le Boche. Au diable les siens.

La nouvelle de l'attaque n'effraya pas le personnel de l'hôpital. On barricada les fenêtres, on se prépara aussi au dehors. Partout dans le village, déjà dévasté, il se fit un réveil, une animation endormie depuis plusieurs jours se réveilla. Les chevaux passèrent ventre à terre, des pelotons traversèrent le village, disparurent dans la forêt, des pièces d'artillerie de toutes grosseurs passèrent, des convois de munitions, enfin c'était la répétition de ce qu'ils avaient eu à endurer depuis plus d'un an.

Ces scènes leurs étaient familières et Soeur St-Patricia se multiplia pour rassurer les malades et mettre tout en ordre afin de recevoir le convoi des blessés attendu et se parlant à elle-même :

— Pourvu qu'ils ne soient pas attaqués, et cette jeune infirmière qui ne revient pas, elle va peut-être être arrêtée. Grand Dieu, guidez-la.

Tout à coup, une petite porte secrète ayant accès à un souterrain, conduisant à la forêt, s'ouvrit et un soldat vint annoncer à la religieuse que l'infirmière était arrivée, le convoi était signalé.

La légende veut que ce même souterrain ait servi de passage secret sous la Révolution. Les nobles en fuite se réunissaient dans la forêt et venaient entendre la parole de Dieu dans le donjon d'un châ-

teau détruit par les révolutionnaires. Plus tard, le village dévasté se repeupla et avec ce qui restait du château en ruines on éleva le temple quasi-démoli par l'ennemi Allemand.

Enfin, l'infirmière revêtue de l'uniforme entra, en apercevant soeur Patricia, elle bondit de joie.

— Ah, ma soeur ! et c'est avec vous que je suis transférée, quelle joie, quelle surprise ! A quoi ou à qui est dû ce changement ?

— Nous vous le dirons tout à l'heure, j'attends le Commandant. En attendant, laissez-moi vous dire que je suis heureuse de vous revoir. La religieuse tenait les mains de la jeune fille dans les siennes et lui dit :

— Vous savez que les Boches se dirigent sur nous.

— Oui, reprit la jeune fille, le peloton qui m'a amenée ici a surpris un espion et l'a fait prisonnier. Il doit être devant le colonel, en ce moment.

La religieuse alors fit visiter l'hôpital, donnant un résumé du cas et de l'état de chaque malade, puis se dirigea vers la sacristie. Elle fut arrêtée par l'arrivée du médecin, de l'infirmière Wills et du Commandant. On fit les introductions. Celles du médecin, de Miss Wills, se firent banalement, mais quand la Soeur prononça la phrase très sociale " Mlle Aubé ", je vous présente le Commandant de Vauvrieux, la première devint livide et le dernier sembla songeur comme quelqu'un qui cherche. Soeur Patricia ne s'aperçut de rien et continua :

— Monsieur le Commandant demande de vous un service tout spécial. Pour aider le guérison d'un jeune homme qui lui est cher. Il demanda que vous laissiez croire au blessé que vous êtes sa fiancée qu'il appelle constamment et qui malheureusement ne peut se rendre auprès de lui en ce temps de guerre.

— Si je comprends bien ce que vous attendez de moi, ce serait de lui faire croire que je suis sa fiancée ? Quand il reprendra connaissance, il me maudira pour la comédie que j'aurai jouée.

— Non, il sera longtemps avant de s'en apercevoir. Il est dans le moment incapable de voir et demeurera peut-être aveugle. Le bonheur de croire celle qu'il aime près de lui peut aider de beaucoup sa

guérison, dit la Soeur. Faites-vous une idée que c'est votre fiancé à vous, dit le Commandant.

—A vos ordres !

Le commandant rendit le salut militaire qui venait de lui être adressé et examina cette intrépide enfant du Canada. Son coquet uniforme lui allait à ravir, malgré l'air tout à fait militaire, la femme énergique, mais douce, se reconnaissait sur son visage bronzé par cette vie d'aventures et de misères. D'un pas ferme mais léger, bien que ses pieds fussent chaussés de la petite botte de rigueur, elle suivit la religieuse et le docteur, et suivis eux-mêmes de l'officier, ils arrivèrent près du lit du blessé. Il reposait.

Huitième Partie

AMOUR ET PAIX

La figure, même la tête recouverte de bandages, il dormait d'un sommeil agité, causé par la haute température qu'il maintenait. Des paroles entrecoupées, incohérentes, s'échappaient de ses lèvres. La jeune fille s'empressa de changer les compresses, pendant que la religieuse s'entretenait avec le médecin.

Au loin, le canon tonnait. A l'horizon, une ligne noire et rouge indiquait que l'on se battait là-bas. Un zeppelin s'avancait, une bombe tomba dans le cimetière en arrière de la vieille église dont les carreaux volèrent en éclats. C'était l'avant-coureur de l'attaque. On boucha toutes les ouvertures et tous en silence attendirent la mort.

Les heures d'angoisse se succédèrent. Vers le soir on frappa à la porte au nom de la France. C'était un convoi de blessés et un messager annonçant la déroute de l'ennemi.

Quand les blessés furent installés, on s'agenouilla au pied de l'autel et, du vieil orgue, sortirent les notes du Te Deum que tous chantèrent, même ceux qui avaient peine à se soulever sur leur oreiller, et ils murmurèrent les stances de reconnaissance. Du clocher démolí, les cloches fêlées s'ébranlèrent et lancèrent vers Dieu leurs chants de victoire et de gratitude.

La nuit descendit dans cette vallée encore une fois rassurée. Dans l'hôpital tout dormait, à l'exception des gardes et de l'in-

firmière auprès de Jean Le Meunier qui délirait et paraissait beaucoup souffrir.

La jeune fille écoutait attentivement les paroles sans suite. Elle crut comprendre quelques mots, se pencha plus près. Elle se pencha de plus en plus. Elle ne pouvait reconnaître ce pauvre enfant dont tout le visage, excepté la bouche était couvert de bandage.

Il avait soif. Elle mouilla ses lèvres sèches avec un peu de cognac. Il sembla prendre des forces et reprit ses appels à sa mère.

—Mon Commandant... avez-vous envoyé les dépêches. Ma mère tarde bien... Nina... ma douce... ma petite fiancée. Sais-tu que ton Jean est blessé ? Non tu ne le sais pas car tu serais venu me rejoindre comme tu me l'as dit... Nina... où donc es-tu ?

—Ici, Jean, ne me vois-tu pas ?

—Non, puis murmurant, il chanta :

*“C'est un rêve,
Une chimère.”*

N'est-ce pas que je rêve ? Je suis toujours au phare. Naita... ma petite soeur des glaces... Elle arrive demain Naita, Nina, ma promise du Canada me l'amène. Faites-vous belle, mère, nous amenons un visiteur.

*Il a gagné ses épaulettes
Maluron, malurette.*

*Il a gagné ses épaulettes,
Le brave de Vauvrieux . . .*

C'est pas trop mal, n'est-ce pas ?

—Voulez-vous dormir, Jean ? Si vous êtes bien sage, quand vous aurez moins la fièvre et que de vos yeux guéris on enlèvera les bandages, vous aurez une jolie surprise. Tenez, ouvrez vos lèvres et avalez cette potion calmante. Il faut être bien sage, sage comme vous étiez lorsque vous étiez au Phare de l'Île Fleurie, à Terre-Neuve. Vous rappelez-vous Jean ?

—Oui, Terre-Neuve, oh, oui le naufrage, répondit le blessé... la folle... puis Naita. Je l'attends pour lui présenter ma mère.

—Dormez Jean, dormez, reposez votre tête. Voulez-vous ? Vous semblez plus fort, demain peut-être on trouvera du changement.

La jeune fille s'agenouilla près du jeune homme qui maintenant reposait. Elle pleurait "Bonne Vierge puisque vous m'avez guidée vers mon fiancé, faites un miracle et guérissez le moi"

Par cette phrase le lecteur ou la lectrice aura reconnu Nina Aubé, qui, ayant appris le danger que courait Jean, avait quitté ses parents pour venir secourir les blessés, dans l'espoir de retrouver son Jean qui tenait son cœur captif, enveloppé dans un coin de son drapeau, sûr de protéger le premier en défendant le dernier.

Après cette prière, elle pleura et, se sentant touchée sur l'épaule, se retourna pour se trouver face à face avec le Commandant.

—Donnez-moi votre main, brave enfant. Je vous avais devinée. Je suis heureux de vous souhaiter la bienvenue en France, après la large hospitalité et les bontés que avez eues envers notre cher malade. Madame de Vauvrieux, à qui j'ai expédié une dépêche, nous rencontrera à Paris. J'ai demandé au Général une permission pour amener Jean à un hôpital à Paris. Vous en qualité d'infirmière le suivez, n'est-ce pas ? J'ai tout arrangé et nous allons profiter du calme pour mettre notre cher blessé à l'abri. Ne me dites-vous pas un mot ? un merci ?

—Ah, certes ! Je crois qu'un merci ne peut vous exprimer ce que je ressens. Allez, je vous embrasse. Voulez-vous ?

—Je n'aurais pas espéré une telle faveur et je m'engage à vous remettre la politesse.

Le Commandant déposa un gros baiser sonore sur le front de la jeune fille qui, debout sur le bout des pieds, remit un gros bec, à la bonne vieille façon Canadienne, sur le bec, ni plus ni moins.

—Bonsoir gentille enfant, je sais notre précieux malade entre bonnes mains. Bonsoir, à demain.

Cette fois, Nina était seule. Elle s'installa près de son bien-aimé Jean et la nuit s'écoula, paisible sans incidents.

Vers le matin, le jeune homme était beaucoup plus agité. Le pouls était moins régulier et la fièvre montait rapidement. Nina à qui nous laisserons son petit nom, s'aperçut que le mal empirait et appela le médecin, le prêtre et Soeur Patricia.

—Que craignez-vous docteur, demanda le commandant qui arrivait à l'instant ?

—Une attaque de méningite. Il a une chance, s'il est transporté de suite par convoi spécial, au premier hôpital sur la route. Il a perdu beaucoup de sang mais il n'est pas en danger immédiat.

—Mlle Aubé devra l'accompagner, n'est-ce pas ?

—Ma soeur, dit le Commandant, j'ai à vous présenter cette brave enfant comme la vraie fiancée de Jean. L'officier raconta la découverte qu'il avait faite puis il lui demanda :

—Êtes-vous partie de Terre-Neuve longtemps après Jean ?

—Oui, mon Commandant. Après le départ de Jean, l'ennui, la monotonie de cette vie isolée, exilée entre les vagues et le firmament me rendirent malade, anémique. Il me fallait des soins spéciaux. Ma mère aussi ne put endurer le climat et le Docteur Grenfell nous conseilla un changement. Après quelques semaines dans un sanatorium à Montréal, je sortis tout à fait rétablie. Père résigna son poste et obtint une autre position comme capitaine sur un des steamers du Gouvernement. Mon frère l'accompagne, mes deux soeurs sont au couvent. Quand la guerre éclata et que l'on demanda des infirmières, je me hâtai d'entrer dans un hôpital et j'étudiai avec acharnement. Ce fut avec un déchirement de cœur et d'âme que je dis adieu à cette famille bien-aimée atterrée par ma décision. Je me sentais forcée de partir. Je ne puis obtenir aucun détail, ni l'adresse de Jean. Je savais que je le reverrais mais je ne croyais pas ne le retrouver que pour le perdre. C'est Dieu qui le veut ainsi.

—Noble enfant, vous lui rendrez ses derniers moments plus doux et vous pourrez rester à son chevet jusqu'à ce qu'il ait besoin de nous. Il ne faut pas vous alarmer trop vite. Il est jeune, fort, et quand les spécialistes à qui je l'emmène auront fini leur traitement, ce sera pour vous le remettre entre les bras. Vous serez courageuse et je suis certain que nous retournerons tous nous reposer en nous promenant sur les dunes de Dinard, en attendant le départ des premiers paquebots pour le Canada.

Soeur Patricia, après les félicitations d'usage, insista pour que Nina aille prendre un peu de repos. Le médecin et le commandant la conduisirent à un petit

cabinet réservé à leur usage et la remirent aux soins de Miss Wills qui elle aussi avait besoin de repos.

Soeur Patricia s'installa auprès du malade à qui les soins nécessaires avaient été donnés. Le prêtre aidé de la religieuse et du médecin lui administra l'Extrême-Onction, après quoi, il reposa sans délirer jusqu'à midi. Le soleil tout joyeux essayait d'égayer ce coin de France, ravagé, outragé. Tout dans l'hôpital demeura le calme jusqu'à ce que l'ordre des préparatifs du départ fut donné. Enfin, le convoi fut prêt. D'autres blessés aussi étaient expédiés à Paris. Les adieux de Nina et Soeur Patricia furent touchants. Arrivés à la station on installa Jean confortablement dans un compartiment réservé dans le convoi ambulance.

La nuit arriva et passa sans aucun incident. Le blessé ne bougea pas, et le trajet ne le déranger aucunement. Enfin, vers midi, le second jour, on annonça Paris. Les portes des compartiments s'ouvrirent et ce furent des exclamations de joie, des poignées de mains. On s'embrassa. Dans le convoi ambulance, les brancardiers s'occupaient de leurs malades. Nina enveloppait son blessé quand elle vit arriver le Commandant avec une femme de grande distinction, vêtue d'un chic sévère; elle n'en était que plus élégante. Laisant le bras de l'officier, elle promena un regard inquisiteur sur la rangée de civières, quand, Nina devinant sa personnalité, s'avança et lui dit :

—Je crois que je devine celui que vous cherchez.

—Allons, mon enfant, dites, qui ?

—Votre fils, le Capitaine Jean Le Meunier.

—Comment savez-vous cela ?

—Parce que d'abord il vous ressemble, puis le Commandant dit avec vous.

—Vous êtes perspicace, et vous êtes bien dans votre sphère. Comment est le cher enfant ?

—Il a bien reposé. D'ailleurs nous constaterons à l'arrivée à l'hôpital.

Quelques heures plus tard, nous retrouvons notre monde dans la chambre d'un sanatorium. Le malade dort paisiblement. Le Commandant s'entretient à voix basse avec sa femme que nous avons reconnue dans cette femme de distinction qui l'accompagne. Il lui raconte les aventures

de Jean, le dévouement de Nina dans la personne de l'infirmière.

—C'est tout un roman, sais-tu ? Cette enfant est une héroïne, et je prie Dieu de faire un miracle et de me guérir mon Jean. Je serai heureuse de l'avoir pour fille. Demain, nous saurons à quoi nous en tenir.

La mère penchée sur ce fils à qui elle doit son bonheur, caresse son front, lui murmure de petits noms doux, comme s'il était encore au berceau, puis se relevant, elle dit à son mari :

Conduis-moi à la chambre de cette charmante enfant. Je veux lui faire raconter l'arrivée de Jean, c'est-à-dire le naufrage et sa vie jusqu'à ce jour.

Nina arrivait, alors, Madame de Vauvrieux se leva et ouvrant ses bras, attira la jeune fille dans ses bras.

—Je sais tout, chère enfant. Je vous aime déjà. Prions Dieu qu'il nous garde notre précieux malade. Venez.

Déposant un baiser sur le front du blessé, la mère et la fiancée traversèrent le corridor et poussant une grande porte sur laquelle se trouvaient sculptés les emblèmes eucharistiques, et côte à côte, les mains jointes et les yeux fermés elles prièrent à l'unisson, la même angoisse, le même espoir les inspiraient.

Nous passerons sur les détails de l'opération et sur les heures d'anxiété qui suivirent. Madame de Vauvrieux et Nina se comprirent et se partagèrent les longues heures, attendant le moindre indice, leurs d'espoir vite anéanties par les complications qui voulaient à tout prix entraîner l'acharnement avec lequel Nina soignait son bien-aimé patient.

Un matin, un dimanche, Nina revenant d'une messe basse, fut rencontrée dans le vestibule par Madame de Vauvrieux qui la prit dans ses bras et l'étreignit, pleurant, riant.

—Le médecin a enlevé les bandages. Dieu a entendu nos prières et : Il voit ! Il m'a reconnue ! vous dis-je ! il m'a parlé de vous. Comment lui dire sans trop le surprendre ? Nina resta pensive, puis tout à coup elle dit :

—Je sais, retournez vers lui et vous verrez. Allez je vous suis.

La mère retourna auprès de son fils et lui demanda :

—Es-tu heureux, mon Jean ?

—Oui, mère, vous voir, vous savoir près

de moi me paye de mes misères et souffrances, oh, oui, je suis heureux !

—Comme tu dis cela. J'y vois une arrière pensée non formulée, un regret. Voyons, si je te disais que je sais ce qui te manque. Parle, grand fou, avoue-le, c'est quelqu'un qui te manque pour combler ce vide. Avoue-donc que je dis vrai, au moins, je ne serai pas jalouse. Je sais tout. Ai-je raison ou non ?

—Oui, mère, c'est vrai. J'espère que la dépêche ne lui causera pas trop d'inquiétude.

Du corridor, les notes d'une chanson se firent entendre :

*“Quand les lilas reflleuriront
Parfumant l'air de leur haleine”*

Jean sursauta sur son lit et ses yeux essayant de voir à la porte qui s'entrouvrirait doucement, il cria :

—Nina est ici ?

—Jean !

—Nina !

Nous passerons sur les détails du touchant entretien qui suivit. Madame de Vauvrieux quitta la chambre et les laissant seuls, elle alla rejoindre Pierre de Vauvrieux qui venait chercher des nouvelles. Entrant dans la chambre, il aperçut la figure joyeuse de Jean qui reflétait le bonheur. Ce dernier attirant sa mère près de lui, murmura : Nina a dit oui, nous nous marierons dès que je pourrai laisser l'hôpital, nous terminerons notre voyage de noces à Québec.

Enfin, on était heureux !

Neuvième Partie

“CHEZ NOUS”

Dans notre bon vieux Québec, si remarquable par ses points de vue historiques et panoramiques, ses côtes escarpées, ses escaliers de fer, ses rues étroites et tortueuses, Québec, dis-je, a aussi ses qualités très fashionnables et tranquilles. Entrons dans une maison d'apparence bourgeoise et confortable. Tout est propre et a l'air en fête. Un lunch est servi dans la salle à manger toute décorée, des fleurs partout, on attend quelqu'un, c'est évident.

Un homme âgé se promène de long en large.

—La voiture est à la porte, “sa mère”.

Vite, ils vont être débarqués avant qu'on arrive. Ah, bon ! enfin, vite, sors. Je vais fermer la porte à clef, Margot et Jeannette sont installées.

Enfin, tout le monde en route. “Au quai” des “Empress” Jerry, fouette ton cendré.”

—Yes, Sir, répond celui-ci.

La voiture file, sur les quais, la même agitation d'usage à l'arrivée des paquebots. Le gros vapeur a accosté, mais personne n'a encore débarqué, ce sont des cris de joie de toutes parts, on s'appelle, on s'est reconnu, les mouchoirs, les chapeaux s'agitent, on se salue, une éternité semble s'écouler avant que les passerelles se baissent. Enfin une foule descend, on se cherche un coin pour se trouver tous ensemble. Les présentations se font, puis les questions.

—Où est Gérard ? demanda Nina. Car nous avons reconnu le capitaine Aubé et “sa mère” qui sont à l'arrivée du transatlantique ramenant Nina et Jean qui après leur mariage, avaient, accompagnés de Monsieur et de Madame de Vauvrieux, voyagé, visité les champs de bataille aux lieux où Jean avait combattu, ils se rendirent aux quartiers généraux, où Jean retrouva son général qui l'attendait pour lui remettre une médaille pour la bravoure dont il avait fait preuve. Soeur Patricia supérieure maintenant d'un hôpital, pleura de joie en revoyant Nina et Jean et de les voir si heureux.

—Votre récompense, bons enfants, dit-elle.

Le jeune couple passa le printemps à Nice et alla rejoindre Monsieur et Madame de Vauvrieux au Havre où ils s'embarquèrent tous pour le Canada, pour “Chez nous” disaient-ils.

—Je vous ai demandé déjà où est Gérard ? et mon vieux Curly, où est-il ? demanda Nina en débarquant et surprise de l'absence de ceux-là...

—Gérard est allé à Lévis pour affaires importantes, répondit Jeannette, Curly est avec lui, çà c'est une surprise, n'en dis rien.

Madame de Vauvrieux s'approcha de Madame Aubé :

—Vous êtes, dit-elle, telle que je vous voulais. Qui aime Nina ne peut s'empêcher de vous aimer. Mon Jean n'a rien exagéré de ce qu'il a dit de vous, j'avais

hâte de vous voir et mon attente est bien récompensée. Il me tarde de vous raconter la conduite noble et héroïque de notre bien chère Nina, vous avez grandement le droit d'en être fière, c'est une fleur rare et une forteresse d'énergie.

—Vous de même, Madame, vous devez être bien heureuse d'avoir un fils comme Monsieur Jean, répliqua Madame Aubé, c'est un bon enfant.

—Ah ! il me semble qu'avec les liens qui vous unissent maintenant, vous pouvez bien dire : Jean, tout court. Il vous aime autant que moi.

—Ce sera difficile, mais peut-être avec le temps ! En attendant, en voiture !

Le trajet en voiture se fit rapidement. Arrivés à la maison, on s'embrassa encore. L'air de réjouissance réchauffa les coeurs, on était heureux !

Madame de Vauvrieux semblait inquiète, et cherchait quelqu'un des yeux, Madame Aubé s'en aperçut et lui demanda la cause.

—Je croyais rencontrer cette pauvre jeune fille, dont Jean et Nina m'ont parlé.

—Voulez-vous dire Naita

—Tout juste, n'est-elle pas sortie du couvent ?

—Oui, elle nous a écrit qu'elle s'envenait de nous et ne voulait pas retourner à Terre-Neuve chez ses oncles. Alors on ne peut pas la laisser là-bas, il faut lui télégraphier de l'argent et la faire revenir, si elle me plaît je l'adopterai.

—Je ne crois pas que vous l'ayez bien longtemps, car Gérard a eu l'air trop intéressé quand elle nous a écrit, il lui a envoyé l'argent nécessaire et c'est à sa rencontre qu'il est allé. Chose curieuse, elle arrive sans le savoir en même temps que vous autres.

Le bruit d'un auto arrêté, puis sonnerie à la porte. Margot de la fenêtre, leur cria : c'est Gérard ! et ce dernier entra suivi de Naita que Madame de Vau-

vrieux captura, l'examinant elle lui dit : Elle est gentille, cette petite ! elle a certainement profité de son séjour au couvent. Pauvre petite martyre, il faudra lui être bien bonne et lui faire la vie bien douce pour lui faire oublier tous les tristes souvenirs de cette vie de souffrances qu'elle a vécue.

—Elle n'aura pas longtemps à attendre, car Naita m'a promis de m'épouser quand j'aurai obtenu le phare que je veux avoir. Naita est comme moi, elle aime la mer. Qu'en dites-vous papa ?

—Tu ne serais pas le fils de Charles Aubé si tu ne l'aimais pas. Vas-y, mon garçon, je te ferai tout pour t'appuyer.

Naita, gênée, mais tout à fait changée, souriait sournoisement. Elle fit le tour de la famille, embrassant chacun avec effusion. C'était une nouvelle Naita, gentille et distinguée, dans son costume tout à fait à la mode du jour. Elle allait de l'un à l'autre, et malgré la toilette recherchée de Nina, dans un costume de voyage, sortant des salons de mode parisienne, on ne pouvait dire laquelle des deux était la plus gentille, et des deux heureux hommes on ne pouvait dire lequel était le plus fier. Les parents, les larmes aux yeux, heureux dans leur orgueil, échangèrent des regards de satisfaction.

Après le lunch, on passa au salon, où ils rappelèrent en résumé les détails des événements de leurs vies respectives. On tira le rideau sur ces drames vécus, on fit des projets, on chanta, on s'amusa. C'était le bonheur !

Curly, en vrai bon chien, comprit qu'il se passait quelque chose d'heureux, se laissa gagner par cette atmosphère de joie et de bonheur. Il chanta à sa manière, allant caresser chacun à la ronde, lui aussi comprenant qu'il fait bon d'être heureux "Chez nous".

— FIN —

TABLE DES MATIÈRES

| | Page |
|---|------|
| Première partie : | |
| La mission d'un fils | 3 |
| Deuxième partie : | |
| Le naufrage | 11 |
| A bord du côtier "Le Neptune" | 15 |
| Troisième partie : | |
| Les rescapés | 17 |
| Les recherches | 17 |
| Quatrième partie : | |
| Noël au Phare | 26 |
| Le Noël de la Martyre | 28 |
| Cinquième partie : | |
| La visite du Missionnaire | 49 |
| Septième partie : | |
| Amour et Patrie | 63 |
| Huitième partie : | |
| Amour et Paix | 69 |
| Neuvième partie : | |
| Chez-nous | 72 |

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS

(SUPPLÉMENT AU "ROMAN CANADIEN")

No. 29

JANVIER

BIOGRAPHIE DE M. ALFRED DESCARRIES

Parmi les écrivains canadiens-français, M. Alfred Descarries est celui, après M. Benjamin Sulte, peut-être, dont la carrière est la plus mouvementée.

Issu de parents canadiens-français, établis temporairement aux Etats-Unis, M. Alfred Descarries est né le 8 décembre, 1885. Ses premières années se passèrent à Beauharnois. A deux ans, il eût le malheur de perdre son père, et il n'en avait que cinq lorsque sa famille vint s'établir à Montréal.

Il fréquenta d'abord l'asile des Soeurs de la Providence, rue Fullum, puis, après un couple d'années, fit un peu d'études chez les Clercs de Saint-Vateur; de là, il étudia un an chez les laïques de l'école Montcalm.

Il fut vite obligé de gagner de quoi vivre; de sorte que cet auteur n'eût, pour se former, que trois ou quatre années d'études

assez incomplètes. Il lui a donc fallu un véritable courage pour devenir ce qu'il est maintenant dans notre monde littéraire.

Il commença à travailler à l'âge de dix ans, comme peit messenger, dans une épicerie où il devint bientôt commis. Cette position le fatiguant trop, il entra, comme apprenti typographe, au "Herald", puis, au "Cultivateur". Désirant obtenir un emploi plus favorable, il abandonna ce métier pour entrer au bureau d'un commerce de gros, comme vendeur; quelques mois plus tard, nous le voyons à Joliette, en qualité de correspondant d'une importante manufacture de cigares et de tabac. Ce fut alors que M. Descarries rêva de journalisme. Il entra résolument, plein d'ardeur et d'enthousiasme, comme rédacteur à "La Presse", et, plus tard, fit du reportage pour "Le Journal", qu'il quitta bientôt

J. A. MERCIER

Bijoutier et Horloger

Spécialité: Bagues, diamants, montres, horloges, jones de mariage.
Assortiment complet de bijouterie. Attention toute spéciale à vos réparations
NOUS VOUS GARANTISSONS SATISFACTION

1410, RUE BEAUDRY,

Résidence EST 1407-F — Près Ste-Catherine Est — Téléphone Est 9894

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS
(Supplément au "Roman Canadien")

Publié dans le but de mettre plus de vie dans le monde littéraire Canadien et de coopérer à l'oeuvre du "Roman Canadien".

Nous recevrons avec plaisir tous manuscrits que l'on voudra bien nous soumettre et si refusés, seront retournés à nos frais.

Correspondance, adressez :
"La Vie Canadienne"
Casier postal 969
M O N T R E A L



ALFRED DESCARIES

pour aller à Labelle relever "l'Etoile Polaire," petite feuille locale de la région. Notre ami remplissait là les charges variées de rédacteur, correcteur d'épreuves, typographe et pressier; ajoutons à ceci l'administration générale. Pour une telle besogne, il va sans dire que le salaire qu'on lui ac-

cordait n'était pas assez rémunérateur; il l'abandonna et revint à Montréal, où il obtint une situation au palais de justice. Transféré au bureau des ministres provinciaux, il y demeura quatre années consécutives. En 1909, M. Descaries était nommé secrétaire de l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu, un autre emploi du gouvernement provincial.

BELAIR 7149-7150

4204 ST-DENIS

PAUL A. PINARD

Utilisez le service de tramways ST-DENIS — WINDSOR ils vous conduisent directement à destination.

PRIX MODERES — QUALITE SUPERIEURE — SATISFACTION GARANTIE

Un riche assortiment de mobiliers de maison de la plus grande nouveauté.

SALLES A MANGER
CHESTERFIELDS
CAROSSES
CHAISES
LITS

LAMPES
BIBLIOTHEQUES
TABAGIES
ETC.

CHAMBRES A COUCHER
DIVANETTES
FAUTEUILS
MIROIRS
RUGS

JUGEZ PAR VOUS-MEME — VENEZ VOIR LES PRIX DU CONCOURS
exhibés dans mes vitrines.

Notez bien: J'accorderai une réduction de 10% sur tous les articles d'ameublement que vous achetez de moi si vous m'apportez la circulaire "La Propagande", organe officiel du concours, me démontrant que vous faites partie du concours. Venez donc me rendre une visite.

A travers ces différentes positions il avait trouvé le moyen de toujours étudier, et il est devenu un homme aussi instruit que s'il eût fréquenté les collèges durant dix ou douze ans. La destinée littéraire de M. Descarries est quelque peu originale : lisant un jour les poésies de Louis Fréchet et de Crémazie, il s'est dit : "Moi aussi, je serai poète!" Et il a tenu parole. La preuve, c'est qu'il a déjà produit quatre volumes de vers, sans compter plusieurs pièces de théâtre. Au fait, pourquoi ne pas indiquer ses principaux travaux littéraires? Chacun pourra les consulter à son gré et nous dispenser d'analyser l'oeuvre entière de l'auteur, ce qui serait trop long pour l'espace de nos pages :

Heures poétiques, publié en 1907. Le Silon, poésies, (1914), L'Étincelle, prose et vers (1916) — Pour Mon Pays, poèmes, (1922) — Séphora, roman humoristique, 1926.

"Le Pardon du Gentilhomme" — 1 acte, représenté au Théâtre National Français.

"Querelle de Voisins" — 1 acte, représenté au Théâtre Delville.

"Le Dernier Sacrifice" — 1 acte, primé au Théâtre National Français.

"La Famille Beaufretin" Comédie, 3 actes.

M. Descarries a aussi donné deux conférences au Monument National, et collaboré, depuis 1904, à La Presse, La Patrie, Le Canada, La Revue Canadienne, L'Album Universel, L'Avenir du Nord, Le Canada-Français, Le Pays Laurentien, Le Réveil, Le Progrès de l'Est et autres journaux de la Province, tant en vers qu'en prose.

Il ne se réclame que d'un titre qui, pour lui, dit-il, en vaut bien d'autres et c'est celui de "Self-made-man", que personne, croyons nous, ne pourrait lui contester.

Il publiera prochainement aux éditions Edouard Garand un volume intitulé "La Revanche" (Nouvelle) suivie de Poèmes, contes, réflexions.

L'auteur peut s'honorer à bon escient de compter comme souscripteurs personnels à ses divers ouvrages littéraires un très grand nombre de nos sommités politiques et des professions libérales, par tout le pays, et d'avoir eu de fort judicieuses appréciations de la critique littéraire et des journaux.



Gin Canadien

Melchers

Croix d'or

« Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:

| | | |
|---------|----------|--------|
| Gros: | 40 onces | \$3.65 |
| Moyens: | 26 onces | 2.55 |
| Petits: | 10 onces | 1.10 |

The Melchers Gin & Spirits Distillery Co., Limited
MONTREAL

L'HALLALI !...

(Poème inédit)

(Dans nos Laurentides)

Le jour allait mourir ; c'était l'heure sublime
Où le fauve des bois comme l'insecte infime
Semblent participer à l'émoi des humains ;
Je contempiais le ciel et j'avais joint les mains.
Je cheminais, rêveur, garvissant les collines ;
Au loin, le bruit d'un vol d'oiseaux, dans les ravines
Troublait à peine ce silence triste et lourd ;
J'errais ainsi, perdu, depuis le point du jour.
Du fond du nord lointain, par delà mille abîmes,
Un beffroi, gravement martelait vers les cimes
Un pieux, solennel et troublant Angelus.
Je m'assis, sur le roc, au rebord d'un talus.

A mes pieds, un beau lac, aux rives accueillantes,
Réflétait dans ses eaux les lueurs rougeoyantes
De l'astre qui sombrait dans un gouffre sanglant !
Sur la grève un chevreuil s'abreuvait lentement ;
Ses beaux yeux douloureux scrutaient le paysage,
Je pouvais distinguer à travers le feuillage,
Au moindre vent du soir, ses angoissants effrois,
Que vit-il?... Il bondit tout à coup vers les bois,
Mais, vaincu dans sa fuite haletante et rapide,
Il teint d'un flot de sang vermeil le lac limpide
Triomphal hallali sous les feux du couchant !
Ses beaux yeux douloureux scrutaient le paysage,

Ah ! quel râle indicible à ce cri de victoire,
Quel monstrueux sanglot s'éleva dans la gloire
Du firmament !... les monts semblaient de mille voix,
Joindre un adieu suprême à l'adieu que les bois
Psalmodiaient, funèbre ainsi qu'un chant d'église !...

Je vois le cerf mêlant son sang à l'onde grise ;
J'entends encor ses pleurs, reproche déchirant,
Monter vers le zénith, sous le soleil mourant !

ALFRED DESCARRIÉS.

Montréal, 23 juin, 1928.

Quelques ouvrages nouveaux des Editions Edouard Garand

Trente ans, rue Saint-François
Xavier ou ailleurs.

par:

Mme FRANCOEUR

Prix: 75c 1 vol.

Voici un volume que l'on peut offrir
au public en disant:

"Garanti vous intéresser ou argent
remis".

"Etienne Parent, Wilfrid Laurier",
Etc., etc., etc.

par:

BENJAMIN SULTE

Prix: 75c 1 vol.

La Maison Garand en entreprenant
la publication des **Mélanges Histori-
ques**" continue une oeuvre patriotique
digne de son initiative.

"Ma cousine Mandine"

Roman Canadien, par:

N. M. MATHE

Prix: 75c 1 vol.

Après deux éditions dans "le Roman
Canadien" voilà ce grand succès im-
primé sous un format de luxe.

"Mélodies Poétiques"

par:

WILFRID PROULX

Prix: 1 vol. 50c

M. Wilfrid Proulx vient de gagner
le grand prix de poésie des Chevaliers
de Colomb.

"L'Homme à la Physionomie
Macabre"

par:

MOISETTE OLIER

Prix: 75c 1 vol.

Un volume qui vient de connaître la
faveur du public. En effet il ne reste
que quelques exemplaires à offrir à
l'Elite.

"La Terre que l'on défend"

par:

HENRI LAPOINTE

Prix: 75c 1 vol.

Pour les âmes bien nées la valeur
n'entend pas le nombre des années,
l'on peut dire la même chose de l'au-
teur de ce Roman à la fois patriotique
et sentimental.

"A la Fleur de Peau"

par:

RAYMOND GODIN

AVOCAT

Prix: 75c 1 vol.

Un recueil d'observations finis qui
égratigne "A la Fleur de Peau", sans
faire aucun mal.

"Contes pour la Jeunesse"

par:

FRANÇOISE MORIN

Prix: 50c 1 vol.

Un auteur de douze ans, voilà ce qui
promet et le public peut juger ce que
promet ce livre.

VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION

| | |
|---|--|
| 1.— <i>L'Iris Bleu</i> , 2ème édition | Par J. E. Larivière |
| 2.— <i>Le Massacre de Lachine</i> , épuisé | Par X X X |
| 3.— <i>Ma cousine Mandine</i> , 3ème édition, 75c | Par N. M. Mathé |
| 4.— <i>Les Fantômes Blancs</i> , épuisé | Par Aulia Richefort |
| 5.— <i>La Métisse</i> , 2ème édition, 75c | Par Jean Féron |
| 6.— <i>Gaston Chambrun</i> | Par J. F. Simon |
| 7.— <i>Le Lys de Sang</i> , épuisé | Par Henri Doutremont |
| 8.— <i>Le Spectre du Ravin</i> , 2ème édition | Par Mme A. B. Lacerte |
| 9.— <i>Le Médaillon Fatal</i> , épuisé | Par André Jarret |
| 10.— <i>L'aveugle de St-Eustache</i> , 2ème édition | Par Jean Féron |
| 11.— <i>Nyssia</i> | Par Henri Doutremont |
| 12.— <i>Fierté de Race</i> | Par Jean Féron |
| 13.— <i>Roxane</i> , épuisé | Par Mme A. B. Lacerte |
| 14.— <i>La Revanche d'une Race</i> , épuisé | Par Jean Féron |
| 15.— <i>L'Expatriée</i> | Par André Jarret |
| 16.— <i>L'Associée Silencieuse</i> | Par J. E. Larivière |
| 17.— <i>L'Ombre du Beffroi</i> | Par Mme A. B. Lacerte |
| 18.— <i>La Besace d'Amour</i> | Par Jean Féron |
| 19.— <i>Le Grand Sépulcre Blanc</i> | Par Emile Lavoie |
| 20.— <i>Les Cachots d'Haldimand</i> | Par Jean Féron |
| 21.— <i>La Cité dans les Fers</i> | Par Ubald Paquin |
| 22.— <i>La Taverne du Diable</i> | Par Jean Féron |
| 23.— <i>Le Trésor de Bigot</i> | Par Alexandre Huot |
| 24.— <i>Le Patriote</i> , 1837-38 | Par Jean Féron |
| 25.— <i>Le Mort qu'on Venge</i> | Par Ubald Paquin |
| 26.— <i>Le Mancho de Frontenac</i> | Par Jean Féron |
| 27.— <i>Fleur lointaine</i> | Par François Provençal |
| 28.— <i>La Ceinture Fléchée</i> | Par Alexandre Huot |
| 29.— <i>La Bracquet de Fer</i> | Par Mme A. B. Lacerte |
| 30.— <i>La Digue Dorée</i> , Roman des Quatre | Par Ubald Paquin, Alexandre Huot, Jean Féron, Jules Larivière |
| 31.— <i>La Besace de Haine</i> | Par Jean Féron |
| 32.— <i>Le Lutteur</i> | Par Ubald Paquin |
| 33.— <i>Le Siège de Québec</i> | Par Jean Féron |
| 34.— <i>Le Mystère des Mille-Iles</i> | Par Pierre Hartex |
| 35.— <i>Le Drapeau Blanc</i> | Par Jean Féron |
| 36.— <i>Les Caprices du Coeur</i> | Par Ubald Paquin |
| 37.— <i>Les Trois Grenadiers</i> | Par Jean Féron |
| 38.— <i>L'Impératrice de l'Ungava</i> | Par Alexandre Huot |
| 39.— <i>Le mystérieux monsieur de Vaigle</i> | Par Mme A. B. Lacerte |
| 40.— <i>Le Mendiant Noir</i> | Par Marc Lebel |
| 41.— <i>L'Espion des Habits Rouges</i> | Par Jean Féron |
| 42.— <i>L'Empoisonneur</i> | Par Jean Nel |
| 43.— <i>Le capitaine Aramèle</i> | Par Jean Féron |
| 44.— <i>Le Massacre dans le temple</i> | Par Ubald Paquin. |
| 45.— <i>L'Enjoleuse</i> | Par Madame E. Croff |
| 46.— <i>L'Île au Massacre</i> | Par Prosper Williamme |
| 47.— <i>La Prise de Montréal</i> | Par Jean Féron |

LE ROMAN CANADIEN

EDITIONS EDOUARD GARAND

1423-1425-1427, rue Ste-Elisabeth

PRIX CHAQUE VOLUME: 25 CENTS

PAR LA MALLE: 30 CENTS

Casier Postal 969, - Tél. Lancaster 6586 MONTREAL

Quelques ouvrages nouveaux des Editions Edouard Garand

Trente ans, rue Saint-François
Xavier ou ailleurs.

par:

Mme FRANCOEUR

Prix: 75c 1 vol.

Voici un volume que l'on peut offrir
au public en disant:

"Garanti vous intéresser ou argent
remis".

"Etienne Parent, Wilfrid Laurier",
Etc., etc., etc.

par:

BENJAMIN SULTE

Prix: 75c 1 vol.

La Maison Garand en entreprenant
la publication des **Mélanges Histori-
ques**" continue une oeuvre patriotique
digne de son initiative.

"Ma cousine Mandine"

Roman Canadien, par:

N. M. MATHE

Prix: 75c 1 vol.

Après deux éditions dans "le Roman
Canadien" voilà ce grand succès im-
primé sous un format de luxe.

"Mélodies Poétiques"

par:

WILFRID PROULX

Prix: 1 vol. 50c

M. Wilfrid Proulx vient de gagner
le grand prix de poésie des Chevalliers
de Colomb.

"L'Homme à la Physionomie
Macabre"

par:

MOISETTE OLIER

Prix: 75c 1 vol.

Un volume qui vient de connaître la
faveur du public. En effet il ne reste
que quelques exemplaires à offrir à
l'Elite.

"La Terre que l'on défend"

par:

HENRI LAPOINTE

Prix: 75c 1 vol.

Pour les âmes bien nées la valeur
n'entend pas le nombre des années,
l'on peut dire la même chose de l'au-
teur de ce Roman à la fois patriotique
et sentimental.

"A la Fleur de Peau"

par:

RAYMOND GODIN

AVOCAT

Prix: 75c 1 vol.

Un recueil d'observations fins qui
égratigne "A la Fleur de Peau", sans
faire aucun mal.

"Contes pour la Jeunesse"

par:

FRANÇOISE MORIN

Prix: 50c 1 vol.

Un auteur de douze ans, voilà ce qui
promet et le public peut juger ce que
promet ce livre.

